



Le front dans les nuages

Troyat, Henri

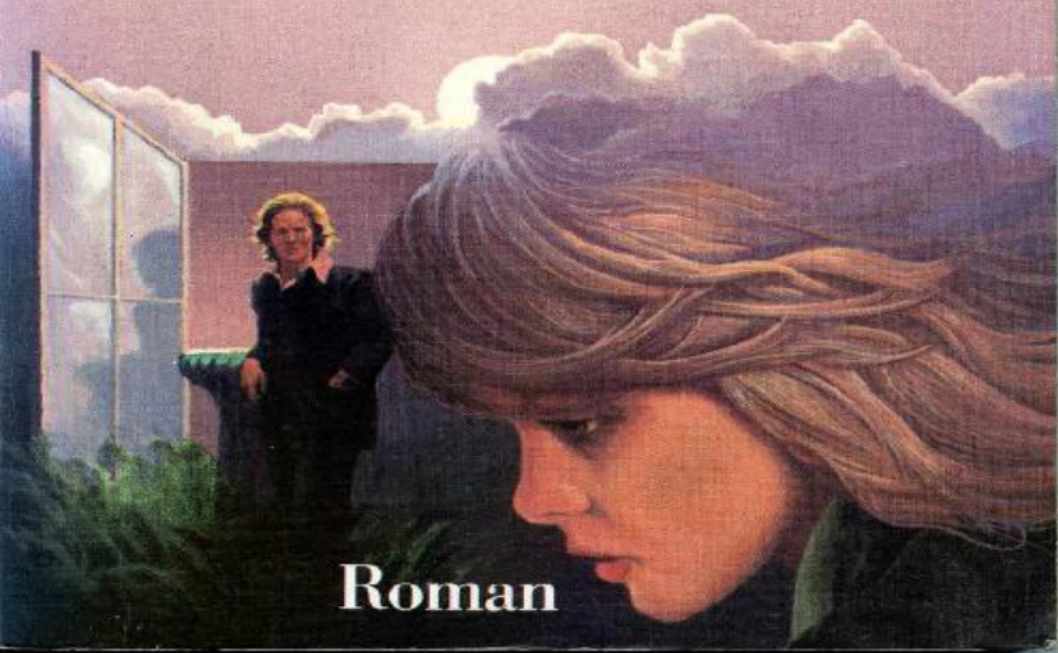
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com



Henri Troyat
de l'Académie française

Le front dans les nuages



Roman

Henri Troyat

de l'Académie française

Le front dans les nuages

Illustration de Latchezar Ochavkov

Éditions J'ai lu

Le dos rond, les doigts crispés sur le stylo à bille, Marguerite Cossoyeur luttait contre la crampe qui, peu à peu, gagnait sa main. Son regard allait et venait entre le livre ouvert devant elle et la page de papier quadrillé où courait son écriture fine. Elle recopiait un paragraphe par-ci, une ligne par-là, comme elle eût grappillé dans un verger. Son appétit augmentait à mesure qu'elle avançait dans sa lecture. La vue des caractères cyrilliques lui procurait un léger vertige, comparable à celui qu'elle éprouvait en respirant le parfum de l'encens dans les églises orthodoxes. Malgré une longue pratique de la langue, elle se sentait toujours en voyage lorsqu'elle parlait, lisait ou écrivait le russe. Épuisée, elle posa son stylo à bille et pianota machinalement pour se dégourdir les doigts. L'immense salle de la Bibliothèque nationale était pleine de monde. Assis côte à côte autour des grandes tables, les lecteurs avaient le maintien figé des moines dans un réfectoire de couvent. Chacun devant sa ration de pages imprimées. Le silence du lieu était celui de la déglutition heureuse.

À gauche de Marguerite Cossoyeur, un tout jeune homme compulsait les *Récits des temps mérovingiens* d'Augustin Thierry, tandis qu'à sa droite un monsieur chauve déchiffrait, à travers une loupe, un texte latin qui paraissait le combler de joie. Elle rajusta ses lunettes et se remit à la tâche. Incontestablement elle prenait trop de notes. Mais le sujet était si vaste, qu'elle craignait toujours d'en laisser un coin inexploré ! Utiliserait-elle jamais les mille renseignements qu'elle venait de glaner sur l'organisation de l'armée russe en 1812 ? De mois en mois, elle retardait, par souci d'information, l'instant où il lui faudrait commencer la rédaction proprement dite de la biographie. Peut-être même cherchait-elle dans la fréquentation assidue des bibliothèques une excuse à son incapacité créatrice ? C'était ce que Germaine lui avait dit avant-hier, dans un moment d'humeur. Mais Germaine était un torrent. Toujours pressée. Incapable de comprendre la nécessité d'une lente préparation aux ouvrages de l'esprit. Du reste, la plupart du temps, ses paroles dépassaient sa pensée. Tendre et généreuse dans le fond, elle aimait à se hérissier de piquants. Comme si elle se fût méfiée de sa sensibilité naturelle. Devant elle, Marguerite Cossoyeur se voyait toujours en défaut. Une culpabilité latente de petite fille. À cinquante-cinq ans ! C'était insensé. Mais pas désagréable. Toute amitié comporte une part de sujétion. Décidément sa main s'ankylosait. Lourde comme une pierre. Il était temps de

s'arrêter pour de bon. D'ailleurs, ce serait bientôt la fermeture. Elle retira ses lunettes et se massa la racine du nez entre le pouce et l'index.

Déjà de nombreux lecteurs quittaient leur place. À son tour, elle rangea ses papiers et se dirigea vers la sortie. En passant, elle sourit au gardien de la porte, qui, la connaissant de longue date, ne vérifia même pas le contenu de sa serviette. Cette serviette était d'un cuir si usé et si craquelé que sa couleur fauve avait viré au jaune grisâtre. Un élastique d'extenseur en ceinturait la panse, un tortillon de ficelle remplaçait la poignée. Marguerite Cossoyeur marchait d'un grand pas sec, sa sacoche balancée à bout de bras. Dans la rue, elle retrouva sa bicyclette enchaînée parmi d'autres. Une vieille mécanique au cadre noir écaillé et au guidon piqué de rouille. Depuis le temps lointain de l'Occupation allemande, elle n'imaginait pas d'autre moyen de locomotion. Elle fixa la serviette sur le porte-bagages et s'élança. Un bonnet tricoté, en fil d'Écosse mauve, coiffait ses cheveux courts, d'un châtain grisonnant, raides comme du crin. Son torse décharné servait de hampe à un chandail de grosse laine beige, égayé de dessins géométriques. Elle pédalait, le dos droit, dans la rue de Richelieu très encombrée. Le souci de sa biographie l'isolait, distraite et heureuse, parmi les voitures meurtrières. Denis Davydoff n'était pas le premier personnage historique dont elle entreprenait de raconter la carrière. Elle avait étudié ainsi la vie de Regnard, de Scarron, de Shelley... Aucun de ces livres n'avait trouvé d'éditeur. Les motifs du refus étaient toujours les mêmes : travail sérieux, documenté, mais ne pouvant toucher un vaste public. Elle ne souffrait pas outre mesure de ces échecs répétés, le plaisir de la recherche et de l'écriture étant, pensait-elle, une suffisante récompense. Quel serait le sort de son Denis Davydoff ? Elle ne voulait pas y réfléchir, trop contente de l'avoir croisé sur son chemin.

Leur rencontre remontait à sept ans. Elle fréquentait depuis peu l'École des Langues orientales, lorsque son professeur de russe lui avait donné à traduire quelques vers du général. Immédiatement, elle avait été subjuguée. Par la musique du verbe et par l'ardeur du sentiment. Denis Davydoff chantait l'amitié, l'amour et la guerre. Il suffisait de s'abandonner au rythme martelé de sa prosodie pour ressentir le goût amer et fort de la vie. Pouchkine lui-même avait reconnu le génie de ce militaire, de ce partisan. Et, en France, personne ou presque ne connaissait son nom. Encore moins son œuvre. Trois lignes dans le dictionnaire : « Davydoff (Denis Vassiliévitch), général, écrivain militaire et poète russe. 1784-1839... » Elle réparerait cette injustice. Elle élèverait à Denis Vassiliévitch Davydoff le monument auquel il avait droit. Quatre ans de préparation, quinze cahiers de notes en français et en russe, et elle

n'en était encore qu'à dégrossir le socle de la statue. Certes, il n'était pas séduisant, selon les canons de la beauté classique, avec sa face aplatie de bouledogue, ses moustaches tombantes et son œil rond. On disait même qu'il était de trop courte taille pour être admis à servir dans les rangs de la garde impériale. C'était par protection qu'il avait fini par être incorporé dans ce corps d'élite. Parfois Marguerite Cossoyeur, qui était très grande, se disait qu'elle eût dominé Denis Davydoff de la tête. Mais elle savait aussi qu'elle eût tremblé comme une feuille sous le regard noir de ce petit homme, dirigé sur elle de bas en haut. Elle fit une embardée et frôla une voiture à l'arrêt. Pas de mal. Cependant l'automobiliste grogna une insulte à son intention. Elle détourna la tête sans répondre. Triste sire ! Pour une telle grossièreté, Denis Davydoff l'eût souffleté et provoqué en duel ! Trois coups de pédale et elle était loin du quidam. Un feu rouge l'immobilisa devant les guichets du Louvre. L'instant d'après, elle passait avec Denis Davydoff devant l'arc de triomphe du Carrousel. Denis Davydoff avait été en occupation, en 1814, à Paris, y avait adhéré, paraît-il, à un club jacobin et s'était offert une montre Bréguet pour fêter « sa » victoire.

« Non, je ne suis pas un poète
Mais un Cosaque partisan
Et, si j'ai visité le Pinde,
C'est en cavalier seulement... »

Ces vers du général-poète la bercèrent tandis qu'elle franchissait le pont du Carrousel et s'engageait dans la rue des Saints-Pères. Elle se les récita d'abord en russe, puis dans l'adaptation française qu'elle en avait faite. Quelle distance de la traduction à l'original ! Néanmoins, Valentine Ivanovna Zaitseff l'avait complimentée pour son travail. Si Marguerite Cossoyeur avait pu la voir plus souvent, peut-être sa biographie de Denis Davydoff eût-elle été déjà en bonne voie. Mais Valentine Ivanovna, qui avait été autrefois répétitrice à l'École des Langues orientales, habitait au fin fond de Boulogne. Une expédition pour s'y rendre. « Demain, j'irai la voir ! » décida Marguerite avec élan. Et elle tourna à droite dans la rue de l'Université.

Le porche de la maison était grand ouvert sur une courette pleine de voitures. Par habitude, Marguerite rangea sa bicyclette près de la loge de la concierge, juste à côté de la somptueuse automobile de M. Bolivet. Une Mercedes, paraît-il. Pour Marguerite, tous les engins mécaniques se ressemblaient. Elle confondait les marques. M. Bolivet, copropriétaire irascible, l'avait accusée, l'année précédente, d'avoir éraflé sa carrosserie avec le guidon de son vélo. Il lui avait même adressé, à ce sujet, une lettre tapée à la machine. Marguerite n'en avait pas dormi de la nuit. Heureusement Germaine, ayant pris l'affaire en main, avait répondu à M. Bolivet par une lettre très ferme,

également tapée à la machine. On en était resté là. Mais, depuis, M. Bolivet ne saluait plus ni Marguerite ni Germaine quand il les croisait dans la cour. Cette animosité injustifiée contrariait beaucoup Marguerite. Comme chaque fois qu'elle rentrait à la maison, elle pria Dieu de lui éviter cette rencontre. Dieu ne l'entendit pas. À peine avait-elle détaché sa serviette du porte-bagages, qu'elle vit la redoutable silhouette sortant de l'immeuble. Rondouillard et court sur pattes, M. Bolivet marchait droit sur elle, les sourcils froncés. Il tenait en laisse ses deux pékinois, dont l'un était aveugle. Elle eut un sourd battement de cœur et, sans réfléchir, frappa à la porte de la loge. La concierge, Carmen, une petite Espagnole à l'œil noir tragique et à la grande bouche, la fit entrer. Marguerite demanda, d'une voix incertaine, s'il n'y avait pas un paquet pour elle, et, lorsque l'ombre de M. Bolivet eut dépassé la porte vitrée, ressortit précipitamment en s'excusant. Le péril conjuré, ce fut d'un pas résolu qu'elle traversa la cour.

Elle avait tant de fois perdu ses clefs qu'elle les portait maintenant pendues autour du cou, parmi quatre colliers en bois et en os dont les boules s'entrechoquaient au moindre mouvement. Sur la porte de l'appartement, était fixée, par une punaise, la pancarte habituelle : « Pour la chambre à louer, en cas d'absence, s'adresser à la concierge. » Marguerite décrocha le carton et songea tout à coup qu'elle n'avait pas demandé à Carmen s'il y avait eu des visites. Mais non, si quelqu'un s'était présenté, la concierge le lui aurait dit, tout à l'heure. Elle tourna la clef dans la serrure. Toujours, quand elle réintégrait son logis, elle éprouvait une joie obscure de troglodyte. La grande chance de sa vie était, pensait-elle, d'habiter au rez-de-chaussée. En contact avec la terre. De plain-pied avec un jardin bien à elle. Vite, elle traversa l'antichambre, appela Germaine, tout en sachant, que celle-ci ne pouvait être encore rentrée, et jeta un regard dans le salon désert. Là, une immense tapisserie, figurant un hallali sur un fond de feuillage et d'eau, faisait face à une bibliothèque vitrée où s'alignaient des livres reliés aux dorures ternies. Entre la tapisserie et la bibliothèque, s'éparpillaient des meubles précieux et fragiles, une paire de fauteuils Régence, un petit bureau plat en bois de rose et amarante, une table de trictrac à dessus réversible, une commode ventrue, deux guéridons aux pattes grêles, une chiffonnière galbée sur des pieds cambrés. Chaque surface horizontale supportait quelque potiche montée en lampe ou quelque bibelot. Aux murs, les tableaux anciens avaient pris des teintes si sombres qu'ils semblaient tous représenter des scènes de nuit. À côté, la salle à manger, qui ne recevait plus personne, était devenue un vaste débarras où s'entassaient des malles d'osier pleines de papiers de famille. Une cantine militaire, ayant appartenu au père de Marguerite, gisait sur la

longue table à dessus de faux marbre vert. La douzaine de chaises Directoire servaient d'assises à des piles de journaux illustrés, ficelés ensemble. Une forte odeur de renfermé flottait sur ce cimetière. Marguerite se promettait, depuis des mois, de faire à fond le ménage de l'appartement. Mais toujours quelque pensée de traverse la détournait de son projet. Ce matin, elle était sortie sans même arranger son lit. Il fallait le retaper avant le retour de Germaine. Sinon elle aurait droit à la kyrielle des remontrances. Germaine était si organisée, si intransigeante ! Avant de partir pour le bureau, elle trouvait toujours le temps de mettre de l'ordre dans sa chambre. Et elle exigeait que Marguerite en fît autant dans la sienne. Sans cette obligation, Marguerite eût volontiers laissé les choses en état, au fil des semaines. Elle défroissa les draps, secoua les oreillers, tira la couverture. Pour le reste, le chaos était si grand, qu'il ne fallait pas songer à y remédier. Des livres et des papiers débordaient du secrétaire d'acajou, envahissaient la coiffeuse de marqueterie écaillée, escaladaient la noble cheminée de marbre blond, se répandaient sur le tapis persan. Sur un guéridon, entre deux amas de brochures, trônait une statuette chinoise en jade, d'un blanc olivâtre : une Kouan Yne. Il manquait une main à la déesse et sa tête avait été maladroitement recollée. C'était le valet de chambre Alfred qui l'avait cassée, du temps que les parents de Marguerite vivaient encore. Sa mère avait relégué la Kouan Yne infirme dans un placard. Marguerite l'en avait tirée, des années plus tard, pour la raccommoder tant bien que mal, et l'avait placée dans sa chambre. Que la Kouan Yne fût manchote et qu'elle eût le cou raccourci la rendait plus chère à son cœur. Depuis son plus jeune âge, la blessure des choses éveillait sa tendresse. Elle se sentait de connivence avec tout ce qui était meurtri, rompu, éraflé, dépareillé, déséquilibré. En revanche, le neuf l'horripilait. La perfection glacée de certains meubles, de certains bibelots la frappait comme une insolence, comme une menace. On peut avoir peur d'un objet, pensait-elle. Rien n'est inanimé en ce monde. Rien n'est silencieux. Elle prit un torchon qui traînait sur le dossier d'un fauteuil et le passa délicatement sur la statuette. Puis, mise en goût, elle essuya la glace de la cheminée, au-dessus du rempart des livres. La pellicule de poussière s'envola. Elle se vit, le torchon à la main, le bonnet en fil d'Écosse mauve sur la tête. Elle avait oublié de le retirer. Un visage de cheval pensif. Et, derrière elle, sa chambre de jeune fille. Tout, ici, datait de ses parents. Ils étaient morts l'un et l'autre depuis longtemps, à trois ans de distance, lui laissant cet appartement démesuré où elle avait grandi. Bien qu'elle y fût ridiculement au large, elle n'avait jamais envisagé de déménager. Ces murs tenaient à elle par des fibres vitales comme la coquille au corps d'un escargot. Elle secoua quelques livres, ramassa des papiers chiffonnés, par terre, donna un coup de

balai pour dépoussiérer les bords du tapis. Malgré l'insistance de Germaine, elle refusait de se servir de l'aspirateur. Cet engin électrique l'inquiétait. Tout à coup elle sentit sa faim. Elle avait déjeuné d'un sandwich, à deux pas de la Bibliothèque nationale. Posant son balai au milieu d'un petit tas de poussière, elle ouvrit un placard où elle conservait des bouts de pain rassis. Une habitude qui remontait à son enfance. Sa grand-mère lui avait enseigné à ne jeter le pain sous aucun prétexte. Il fallait le « finir » à table ou le garder pour plus tard. Mais elle devait se cacher de son amie pour sauver ces quelques croûtons, car Germaine expédiait indistinctement tous les restes à la poubelle. Pourtant le vieux pain avait un goût exquis quand on le mastiquait avec force. Marguerite s'y employa, les mâchoires douloureuses. Un verre d'eau par-dessus la dernière bouchée. Sa fringale calmée, elle se rappela soudain qu'elle devait faire des courses pour le dîner ! Selon son habitude, Germaine avait dressé la liste des emplettes. Mais où diable était passé le papier ? Cinquante billets hérissaient le cadre de la glace qui surmontait la cheminée : vieilles lettres, notes au sujet de Denis Davydoff, pense-bête de toutes sortes. Marguerite les inspecta d'un coup d'œil. La liste n'était pas là. Elle regarda aussi parmi les fouillis du secrétaire, sous le lit, sur la table de nuit, dans la poche de son chandail : en vain. Par chance, elle se souvenait du principal : quatre tranches de jambon, deux yaourts, un kilo d'oranges...

L'épicier qui avait la préférence de Germaine se trouvait rue de Buci. Vu la longueur du trajet, Marguerite enfourcha de nouveau sa bicyclette. Les sens uniques l'obligèrent à un grand détour. Dans le magasin, elle dut faire la queue pour être servie. Il ne restait plus que deux personnes devant elle, lorsqu'elle s'aperçut qu'elle avait oublié son porte-monnaie. Immédiatement elle quitta le rang, remonta sur son vélo et roula vers la maison pour chercher l'argent. Évidemment, elle eût pu, se dit-elle, demander à l'épicier de lui faire crédit. Cet homme, qui la connaissait très bien, n'eût probablement pas refusé. Mais elle était incapable de ces audaces. Et puis, qui sait si le commerçant ne l'eût pas soupçonnée de recourir à une manœuvre déloyale pour se nourrir à bon compte ? Tout plutôt que le risque humiliant de passer pour malhonnête.

En arrivant à la maison, elle trouva Carmen sur le pas de sa porte.

— Déjà de retour ? dit la concierge qui l'avait vue partir.

Carmen parlait couramment le français, mais avec un fort accent qui engluait les mots sur sa langue.

— Eh ! oui, dit Marguerite. Je suis si étourdie ! Figurez-vous que j'ai oublié mon porte-monnaie. Maintenant il faut que je retourne là-bas. Pour un peu de jambon et des yaourts. Avouez que c'est rageant !

Carmen s'écria que c'était de la folie, qu'elle avait justement des

yaourts dans son réfrigérateur.

— Et puis, tout à l'heure, j'ai acheté du cassoulet ! ajouta-t-elle. En réclame : six boîtes pour le prix de cinq. Je vais vous en donner une. Vous verrez, c'est très très bon !

— Mais je ne saurai jamais faire du cassoulet ! balbutia Marguerite.

— Facile ! Vous ouvrez la boîte et vous la chauffez au bain-marie. Venez !

Prise au dépourvu, Marguerite pensa qu'elle ne pouvait refuser la proposition sans offenser Carmen. La gentillesse de cette femme la ligotait. D'un autre côté, comment expliquer à Germaine que le jambon s'était transformé en cassoulet ? Contrariée et attendrie tout ensemble, elle suivit Carmen dans sa loge, où un réfrigérateur trônait sous une collection de cartes postales disposées en éventail, reçut dans son cabas des yaourts, la boîte de cassoulet, trois oranges, se confondit en remerciements et promit de rendre le tout dès demain.

Assis à la table de la cuisine, le fils de la concierge, Miguel, un gamin de douze ans, teint basané et plumage noir, la considérait d'un oeil narquois en jouant avec des allumettes. Marguerite éprouvait toujours en face de lui une sorte de timidité. Comme si le regard de ce garçon eût été chargé d'une science maléfique. En général, les enfants lui faisaient peur. Et les chiens, les chats. Elle les aimait et les fuyait. Ils appartenaient à un autre monde. Vite, elle sortit de la loge pour échapper à cette vigilance puérile. Germaine n'allait pas tarder. Il est vrai que parfois, en quittant le bureau, elle allait prendre un verre avec des collègues. Elle était très aimée dans son travail. Seize ans dans la même place. Officiellement chef-comptable, en fait secrétaire générale de la Société Dutilleux, import-export. Toute l'affaire reposait sur ses épaules. Elle avait même, depuis peu, la signature. En évoquant la carrière administrative de son amie, Marguerite prenait conscience de ses propres manques. Elle se dépêcha de dresser la table dans la cuisine. Personnellement, elle eût préféré prendre ses repas dans la salle à manger, comme au temps de ses parents. Mais, dès le début, Germaine s'y était farouchement opposée. On n'allait pas, disait-elle, se compliquer la vie par un cérémonial désuet, alors qu'il était si agréable de casser la croûte, à la bonne franquette, entre l'évier et la cuisinière à gaz. À présent, Marguerite n'imaginait même pas un autre décor à leurs dîners en tête-à-tête. C'était, pour elle, le meilleur moment de la journée. Celui des chaudes retrouvailles, du bavardage paresseux, des habitudes sédentaires. Ce soir, pourtant, le problème du cassoulet grossissait dans son esprit à mesure qu'approchait l'heure du retour de Germaine. Quand la porte d'entrée se referma en claquant, elle tressaillit et se mit sur ses gardes. Germaine parut et dit :

— Je suis éreintée.

— Tout est prêt ! dit Marguerite d'une voix faussement joyeuse. Je n'ai plus qu'à faire réchauffer le cassoulet !

— Quel cassoulet ?

Les genoux faibles, Marguerite murmura :

— J'ai pensé que... plutôt que du jambon..., pour une fois... Et d'ailleurs il n'y avait plus de jambon à l'épicerie...

Elle avait lancé ce mensonge avec une hardiesse désespérée. Les sourcils de Germaine se nouèrent au-dessus d'un regard en vrille. Ramassée sur elle-même, elle sembla plus trapue que d'habitude.

Le visage compact, la tête dans les épaules, le corsage rebondi, il y avait en elle quelque chose d'opaque, de tendu, de rond, de dense, qui faisait penser à un ballon de football.

— Qu'est-ce que tu racontes ? s'écria-t-elle. L'épicier s'est moqué de toi. Sans doute avait-il terminé un jambon et ne voulait-il pas en entamer un autre. Et, bonne gourde, tu t'es laissé faire ! Comme toujours !

Marguerite baissa la tête.

— Tu aurais pu t'adresser ailleurs, reprit Germaine. Il ne manque pas d'épiciers dans le coin ! Du cassoulet ! Je te demande un peu !

— Il est, paraît-il, très bon. C'était en réclame. Six boîtes pour le prix de cinq.

Germaine haussa les épaules. Sa poitrine remonta et retomba mollement. Plus petite que Marguerite, elle la regardait par en dessous. Comme Denis Davydoff. Pour cette raison, Marguerite n'aimait pas rester debout devant elle. Sa haute taille la gênait. Et sa maigreur. Elle s'assit. Germaine en fit autant. Ainsi elles étaient presque au même niveau. Le regard de Germaine se radoucit. Acceptait-elle le cassoulet, après un mouvement d'humeur ? Marguerite l'espéra de toutes ses forces.

— Bon, dit Germaine. Puisqu'il n'y a rien d'autre... Tu sauras le préparer ?

— C'est très facile... Au bain-marie !... bredouilla Marguerite.

L'orage dissipé, elle se sentait comme reçue à un examen de passage. Sans se lever, Germaine allongea le bras, prit une bouteille sur la table, se versa un verre de vin rouge et en fit tomber quelques gouttes dans un autre verre pour son amie. Marguerite ne supportait pas le vin pur. Mais l'eau rougie faisait ses délices. Elle passa le verre sous le robinet et but à petites gorgées, sans hâte, comme sa grand-mère le lui avait appris, autrefois.

Dire qu'elle s'était inquiétée pour ce cassoulet ! Toujours, d'un rien elle faisait une montagne. Germaine était si bonne, malgré ses airs de rudesse ! Mise à chauffer dans une casserole d'eau, la boîte de cassoulet dégagea une odeur puissante de ragoût d'oie et de haricots

blancs. Toute la cuisine s'en trouva bientôt parfumée. C'était une cuisine à l'ancienne, spacieuse, avec une hotte profonde au-dessus de la cuisinière, un évier en grès, une longue table de bois, des chaises de paille et, au mur, une batterie de casseroles en cuivre terni qui ne servaient plus depuis longtemps. Marguerite se rappelait encore l'époque lointaine où le vieil Alfred et Maria, la femme de chambre, les récuraient avec du sel et du vinaigre. Et le jour de l'argenterie ! Tout ce qui brillait dans la maison se trouvait alors rassemblé là. Éblouie, Marguerite restait pendant des heures à regarder cet entassement de théières, de cafetières, de verseuses, de couverts, de drageoirs, de chandeliers, de légumiers, de pinces à sucre, de pique-fleurs, de plateaux, de brosses à cheveux et de cuillers à punch. La caverne d'Ali Baba scintillait à portée de ses mains. Elle retenait sa respiration, tandis qu'Alfred frottait toutes ces merveilles au blanc d'Espagne. Sa mère la tirait de sa contemplation : « Ta place n'est pas à la cuisine, Marguerite ! » Aujourd'hui, l'argenterie dormait dans le buffet de la salle à manger, sans espoir de revoir le jour.

— Ça sent divinement bon ! dit Germaine.

— Oui, concéda Marguerite.

En fait, ce relent gras l'écœurait. Quand elle fut installée devant son assiette pleine, elle sentit son estomac se contracter. De la pointe de la fourchette, elle piquait un lambeau de chair, un haricot blanc et le portait délicatement à sa bouche. Cependant Germaine dévorait.

— Eh bien ! dit-elle, finalement tu as eu raison. Il faudra en refaire ! Mais qu'as-tu, Marguerite ? Tu n'as pas faim ?

— Si, si !

— Tu chipotes ! Tu es malade ?

— Non.

— Alors, mange ! Tu sais, tu es vraiment trop maigre.

Marguerite acquiesça. Germaine reprit du cassoulet. Elle buvait beaucoup de vin rouge. Mais elle ne fumait plus. Un acte de volonté. Elle avait grossi depuis six mois qu'elle avait renoncé aux cigarettes. Il avait fallu élargir ses jupes et ses pantalons. Maintenant, elle s'était, comme elle disait, « stabilisée ». Tout de même, ce « cassoulet » n'était pas très « régime » !

— Bah ! dit Germaine, il faut savoir, de temps en temps, se taper la cloche ! Et à part ça, quoi de neuf ?

— Rien, dit Marguerite. Personne n'est venu pour la chambre.

— Ce n'est pas grave !

— Non, bien sûr ! Malgré tout, j'ai un peu honte de cette chambre inoccupée, alors qu'il y a tant de gens qui ont du mal à se loger. Je me demande si le petit écriteau à la vitrine de la boulangerie est suffisant. Il faudrait peut-être en placer d'autres, chez le marchand de couleurs, chez l'épicier...

— Il vaudrait mieux faire passer une annonce dans le journal.
— On verrait arriver n'importe qui ! Et puis cela doit coûter très cher !

— Ce que tu es avare, ma pauvre ! s'écria Germaine en riant.

— La dernière fois, la boulangère nous avait envoyé quelqu'un de très bien ! soupira Marguerite.

— La petite Clotilde Machu ? Elle a failli nous asphyxier avec son réchaud à gaz. Si elle n'était pas partie d'elle-même, je l'aurais mise à la porte ! Parle-moi plutôt de M^{me} Cotentin !

Marguerite hocha la tête :

— Oui, M^{me} Cotentin est quelqu'un que je regrette. Elle était si discrète, si distinguée ! Et M^{lle} Lourmel ? Tu te souviens de M^{lle} Lourmel ? Combien de temps est-elle restée chez nous ? Deux ans, il me semble... Non, plus...

Elles évoquèrent nonchalamment les locataires qui s'étaient succédé dans la chambre du fond. Rien que des femmes. D'ailleurs l'écriteau de la boulangère précisait que seules les personnes du sexe pouvaient poser leur candidature. Jadis, dès le lendemain de l'affichage il y avait des amateurs. Comment se faisait-il que, cette fois-ci, après deux semaines d'attente, nul ne se fût présenté ? Et on parlait de crise du logement ! Entraînée par sa rêverie, Marguerite se remémora l'arrivée de sa première locataire. Une petite personne râblée, noireude, résolue. Elle portait un blazer olive à boutons dorés. Germaine Taff. C'était dix-sept ans plus tôt. Marguerite venait de perdre sa mère. Elle se sentait très seule dans un appartement désert où, à chaque pas, un souvenir l'agrippait. Très vite, Germaine et elle étaient devenues des amies. Plus même : des sœurs. Inséparables et complémentaires. Depuis longtemps, Germaine ne payait plus de loyer. Mais elle contribuait, pour moitié, aux dépenses du ménage.

Marguerite desservit la table. Elle avait laissé un morceau de pain près de son assiette. D'un mouvement vif, elle le subtilisa. Germaine n'avait rien vu. Comme tous les soirs, elles passèrent au salon pour boire leur infusion de tilleul-menthe. Chacune y avait son siège attitré : Germaine, la grande bergère bouton-d'or, Marguerite, un fauteuil Louis XVI dont le dossier de tapisserie évoquait le héron de la fable. Entre les deux, la table de trictrac. Elles firent une partie de dominos. La méditation devant les pièces d'os marquées de points noirs, le parfum rassurant de la tisane, un entourage de meubles familiers, en faut-il plus, songeait Marguerite, pour sceller le bonheur de deux êtres ? Ce fut Germaine qui gagna. Marguerite inscrivit le résultat dans un carnet. Encore une partie. Elles ne se parlaient guère pendant le jeu. C'était comme si elles eussent nagé côte à côte, lentement, dans une eau tiède. Cette fois, la chance favorisa Marguerite. Assez pour aujourd'hui.

— As-tu bien travaillé à la Nationale ? demanda Germaine.

— Oh ! oui ! dit Marguerite. Tout ce qui a trait à cette époque est passionnant. J'ai recopié deux lettres en français de Denis Davydoff absolument sublimes !

Germaine dodelinait de la tête. Elle avait souvent de brusques somnolences après le dîner. Marguerite le regrettait, car elle eût aimé bavarder avec son amie jusque tard dans la soirée. D'un même mouvement, elles se levèrent et marchèrent vers la porte. Leurs chambres étaient contiguës. Dans le couloir, elles s'embrassèrent en se souhaitant une bonne nuit :

— Dors bien, ma chérie.

— Toi aussi, ma chérie.

Une fois dans son lit, Marguerite comprit qu'elle ne devait pas compter s'endormir avant longtemps. Depuis son plus jeune âge, elle souffrait d'insomnies. Le dos calé par deux oreillers, elle mit ses lunettes, ouvrit sa serviette, en tira ses papiers et relut avec passion les notes qu'elle avait prises dans la journée sur la vie hasardeuse de Denis Davydoff. Sa lampe de chevet était une tulipe de verre rose, au bout d'une longue tige de cuivre en forme de serpent dressé.

Les yeux pâles de Valentine Ivanovna Zaïtseff s'emplirent de larmes, ses rides tressaillirent, son menton trembla.

— Cette idée ne vient pas de mon fils, dit-elle, j'en suis sûre. Mais il est si faible ! Il se laisse mener par sa belle-fille. Elle ne s'embarrasse pas de sentiments, elle tranche dans le vif, elle est française... Excusez-moi pour cette remarque, chère Marguerite, mais vous comprenez comment je le dis...

— Oui, oui, balbutia Marguerite, tout amollie de compassion.

Il y avait longtemps que Valentine Ivanovna parlait à ses proches des difficultés financières de son fils et de la lourde charge qu'elle représentait pour lui. Mais comment imaginer qu'un jour il lui demanderait de renoncer à ce petit studio où elle habitait depuis trente ans et de s'installer dans une maison de retraite pour dames russes ? C'était à la fois raisonnable et effrayant.

— Ne pourriez-vous aller habiter chez vos enfants ? dit Marguerite.

— Non. Ils sont logés très à l'étroit. D'ailleurs, je sais bien que ma belle-fille ne supporterait pas ma présence. Notez que cette maison de retraite est très bien, très confortable. Mais, à l'idée de me retrouver parmi tous ces vieux, je suis horrifiée ! Si encore c'était à Paris ?

— Et où est-ce ?

— À Rouen. Je serai loin de mon fils, loin de tous mes amis, loin de vous, Marguerite. Et tous ces chers objets, compagnons de ma vie, pourrai-je les emporter, là-bas ?...

Son regard parcourait la minuscule pièce tapissée de photographies. Il y avait, sur un rayon, de vieilles boîtes en laque, des poupées russes, de menus objets en argent. Le tsar Nicolas II, barbu, doux et mélancolique, souriait dans un petit cadre d'acajou entre un calendrier russe, en retard de treize jours, et un œuf de Pâques colorié. Dans l'angle, en face du lit, veillait une icône aux dorures noircies.

Soudain une clarté visita Marguerite. L'instinct du sauvetage la soulevait au-dessus d'elle-même. Elle s'écria :

— Pourquoi ne viendriez-vous pas habiter chez nous, rue de l'Université ? J'ai justement une chambre libre !

— Vous ne parlez pas sérieusement ! chuchota Valentine Ivanovna avec un haut-le-corps d'espoir.

— Mais si ! Je vous assure ! Ce serait parfait pour vous, parfait pour nous !...

— C'est que... Je suis très gênée... Ici, j'ai un loyer modique... Et

déjà mon fils a du mal à régler le terme... Alors chez vous...

— Nous nous arrangerons toujours pour le prix. Dites oui, et l'affaire est réglée.

Sans un mot, Valentine Ivanovna se mit debout et fit le tour de la table pour embrasser Marguerite. Elle avait une arthrose de la hanche et se déplaçait avec peine. Sa tête oscillait, comme prête à se détacher de son corps. Marguerite reçut avec émotion son baiser mouillé de larmes et s'étonna de n'avoir pas songé plus tôt à une proposition aussi naturelle.

— Oh ! Marguerite, dit la vieille dame, vous m'ôtez un tel poids du cœur ! Je n'ose croire à ma chance !

— Ce n'est rien, Valentine Ivanovna, répondit Marguerite. Vous verrez comme vous serez bien chez nous ! Ah ! Je suis folle de joie à l'idée que nous allons vivre côte à côte !

Valentine Ivanovna se signa gravement, par trois fois, devant l'icône, et poursuivit l'entretien en russe. Les connaissances toutes scolaires de Marguerite dans cette langue la disposaient mieux à la lecture qu'à la conversation. À plusieurs moments, son interlocutrice la reprit pour une impropriété de terme ou pour une faute d'accent. Enfin Valentine Ivanovna revint au français pour exiger que Marguerite acceptât un petit cadeau de remerciement : une boîte en laque avec, sur le couvercle, l'image d'une troïka lancée sur une route de neige. Et, pour marquer ce grand jour, elle apporta une bouteille de *vichniovka*, liqueur russe à base de cerise. Marguerite, qui craignait l'alcool, voulut refuser. Cependant, devant l'air contrarié de Valentine Ivanovna, elle faiblit et céda. La *vichniovka* était excellente. Sucre, flamme et parfum. Tout à coup, Marguerite se sentit très libre et très gaie. Elles parlèrent encore de Denis Davydoff.

— J'ai tellement hâte de savoir ce que vous écrirez au sujet de cet homme prodigieux ! dit Valentine Ivanovna.

Marguerite imagina des soirées de lecture exaltantes, à haute voix, entre Germaine et Valentine Ivanovna, et accepta encore un petit verre de *vichniovka*. En quittant la vieille dame, il lui sembla qu'elle avançait sur un sol mouvant. Sa bicyclette l'emporta dans des rues où tout le monde était heureux de vivre. Les voitures s'écartaient pour la laisser passer. Une grâce ailée la mettait à l'abri des accrochages. Elle zigzagait, insolente et impondérable, entre les carrosseries. Elle inventait sa route dans le chaos. Il se mit à pleuvoir, et ce contretemps l'amusa. Elle gardait toujours un ciré dans la sacoche de son portebagages. Pied à terre au bord du trottoir. Le manteau enfilé en trois gestes. Un capuchon sur les cheveux. Engoncée dans la fine pellicule jaune aux plis cassants, elle reprit sa course sur la chaussée mouillée. L'averse lui fouettait le visage. Sa jupe humide collait à ses genoux. Elle pensait à Valentine Ivanovna et la conscience d'avoir rendu la joie

à une personne si estimable la soutenait dans son effort. D'ailleurs cette bonne action lui profiterait à elle-même autant qu'à son obligée. Quel progrès ne ferait-elle pas, en russe, avec une répétitrice à domicile ! Elle tenait beaucoup à se perfectionner. L'étude des langues vivantes était la passion de sa vie. Et pas seulement l'étude du russe. Elle avait passé autrefois une licence d'anglais, une licence d'allemand... Pourtant les pays dont elle apprenait la langue ne l'attiraient pas. Elle aimait trop sa niche pour se hasarder dans de longs voyages. Le Paris qu'elle traversait en pédalant était, à lui seul, toutes les villes de la terre.

En pénétrant, essoufflée et ruisselante, dans le vestibule de l'appartement, elle fut surprise de constater que le manteau de Germaine était accroché à une patère. Était-il donc si tard ? Du bruit venait de la cuisine. Marguerite s'y précipita. Les manches retroussées, un tablier sur le ventre, Germaine faisait la vaisselle : il y en avait une montagne devant elle. Ses gestes étaient rapides et précis. Elle prenait les assiettes sales et les plongeait dans une bassine en fer. Le chauffe-eau à gaz bourdonnait au-dessus de l'évier et crachait son eau par un brise-jet de caoutchouc rouge.

— Oh ! Germaine, il ne fallait pas ! dit Marguerite. Je l'aurais faite !

— Voilà quatre jours que tu dois la faire ! Il y a tout de même une limite !

— J'ai été retardée ! Excuse-moi !

Et, dans un élan d'allégresse, Marguerite planta un baiser sur la joue de son amie. Germaine lui lança un regard noir, releva une mèche de cheveux avec son poignet mouillé et grommela :

— Pousse-toi ! Prends un torchon et essuie !

Marguerite empoigna le premier torchon venu.

— Pas celui-là, dit Germaine. Tu vois bien qu'il est sale. L'autre, à côté.

Docile, Marguerite changea de torchon et saisit une assiette sur l'égoûttoir. Son cœur battait à coups précipités. La grande nouvelle dont elle était porteuse lui sortait par tous les pores de la peau.

— Je suis très contente, dit-elle enfin. J'ai loué la chambre !

Germaine ne marqua aucune surprise et posa à sa droite les couverts qu'elle venait de rincer. Il y eut un silence. Le chauffe-eau éternua et s'étrangla de vapeur. Germaine ferma le robinet.

— Tu ne me demandes pas à qui j'ai loué ? reprit Marguerite.

— À qui ?

Marguerite dressa le cou triomphalement, acheva d'essuyer une assiette et dit :

— À Valentine Ivanovna Zaïtseff.

Et, d'une voix pressée, elle raconta tout, la décision cruelle d'un

fil dominé par sa femme, le désarroi de Valentine Ivanovna à l'idée de finir ses jours dans une maison de retraite, à Rouen, sa gratitude lorsque Marguerite lui avait offert l'hospitalité. Pendant qu'elle parlait, Germaine récurait une casserole. Le tampon de fine paille métallique grinçait en frottant le fond du récipient. Germaine s'acharnait. Toute son attention semblait requise par une tache. Soudain elle dit :

— Je ne veux pas de cette vieille femme chez nous !

Étonnée, Marguerite balbutia :

— Mais... Comment ?... Elle n'est pas vieille !...

— Elle a vingt ans de plus que nous !

— Et alors ? Tu ne la connais pas !... Elle est si douce, si cultivée, si discrète, si intelligente !...

— Je n'aime pas les vieux, dit Germaine. Un point c'est tout. Ils sont impotents, rabâcheurs, ils ont des maladies. Un jour ou l'autre, nous devrions la soigner, ta Valentine Ivanovna, nous transformer en infirmières. Pour une bonne femme qui ne nous est rien. D'ailleurs, même si elle se portait comme un charme, je ne voudrais pas avoir cette personne à mes côtés. Les rides des autres, ça me donne le cafard !

Abattue en plein vol, Marguerite se demandait ce qui lui était arrivé.

— Je t'en supplie, Germaine, murmura-t-elle. Reprends-toi, raisonne-toi...

— Non, dit Germaine.

Un flot de larmes aveugla Marguerite. Elle s'assit, les jambes fauchées, et coucha son visage sur la table de la cuisine, dans le creux de son bras replié.

— Que vais-je faire ? gémit-elle. Je lui ai donné une telle joie, la pauvre !

Des hoquets lui secouaient les épaules. Elle s'essuya le visage avec le torchon à verres. Germaine le lui prit des mains et lui tendit son propre mouchoir. Marguerite se moucha dedans. La conscience de son ignominie la brisait. Elle se sentait plus coupable que le fils de Valentine Ivanovna. Les sanglots la reprirent.

— Eh bien ! Eh bien ! Que se passe-t-il ? dit Germaine. C'est ridicule ! Calme-toi !

— Je ne sais pas ce que j'ai, bafouilla Marguerite entre deux soupirs. Je ne me sens pas très bien. La tête me tourne. J'ai envie de vomir.

— Veux-tu une tisane ?

— Non... C'est... c'est moral !

— Nous allons arranger ça.

— Mais comment ? Je ne peux plus reculer !...

— Tu vas lui écrire une lettre !

— Tu crois ? C'est affreux ! dit Marguerite.

Déjà Germaine se dirigeait vers la porte. Elle revint avec un bloc de papier, un stylo à bille et les lunettes de Marguerite.

— Ce n'est pas mon papier à moi, observa Marguerite.

— Aucune importance. Je vais te dicter. Écris : « Chère amie »...

Marguerite protesta :

— Je ne l'appelle pas « chère amie », mais « Valentine Ivanovna ».

— Alors mets : « Chère Valentine ».

— En russe, on donne toujours les deux prénoms.

— Bon : « Chère Valentine Ivanovna, je suis désolée du contretemps qui vient de se produire... »

Marguerite écrivait en reniflant. Germaine marchait de long en large dans la cuisine, le regard inspiré. Elle tenait son tablier roulé à la main et s'en servait comme d'un fouet pour se battre la cuisse.

— « Mais je me suis un peu avancée en vous proposant de venir habiter chez moi », poursuivit-elle.

— Oh ! soupira Marguerite,

— « En vous proposant de venir habiter chez moi », répéta Germaine avec force. « Entre-temps, mon amie avait déjà loué la chambre. »

Marguerite dressa la tête :

— Ce n'est pas vrai ! Je ne veux pas lui mentir !

— Préfères-tu lui dire que nous ne voulons pas d'une vieille femme dans notre appartement ?

— Non, Germaine, dit Marguerite en rentrant la tête dans les épaules.

— Écris : « J'espère que vous comprendrez mes raisons et ne serez pas trop déçue par ce changement de perspective. Croyez, chère Valentine Ivanovna, à mon affection attristée. » Et tu signes. Voilà. C'est tout simple !

— La pauvre, elle m'avait offert une boîte en laque pour me remercier ! dit Marguerite en apposant sa signature au bas de la lettre.

Elle tira la boîte en laque d'une poche de sa jupe et la posa sur la table. La troïka volait sur la neige.

Le va-et-vient du râteau apaisait les pensées de Marguerite. Elle regardait les feuilles mortes lentement rassemblées en tas et tout s'abolissait dans son cerveau. Même le remords atroce d'avoir décommandé Valentine Ivanovna ne résistait pas au mouvement régulier du peigne dans l'herbe rare. Il faisait beau et frais. Un temps idéal pour entreprendre la toilette de printemps du jardin. Des oiseaux pépiaient en se poursuivant dans les branches piquetées de vert tendre par les premiers bourgeons. Cerné de tous côtés par les hautes façades des maisons, ce triangle de terre était comme une respiration de la nature parmi les pierres grises de Paris. Une rangée d'arbustes le séparait d'un autre triangle de terre appartenant au fastueux M. de Lanteria, qui avait tracé là un jardin à la française, avec boulingrin, gloriette et statue d'un dieu terme sur un socle gainé de lierre. Auprès de ce parc en miniature, le coin de Marguerite ressemblait à une broussaille. Mais elle aimait bien ce désordre et cet abandon. Même si elle avait eu les moyens de s'offrir les services d'un jardinier, elle eût refusé, pensait-elle, le règne du cordeau. Dans son jardin, il y avait une pelouse informe, trois rosiers, un camélia, une tonnelle servant de resserre à outils, un chêne, un tilleul, un banc de bois et deux très beaux cache-pot anciens de terre cuite, fendus par le gel. Au début de l'hiver, le vent avait cassé une grosse branche du chêne. Elle gisait, noire et tordue, en travers de l'allée. Marguerite décida de la débiter en bûchettes. Mais où diantre avait-elle rangé sa petite scie à lame libre, la seule qu'elle possédât ? Elle posa son râteau et rentra dans la maison par le salon qui ouvrait de plain-pied sur le jardin. Affalée dans sa bergère bouton-d'or, Germaine lisait un roman policier. Toujours, le samedi matin, elle se reposait des tracas du bureau en avalant d'ineptes récits de détectives et d'assassins. Inutile de lui demander, à ces moments-là, de participer aux travaux du ménage ni même à une conversation sérieuse. Marguerite ne comprenait pas l'engouement de son amie pour ces intrigues sordides, si éloignées de leur vie quotidienne. D'un commun accord, elles avaient banni la télévision de leur intérieur, elles n'allaient jamais au cinéma, pas souvent au théâtre, et voici que la plus raisonnable des deux cédait à la fascination de la violence. Impossible de faire lire *La Guerre et la Paix* ou *Les Âmes mortes* à Germaine. Mais la moindre histoire crapuleuse, traduite de l'anglais, faisait ses délices. À tout hasard, Marguerite annonça :

— Je vais prendre la scie pour couper la branche.

Pas de réponse. Elle fila dans la cuisine, chercha la scie dans tous les coins, finit par la découvrir derrière la poubelle (pourquoi l'ai-je fourrée là ?) et retourna dans le jardin en repassant devant une Germaine murée dans son silence.

La scie était trop légère, les dents mordaient le bois superficiellement, la lame, à tout moment, se coinçait dans l'entaille. Acharnée, Marguerite poussait, tirait, soufflait. En même temps, elle ne cessait de penser à Germaine. Elle croyait connaître son amie et toute une part de cette femme, si proche d'elle, lui échappait. Dure et douce, chaleureuse et cassante, Germaine était une énigme plus fascinante que n'importe qu'elle héroïne de roman policier. Mariée très jeune avec un homme de peu de poids, hâbleur, versatile et incapable, elle avait divorcé à trente ans et n'avait plus cherché à refaire sa vie. Marguerite la soupçonnait d'aimer encore son ancien mari, qui, depuis, en avait épousé une autre. Germaine le revoyait parfois. En rentrant de ces rendez-vous clandestins, elle était cynique et amère. Qui sait si elle n'avait pas rencontré ce personnage, le soir où elle avait si cruellement refusé de recevoir Valentine Ivanovna à la maison ?

La scie allait et venait, la poudre de bois coulait de la fente lentement approfondie. Marguerite s'arrêta, la paume de la main brûlante, les muscles du poignet endoloris. Elle-même avait eu un passé sentimental bien triste, auquel elle retournait parfois, en pensée, pour s'étonner de l'avoir vécu. Son fiancé, Gilbert, un jeune ingénieur géologue, avait été tué en 1944, lors de l'offensive française devant Colmar. Elle l'avait peu connu. Il n'y avait eu entre eux que de chastes baisers, des échanges de promesses vagues. Mais elle était demeurée fidèle à son souvenir. Sans beaucoup de mal, elle devait le reconnaître. Les exigences de la chair, dont on parlait tant dans les romans, ne la tourmentaient pas. Elle trouvait plus d'attrait à la fréquentation des livres qu'à celle des êtres vivants. Ses bonheurs n'avaient pas une odeur humaine. Une mèche de cheveux tomba sur son nez. Elle la rajusta avec une pince plate. Denis Davydoff avait beaucoup aimé dans sa vie.

Comme il avait dû souffrir, lorsque Lise, la fille du général Slotnitzki, qu'il considérait comme sa fiancée, en avait épousé un autre !

« Je suis seul comme une fleur dans la steppe

Quand le fol orage l'incline vers le sol... »

Refuser un parti tel que Denis Davydoff ! Fallait-il que la petite Lise eût un grelot dans la tête. Et quand, désespéré, il s'était jeté vers la fille d'un autre général, Tchirkoff, pour la demander en mariage, il lui avait fallu encore vaincre les réticences de sa future belle-mère, qui

le considérait comme « un bon à rien, un espiègle, un fanfaron ». Lui, le héros de la guerre patriotique, l'auteur des *Élégies* !

Néanmoins la famille avait fini par accepter l'idée de cette union.

peine marié, en 1819, il s'était fixé à Kremenchoug avec sa jeune femme et s'était lié avec un groupe de militaires, membres de « l'Union de Salut », une organisation clandestine d'inspiration humanitaire et révolutionnaire. C'était toute la genèse du mouvement des « décembristes » qu'il fallait évoquer à travers cette période de la vie de Denis Davydoff. À mesure que Marguerite avançait dans son étude, l'horizon s'élargissait devant elle. Suivant les pas de son héros, elle débouchait sur l'infini. Elle bénissait le ciel que sa situation matérielle lui permît de s'adonner à cette tâche sans être obligée d'exercer à côté quelque métier ennuyeux. Ses parents lui avaient laissé, en plus de l'appartement, un capital modeste qui, géré par les soins de Germaine, lui procurait de quoi vivre. Pour sa part, elle ne comprenait rien à ces histoires d'obligations, de coupons, de dividendes... Elle ne vérifiait même pas ses relevés bancaires. À quoi bon ? Germaine était là pour éplucher les chiffres. Quand elle se rappelait son lointain passé de petite fille, Marguerite avait l'impression de n'avoir acquis aucun sens pratique en cinquante-cinq ans. Elle avait connu, entre son père et sa mère, une enfance choyée, aisée, avec un grand train de maison, de longs séjours au château de Fabière, une gouvernante anglaise, des domestiques empressés, des amies insouciantes. Puis tout cela s'était amenuisé et dispersé au fil des années. Au lendemain de la Libération, son père, à peu près ruiné, avait dû vendre Fabière. Le reste avait suivi. Marguerite revoyait la grande forêt normande où, autrefois, elle faisait du cheval avec ses cousines. Le soleil à travers les feuillages serrés. La solitude verte et brune. Tous ces arbres ! Et aujourd'hui elle était heureuse d'en compter deux dans son jardin. Elle tenait la branche cassée, de la main gauche, sur un chevalet et maniait la scie de la main droite. Une bûchette tombait, puis une autre. On les brûlerait dans la cheminée. Marguerite avait une passion pour le feu. Elle pouvait rester des heures à regarder danser les flammes. Son imagination s'emparait de ces tourbillons de lumière, de ces écroulements d'étincelles, elle oubliait le lieu et le temps. Encore une bûchette. Elle en arrivait aux plus fines branches. Du menu bois. L'odeur de la sciure et de la terre. Elle était avec Denis Davydoff dans sa maison de Kremenchoug, il revenait d'une longue randonnée à cheval, il récitait des vers d'amour et de guerre, tout était russe, la neige bloquait les fenêtres, des filles serves brodaient une nappe dans la chambre voisine, un violent coup de sonnette traversait les murs. Carmen, sans doute. Marguerite se redressa, la scie au poing, se frotta les reins avec sa main libre et, pour se dégourdir, inclina le torse de gauche à droite dans un mouvement

circulaire. Germaine avait dû ouvrir. Mais les minutes passaient et elle ne revenait pas. Intriguée, Marguerite alla aux nouvelles. Dans le salon, elle trouva son amie debout devant un jeune homme blond et malingre, aux yeux d'enfant, qui disait :

— Si, si, la boulangère m'a bien prévenu que vous vouliez louer à une femme seule. Mais j'ai pensé que cette condition n'était peut-être pas rédhitoire !

— Elle l'est, monsieur, dit Germaine.

Au lieu de repasser la porte, le jeune homme insistait :

— Vous savez, je suis célibataire, j'ai une existence très rangée, je fais un métier qui me retient dehors toute la journée. Vous vous apercevriez à peine de ma présence chez vous.

Il était habillé correctement, mais ne portait pas de cravate.

— Quelle est votre profession, monsieur ? demanda Germaine.

— Je suis démonstrateur et réparateur d'appareils à photocopier, chez Clichex. Vous n'auriez rien à craindre pour les règlements...

Il parlait avec beaucoup de douceur. Visiblement il était de bonne famille. Mais enfin, c'était un homme ! Qu'attendait Germaine pour l'éconduire ? Avec un mélange de timidité et d'audace, Marguerite murmura :

— C'est impossible, voyons, impossible !

Elle se tenait en retrait, les bras ballants, la scie à la main. Germaine ne tourna même pas la tête vers elle. L'avait-elle seulement entendue ?

— J'aime beaucoup ce quartier, poursuivit le jeune homme. Et la maison est très belle. Fin dix-huitième, je suppose...

— Oui, dit Germaine.

— De toute façon, le loyer aurait peut-être dépassé mes moyens.

— Six cents francs par mois.

— Ça aurait été parfait ! soupira-t-il. Ah ! je regretterai...

Il marqua un temps, sourit et dit encore de sa voix chaude, insinuante :

— Vous croyez vraiment qu'il n'y a rien à faire ?

À cet instant précis, Marguerite éprouva la sensation d'une faille dans l'alliance qui l'unissait intimement à son amie. Tout à coup, le regard de Germaine s'éclaira.

— Après tout, dit-elle, vous avez raison. Nous allons nous arranger. Mais je vous préviens que vous ne devrez recevoir personne. Pas de visites, pas de liaison ! Interdiction de faire du bruit après vingt-deux heures ! C'est un immeuble bourgeois. Vous pourrez prendre vos repas dans votre chambre. Vous y avez un petit réchaud, un peu de vaisselle, des ustensiles de cuisine...

Tandis qu'elle donnait ces précisions, d'un ton péremptoire, le visage du jeune homme exprimait une gratitude et une docilité du

meilleur aloi.

— Ah ! je suis bien content ! dit-il. Je m'appelle Paul Lecapellet.

— Je vais vous montrer votre chambre, dit Germaine.

Abasourdie par la rapidité de la décision, Marguerite n'eut même pas la force de protester. Comme un automate, elle suivit Germaine et le jeune homme dans le couloir. Il s'extasia sur la chambre : une porte-fenêtre sur le jardin, un lavabo derrière un paravent de bambou, un lit drapé d'une couverture écossaise... Germaine lui demanda de payer, selon l'usage, un mois d'avance. Sans hésiter, il tira six billets de cent francs de son portefeuille et les déposa sur la table.

— Je vais vous faire un reçu, dit Germaine.

Il s'écria que c'était inutile.

— Si, si, dit Germaine. Il le faut. Pour la bonne règle.

Et, tournée vers Marguerite, elle ajouta :

— Sois gentille : apporte-moi mes lunettes, le bloc de papier et mon stylo.

— Où sont-ils ? demanda Marguerite machinalement.

Germaine haussa les épaules :

— Dans la poubelle !

C'était sa réponse habituelle quand Marguerite la questionnait sur un objet dont elle aurait dû connaître la place. Ainsi rappelée à l'ordre, Marguerite se rendit dans la chambre de Germaine, trouva aisément les lunettes, le bloc, le stylo, et revint auprès de son amie qui faisait encore les honneurs des lieux. Germaine chaussa ses lunettes à monture de fausse écaille qui lui donnaient un air sentencieux et viril, rédigea le reçu et le poussa vers Marguerite :

— Signe.

— Pourquoi ?

— C'est toi la propriétaire.

Tout en parlant, Germaine lui tendait ses propres lunettes. Elles avaient la même vue.

Marguerite posa la scie, mit les lunettes et signa en s'appliquant. Puis Germaine fit les présentations :

— Mademoiselle Marguerite Cossoyeur. Moi, je suis Madame Taff.

Paul Lecapellet s'inclina poliment. Il était de taille médiocre, avec des épaules étroites et un long cou. Marguerite pensa que tous les gens qu'elle approchait étaient plus petits qu'elle : ce garçon, Germaine, Valentine Ivanovna, Denis Davydoff. Cette dénivellation était fatigante, à la longue. Avec un rien de solennité, Germaine remit au nouveau locataire une clef de la porte d'entrée et lui recommanda de ne pas la perdre. Il lui promit de ne jamais s'en séparer. Ses yeux étaient d'un bleu pâle de myosotis.

— Je vais chercher mes affaires, dit-il. Oh ! j'ai un tout petit bagage. Je ne vous encombrerai pas !...

Il partit en oubliant son reçu sur la table.

— Il n'est pas méfiant ! constata Germaine.

— Je ne te comprends pas ! balbutia Marguerite. Nous avons pourtant décidé de ne jamais louer à un homme...

— De quoi as-tu peur ? Il ne nous violera pas ! Nous avons passé l'âge, ma pauvre !

Arrêtée net par cette réplique, Marguerite s'assit au bord du lit et réunit ses mains dans le creux de sa jupe.

— Tout de même, dit-elle, cela risque de perturber gravement notre vie. Je ne sais pas si tu as bien fait !

— J'ai très bien fait, dit Germaine. Ainsi, du moins, ne seras-tu plus tentée de revenir à la charge pour ta Valentine Ivanovna !

— Marche, dit Germaine.

Marguerite se leva et fit quelques pas dans le magasin. Les souliers bas, de box-calf mordoré, à barrette, étaient d'un modèle très élégant.

— Alors ? demanda Germaine. Tu es bien dedans ?

Marguerite hésitait. Évidemment ses pieds étaient plus à l'étroit dans ces bijoux de maroquinerie que dans ses vieilles chaussures éculées et commodes, souples comme des chiffons. Il lui semblait même que le soulier de gauche lui blessait le petit orteil et que l'empenne frottait sur son talon. Mais peut-être cette gêne disparaîtrait-elle avec le temps.

— Je ne sais pas, dit-elle.

— Tu dois tout de même bien te rendre compte !

— Cette qualité de cuir prête toujours un peu à l'usage, dit la vendeuse.

Elle était agenouillée entre deux montagnes de boîtes en carton blanc. Sa patience était inaltérable. Vingt fois, pour répondre aux exigences de Germaine, elle était descendue chercher d'autres articles à la réserve. Et elle n'était pas jeune. Elle avait des cheveux gris, un visage de douceur et de fatigue.

— Si tu n'es pas tout à fait à l'aise, nous irons voir ailleurs, dit Germaine.

À l'idée d'avoir dérangé cette femme pour rien, Marguerite fut prise de panique. Comment Germaine pouvait-elle faire si peu de cas du travail des autres ?

— Non, non, dit-elle précipitamment, je crois que ça ira...

— Fais attention !

Le regard de Germaine la transperça. Elle avait dit, hier soir, à Marguerite : « Je ne veux plus te voir avec ces savates aux pieds ! » Et elle s'était arrangée, au bureau, pour prendre une heure de liberté dans l'après-midi. C'était le troisième magasin de chaussures qu'elles visitaient ensemble, sans succès. Marguerite était exténuée, écoeurée par cette débauche de moquette beige, de sourires commerciaux et de barquettes en cuir luisant dans des vitrines éclairées. Un miroir lui renvoya l'image de ses grands pieds habillés de neuf. Plus haut, elle vit son visage angoissé. Que faire ?

— Je les prends, dit-elle dans un élan inconsidéré.

— Vous les gardez aux pieds ? demanda la vendeuse.

Marguerite interrogea Germaine du regard.

— Bien sûr, dit Germaine.

— Alors je vais vous faire un paquet avec les autres, dit la vendeuse en se redressant.

— Inutile, trancha Germaine.

— Si ! si ! implora Marguerite.

— Bon, dit Germaine avec un sourire indulgent.

Au moment de payer, Marguerite s'aperçut qu'elle n'avait pas assez d'argent.

— Fais un chèque, dit Germaine.

Marguerite n'aimait pas ce moyen de paiement.

Malgré les explications de son amie, elle confondait encore les francs nouveaux et les francs anciens. Elle avait peur de se tromper en inscrivant la somme. Bougonnant et riant, Germaine accepta de libeller le chèque à sa place. Marguerite le signa. Elles ressortirent du magasin bras dessus, bras dessous. Germaine était si bien disposée aujourd'hui que Marguerite en avait l'âme tout ensoleillée. Les vitrines du faubourg Saint-Honoré les attiraient. Antiquaires, marchands de tableaux ou magasins de modes, elles commentaient avec entrain les objets exposés.

— Tu devrais bien t'acheter un gilet dans le genre de celui-ci, dit Germaine.

— Le mien est encore très bien !

— Il est in-met-table !

Marguerite riait. C'était un jeu. Elle raccompagna Germaine jusqu'à la porte de son bureau, rue Boissy-d'Anglas. Elles se séparèrent, enchantées l'une de l'autre.

L'après-midi était largement entamé. Trop tard pour aller à la Bibliothèque nationale. Privée de sa bicyclette, Marguerite était perdue. Elle décida de marcher jusqu'à la maison. En cours de route, elle constata que ses souliers étaient décidément trop étroits. Rue de Rivoli, elle se mit à boiter. Sur le pont Royal, elle crut qu'elle ne pourrait supporter plus longtemps le supplice. Une aiguille de feu pénétrait, à chaque pas, dans son petit orteil. Comment avait-elle pu, un instant, se croire bien chaussée ? Il aurait fallu prendre une pointure au-dessus. Jamais elle n'oserait l'avouer à Germaine. À cause de ce contretemps, elle pouvait à peine jouir du ciel bleu et du lent mouvement des péniches sur le fleuve. Évidemment, rien ne l'empêchait de remettre ses vieux souliers puisqu'elle les avait emportés. Mais elle hésitait à se déchausser en pleine rue.

Dans sa chambre enfin, elle troqua ces brodequins de souffrance contre les bons vieux souliers avachis. Ses pieds respirèrent, délivrés de l'élégance. L'appartement était silencieux. Le locataire n'était pas encore revenu de ses courses en ville. Depuis quatre jours qu'il s'était installé, sa présence n'avait guère perturbé les habitudes de la maison.

Léger comme une ombre, il se levait, se couchait, sortait, rentrait, dînait sans déranger personne. Une fois de plus, Germaine avait eu raison.

Jusqu'au soir, Marguerite, penchée sur ses notes, vécut en compagnie de Denis Davydoff. Lorsqu'elle entendit le pas de Germaine dans le couloir, elle se dépêcha de remettre ses chaussures neuves.

— Ça va toujours ? demanda Germaine en poussant la porte.

— Très bien, dit Marguerite.

Le regard de Germaine s'abaissa vers ses pieds.

— Magnifique ! dit-elle.

— Oui, Germaine.

Pendant qu'elles dînaient, dans la cuisine, elles entendirent le locataire qui regagnait sa chambre. Puis, plus rien. Après le repas, Germaine fut reprise par son idée fixe. Mise en goût par l'achat des chaussures, elle en venait maintenant aux robes. Elle voulut inspecter les placards de Marguerite. Rien que des vieilleries bonnes pour le rebut.

— Tu ne vas pas garder cette robe bleue d'il y a vingt ans ! s'écria-t-elle.

— C'est un souvenir, Germaine.

— Elle est complètement démodée !

— Oh ! moi, la mode...

— Et tu ne mets jamais ta blouse vert amande qui te va si bien ! Pourquoi ?

— J'attends une occasion.

— Quelle occasion ?

— Je ne sais pas.

— Tu vas me faire le plaisir de la mettre demain !

— Pour aller à la Bibliothèque nationale ?

— Mais oui.

— Bien, Germaine.

Elle acquiesçait, étrillée, bousculée et heureuse. Les gronderies de Germaine lui faisaient du mal et du bien à la fois. C'était une drogue exactement appropriée à son caractère. Elle se coucha, reconnaissante : pour les chaussures trop étroites, pour les paroles trop aigres, pour tout ce qui, venant de son amie, la blessait.

Le lendemain matin, dès le départ de Germaine pour le bureau, elle voulut remettre ses vieilles chaussures. Elles avaient disparu. Après avoir en vain fouillé sa chambre, elle fut prise d'un soupçon, courut à la cuisine, ouvrit la poubelle et trouva, avec consternation, les chers souliers gisant au milieu des détrituts. Des nouilles froides à la sauce tomate les recouvraient à demi. Souillés, déshonorés, ils avaient quelque chose de vivant qui poignait le cœur. Un coup de force de Germaine. Dieu sait pourquoi, Marguerite pensa à la vieille Valentine

Ivanovna, sacrifiée par son fils. Elle plongea ses mains dans les ordures, en retira les deux épaves et les porta dans la cuisine, au-dessus de l'évier. Lavés à grande eau, les souliers reprirent un aspect décent. Elle les essuya et les mit, encore moites, à ses pieds. Puis, par esprit de concession, elle troqua sa blouse de la veille contre la blouse vert amande qui avait la préférence de Germaine. Une initiative compensait l'autre. Comme elle se préparait à quitter l'appartement, le locataire sortit de sa chambre.

— Tiens, dit-elle gaiement, je vous croyais déjà parti pour votre travail !

— Vous savez, dit-il, je n'ai pas d'heure. Je m'organise comme je veux. C'est très commode. Et vous, vous étiez sur le point de partir aussi ?

— Je vais à la Bibliothèque nationale.

— Vous y êtes employée ?

Cette question amusa beaucoup Marguerite.

— Oh ! non, dit-elle malicieusement. J'y ai un rendez-vous. Avec Denis Davydoff !

Évidemment, le locataire ne savait pas qui était Denis Davydoff. Elle le lui dit en quelques mots. Il parut très intéressé. Marguerite avait, dans sa chambre, une gravure représentant le général. Le locataire voulut la voir. La chambre n'était pas faite. Le lit ouvert. Tant pis. Après avoir admiré Denis Davydoff à cheval, en tenue de partisan, le jeune homme se pencha avec curiosité sur le bureau de Marguerite. Toutes ces paperasses classées dans des chemises de couleurs différentes : « Enfance de Denis Davydoff », « Ancêtres de Denis Davydoff », « Denis Davydoff et les tsars »... Autant elle était désordonnée dans la vie courante, autant elle était organisée dans son travail. Le locataire la pria de lui lire quelques passages de ses notes. Elle accepta d'emblée et emporta ses cahiers dans le salon. Ils s'installèrent côte à côte, elle dans son habituel fauteuil Louis XVI à l'effigie du héron, lui, sur un petit banc en tapisserie, bas sur pattes. Il avait les genoux au menton.

— Vous êtes très mal, là, dit-elle. Prenez un fauteuil !

— Non, non, je préfère...

Elle mit ses lunettes et commença à lire en choisissant les pages les plus significatives. Sa voix lui paraissait bizarrement haut perchée. Mais elle ne pouvait rien contre cette exaltation qui l'obligeait à forcer le ton. Elle était en classe, récitant une leçon. Une barrette dans les cheveux. Plus grande que toutes ses compagnes. Une maigreur anguleuse d'échalas. Beaucoup de ses camarades se préoccupaient déjà de plaire. Certaines même se maquillaient en sortant du cours. Elle, pas du tout. Les garçons la laissaient indifférente. Son univers était celui, infini, mystérieux, des feuilles imprimées. Elle avait hâte de lire

comme d'autres avaient hâte de vivre. Excellente élève. Première en tout. Sauf en gymnastique. Paul allait-il lui donner une bonne note ? Il l'écoutait passionnément. Quand elle se tut, il dit :

— Prodigeux ! Je n'en reviens pas ! Quel type extraordinaire, ce Denis Davydoff ! Il conduit sa vie à coups d'éperons !

Puis la conversation dévia. Mise en confiance, Marguerite osa interroger le locataire sur ses parents. Ils étaient originaires d'Oran, mais avaient quitté l'Algérie juste avant « les événements ». Sa mère était morte quand il avait quatre ans. Son père s'était remarié. Il ne s'entendait pas avec sa belle-mère. Situation classique, dit-il. Elle avait un magasin de « surplus » américains, à Lyon. Entre-temps, son père avait eu trois enfants de cette femme. Sans être brouillé avec la famille, le jeune homme avait décidé, l'année précédente, de monter à Paris pour échapper à l'atmosphère de la maison. Depuis, il était dans la photocopie. Cette histoire navrante émut Marguerite.

— Et vous ne souffrez pas d'être loin des vôtres, monsieur ? demanda-t-elle.

— Oh ! vous savez, les miens, comme vous dites, ne comptent plus guère dans ma vie ! J'ai vingt-trois ans. Je suis libre. Mais pourquoi m'appellez-vous « monsieur » ?

— Comment voulez-vous que je vous appelle ?

— Paul.

— Je n'oserai jamais !

— Mais si ! Vous verrez, vous vous habituerez très bien !

Accroupi sur son tabouret, il était obligé, pour la regarder, de lever la tête. L'œil bleu, un épi blond au sommet du crâne et le sourire flottant, il semblait parfaitement désinvolte et déraciné. Marguerite se rappela un petit garçon, le frère d'une amie, qu'elle avait connu dans son enfance et qui les étonnait toutes deux parce qu'il tombait en extase lorsqu'on lui mettait un ver de terre dans le creux de la main. Comme lui, le locataire était attiré par le jardin.

— C'est une telle chance d'avoir ça en plein Paris ! dit-il.

Marguerite lui demanda de l'aider à brûler les feuilles mortes. Il accepta d'enthousiasme. Elle dut craquer dix allumettes avant que le feu ne prit sous le premier tas. Debout à côté du locataire, elle regardait brasiller les feuilles noires et rousses, gonflées de boue, et se frottait les yeux pour lutter contre le picotement. Une fumée âcre s'éleva bientôt entre les façades des maisons. Des têtes mécontentes apparurent aux fenêtres. Quelques croisées se fermèrent sèchement.

— Les copropriétaires sont toujours furieux quand je brûle mes feuilles mortes, dit Marguerite. Mais je ne puis faire autrement.

Lorsque tous les tas furent allumés, l'atmosphère, dans le jardin, devint irrespirable. Marguerite et le locataire retournèrent dans le salon. Les feuilles mortes se consumaient lentement. Marguerite

sentait, sur ses épaules, la réprobation de l'immeuble. Pourvu que M. Bolivet ne lui envoyât pas encore une lettre tapée à la machine !

— Il faut tout de même que je fasse un saut au bureau, dit le locataire.

Quand il fut sorti, elle se sentit très seule et regretta de n'être pas allée à la Bibliothèque nationale. C'était comme si elle eût manqué de parole à Denis Davydoff. Assise devant la porte-fenêtre, elle regardait, avec une douce hébétude, les fumées montant du sol. Elle pensait à des feux de bivouacs. Des Cosaques cantonnaient sous les arbres du jardin avant d'attaquer la Grande Armée. À plusieurs reprises, elle alla tisonner les feuilles mortes pour activer les brasiers. La nuit tombait lorsqu'elle put enfin disperser les cendres. L'air sentait le champignon, le bois brûlé, la pourriture, la pluie.

Germaine rentra. Marguerite n'avait pas pensé à changer de chaussures. Elle s'en avisa trop tard. Une petite crainte la traversa, d'un saut de puce. Le regard de Germaine alla droit au but. Les orteils de Marguerite se recroquevillèrent dans ses souliers.

— Tu es incurable, dit Germaine avec un ricanement.

Mais elle n'insista pas davantage. Marguerite jugea qu'elle s'en tirait à bon compte. Quand son amie lui demanda ce qu'elle avait fait dans la journée, elle dit naturellement :

— Comme d'habitude : la Nationale...

Et elle rougit. Pendant le dîner, elle redoubla de gentillesse envers Germaine. Comme si elle avait eu quelque chose à se reprocher. Elles se couchèrent tôt. De son lit, Marguerite entendit le locataire qui rentrait dans sa chambre. Peu après, un air de piano s'éleva de l'autre côté du mur. Le locataire avait ouvert la radio. Du Chopin. Un choix heureux, décida Marguerite. Elle avait horreur de la musique moderne. À dix heures, sagement, il éteignit son poste. Comme Germaine le lui avait demandé, lors de son installation. La maison entière s'enfonça dans le silence. Calée sur ses oreillers, Marguerite baignait dans une félicité tranquille. La Kouan Yne la préservait. Et aussi la photographie de sa grand-mère, dans un cadre de métal. Un visage placide et souriant. Marguerite avait eu, dans son enfance, une adoration pour cette vieille dame discrète. C'était sa grand-mère qui l'emmenait, tous les jeudis, aux matinées classiques de la Comédie-Française. Quelle fête de mots et de lumières ! Elle songea avec nostalgie à ce passé protégé. Ni frère ni sœur. La famille tournait doucement autour d'elle au rythme des heures. Selon son habitude, elle eut du mal à s'endormir. Réveillée en pleine nuit, elle se leva pour grignoter un quignon de pain. Puis elle prit un bain d'eau tiède. Rien de tel pour calmer les nerfs pendant une insomnie. Chaque fois qu'elle se voyait nue dans la glace de la salle de bains, elle avait honte de son corps. Les os et la peau, disait Germaine. C'était bien vrai. Ses côtes

saillaient au-dessus de son ventre creux, ses clavicules pointaient, ses cuisses s'attachaient, tels deux bâtons, au bassin, elle n'avait pas plus de poitrine qu'une fillette impubère. Et cette chair mince, d'un blanc verdâtre. Elle tâta ses genoux : deux boules dures. Une maigre toison brune marquait son pubis, mais pas au centre ; sur le côté, comme un lambeau de fourrure collé de travers par inadvertance. Vite, elle se sécha avec un peignoir de bain pour disparaître à ses propres yeux. Et peut-être à ceux de Denis Davydoff. Cette pensée étrange la poursuivit jusque dans son lit. Elle avait encore le goût du pain rassis dans la bouche. Elle se releva, but un verre d'eau et prit un livre. Les lignes imprimées dansaient sous son regard. Un poème de Denis Davydoff, dédié à Eugénie Solotareff :

« J'ai trop pleuré à cause d'une belle,

J'ai trop pleuré dans mes nuits sans sommeil. »

Comment pouvait-on vivre sans le secours des poètes ? De Pouchkine à Shelley, de Gérard de Nerval à Rimbaud, de Denis Davydoff à Baudelaire, ils formaient une confrérie qui, par-delà le temps et les frontières, aidait le commun des mortels à supporter les rugosités de l'existence quotidienne. Si on jetait aux orties les œuvres de ces magiciens du verbe, l'humanité mourrait de soif. Marguerite referma le livre, en choisit un autre. Au poème de Denis Davydoff succéda un poème de Guillaume Apollinaire. La musique continua en elle, soutenue par une voix non plus russe, mais française. La lampe de chevet, en forme de serpent dressé, éclairait ses doigts maigres au bord de la page. Elle avait de vilains ongles rabougris à force d'avoir été rongés. L'extérieur, en elle, était disgracieux, mais elle se sentait intérieurement illuminée. Tout ce qu'il y avait de grand et de beau en ce monde trouvait, lui semblait-il, un écho dans son âme. Elle exultait sans autre raison que l'amitié des poètes réunis autour d'elle. Sa récitation solitaire la berçait. Elle s'endormit en oubliant d'éteindre la lampe.

L'abandon de Moscou fut, pour Denis Davydoff, un événement imprévu et inadmissible. Après l'occupation de la ville par Napoléon, il se déguisa en officier français et se mêla aux envahisseurs pour se rendre compte, sur place, de leur état d'esprit. Il parlait, du reste, parfaitement le français. Ses lettres, en français, étaient d'une grande élégance de style. Paul en avait lu quelques-unes avec étonnement. Marguerite se promit de lui mettre sous les yeux une citation tirée du « Journal » de Pogodine. Elle l'avait recopiée, le matin même, à la Bibliothèque nationale. « C'est un volcan, écrivait le publiciste Pogodine en parlant du général. Il dit qu'il faut être jeune pour écrire des vers, qu'il faut un orage, une tempête. » Un orage, une tempête. Elle rêva, le regard levé au plafond de sa chambre. Soudain elle se rappela qu'elle avait promis à Germaine de faire un peu de ménage dans l'appartement. Par où commencer ? Elle avait entassé les bûches n'importe comment, dans le salon, devant la cheminée. De la sciure et des fragments d'écorce souillaient le tapis d'Aubusson. Elle balaya le plus gros dans l'âtre. Puis, agenouillée sur le parquet, elle se mit en devoir de ranger les bûches d'une façon agréable à l'œil. Elle les posait en croisillon, de manière à former une sorte de tour, large à la base, étroite en haut. Ce jeu de construction l'amusait. Elle en oubliait le ménage. La porte d'entrée s'ouvrit et se referma sans qu'elle y prît garde. Un pas derrière son dos lui fit enfin tourner la tête. C'était Paul, le visage épanoui.

— Regardez ce que j'ai là ! dit-il.

Sa main droite maintenait contre son ventre un pigeon gris, à l'œil effaré.

— Qu'est-ce que c'est ? balbutia Marguerite avec un mouvement de recul.

— Un bébé ! dit Paul. Je l'ai ramassé dans la rue. Il peut à peine voler. Il marchait entre les voitures. J'ai vu le moment où il allait se faire écraser !

— Mais que voulez-vous en faire ?

— Le manger.

— Quelle horreur ! s'écria Marguerite.

Il rit :

— Non, je blague ! Je vais le nourrir, le soigner en attendant qu'il ait grandi. C'est l'affaire de quelques semaines.

— Et pendant quelques semaines vous le garderez ici ?

— Ça vous ennuie ?

— Non, murmura-t-elle. Enfin, je ne sais pas... Il faudrait que j'en parle à Germaine...

Elle était fascinée par cet oiseau au plumage couleur ardoise, avec des reflets verts irisés autour du col. Gonflé, en boule, le bec pointu, les griffes rose corail, il la regardait, de profil, sans bouger la tête.

— Il a encore son duvet du premier âge, dit Paul. Prenez-le !

Marguerite secoua le menton en signe de refus. Elle craignait les coups de bec, les piqûres de griffes, les frémissements d'ailes, un affolement de volatile captif. On ne pouvait prévoir les réactions de la gent animale. Approcher ces êtres-là, c'était déjà sortir de la condition humaine pour verser dans l'aventure cosmique. Paul cependant grattait doucement le dos du pigeon avec son ongle. Puis il lui déposa un petit baiser sur le crâne. Comment pouvait-il ?... C'était sale. Toute la poussière de Paris sur les plumes. Peut-être même des pucerons. Le pigeon s'agita faiblement.

— Il sera facile à apprivoiser, dit Paul.

Et il le lâcha. Le pigeon prit son essor lourdement. Marguerite sentit le vent de son passage et recula, épouvantée. Battant des ailes, il essaya de se percher sur le dossier d'un fauteuil Régence, mais manqua son coup et se retrouva, tout ahuri, debout au milieu du siège de tapisserie. Il se trémoussait et poussait des pépiements plaintifs.

— Nous l'appellerons César, dit Paul.

— Pourquoi César ?

— Et pourquoi pas ? César ! César ! Viens, mon gros...

De nouveau, Marguerite pensa à Germaine. Instantanément elle imagina les feux de la colère, un échange de propos très vifs, l'expulsion de l'oiseau, peut-être même celle de Paul, coupable d'avoir enfreint les règles de la location honnête. Un désastre international à cause d'un banal incident de frontière. C'était absurde !

— Je crois, quand même, qu'il vaudrait mieux remettre ce pigeon en liberté avant l'arrivée de Germaine, dit-elle fermement.

— Mais non, Marguerite, dit Paul. Vous vous faites des idées. Tout ira très bien.

Il l'avait appelée Marguerite. Elle fondit d'émotion.

— Vous n'êtes pas raisonnable, Paul, dit-elle.

La clef tourna dans la serrure. Germaine parut.

César s'élança. Instinctivement Germaine leva le coude. Cette fois, le pigeon atterrit en catastrophe sur un guéridon et lâcha une coulée de fiente. Il regardait autour de lui, peureusement, de son petit œil rond et rouge.

— Bon, dit Germaine, que signifie cette plaisanterie ?

Le sourire de Paul était celui de l'innocence matinale. Il venait de naître parmi les bêtes du jardin d'Éden. D'une voix douce, il répéta ce

qu'il avait dit à Marguerite au sujet du pigeon orphelin.

— Vous êtes ridicule ! dit Germaine.

— Vous n'aimez pas les animaux, madame Taff ? demanda Paul.

— Si ! Mais à leur place !

— Pauvre César ! Il ne vous gênera pas beaucoup !

Marguerite rentrait silencieusement dans le mur. Elle s'attendait à une tempête et c'était la bonace. Quel pouvoir magnétique émanait de ce garçon pour que l'intraitable Germaine en fût, elle aussi, désarmée ?

— En tout cas, je ne veux pas voir ce pigeon dans l'appartement, dit Germaine. Vous avez une tonnelle, au fond du jardin. Je crois même qu'il y a là-bas une vieille cage qui ne sert à rien...

— Mais oui, s'écria Marguerite. Comment n'y avais-je pas pensé plus tôt, à cette vieille cage ? Elle est très grande ! César y sera tel un roi en son palais !

Elle battit des mains. Comme si, en accordant l'hospitalité à César, Germaine eût comblé le plus cher de ses vœux. Tout changeait si vite dans la maison et dans sa tête ! Elle avait l'impression de subir à la fois mille séparations et mille rencontres.

— N'est-ce pas qu'il est gentil, notre César, madame Taff ? dit Paul.

Pourquoi appelait-il Germaine madame Taff, alors qu'il l'appelait, elle, Marguerite ? Incontestablement, il y avait entre Marguerite et lui une certaine connivence. « Je pourrais être sa mère », pensa-t-elle gravement. Jamais elle n'avait eu envie d'être la mère de personne. Ces affaires d'entrailles ne la concernaient pas. Elle retrouvait un ami d'enfance. Elle avait douze ans. Comme lui. Ils avaient découvert César ensemble. Ensemble, ils avaient décidé de l'appivoiser. Avec la permission des adultes.

Elle entraîna Paul au fond du jardin. La cage était toute rouillée, mais entière et spacieuse. Ils la lavèrent au jet d'eau. Puis Paul enferma César derrière les barreaux. Il lui donna du pain trempé de lait dans une soucoupe et de l'eau dans une autre.

*

Le lendemain, dès son réveil, Marguerite songea à César. Après le départ de Germaine pour le bureau, elle courut vers la tonnelle. La cage était vide. Saisie de terreur, Marguerite inspecta les buissons, les branches basses des arbres, jeta un regard par-dessus la haie dans le jardin de M. de Lanteria : pas de César. Immédiatement elle pensa à un acte d'autorité de son amie. Comme pour les vieilles chaussures enfouies dans la poubelle. Où était César maintenant ? Envolé, perdu, écrasé ! Paul aurait tant de chagrin ! Elle-même avait envie de pleurer. Cruelle Germaine ! Si sûre d'elle, si insoucieuse de la peine qu'elle

pouvait causer par ses décisions à l'emporte-pièce !

— César ! César ! appelait Marguerite en se tournant de tous côtés.

Elle se rua dans l'appartement et ouvrit la porte de la chambre de Paul, en criant :

— César a disparu !

La chambre était obscure. Elle tira les rideaux. Paul s'assit dans son lit. Il couchait le torse nu. Ses cheveux étaient drôlement dressés en gerbe de paille au sommet de son crâne. Il bâilla et se frotta la poitrine du plat de la main. Une ombre dorée soulignait la courbe de son menton mal rasé.

— César a disparu ! répéta-t-elle d'une voix entrecoupée.

Et, au même instant, elle avisa une boule grise, en équilibre sur le dossier d'une chaise : César ! Il émit un pépiement de bienvenue et frémit des ailes. Dieu soit loué ! Marguerite soupira à pleins poumons. La soudaineté de l'accalmie lui coupait les jambes. Elle s'assit au bord du lit.

— Je l'ai pris, hier soir, quand tout le monde a été couché, dit Paul. Si je l'avais laissé pour la nuit sous la tonnelle, les rats l'auraient saigné. Ils sont malins, vous savez ! Aucune cage ne leur résiste. Dans ma chambre, il est heureux, il ne risque rien.

— J'ai eu si peur ! dit Marguerite.

Paul avait étalé des journaux partout pour éviter que César ne salât les meubles ou le tapis.

— Vous comptez le garder dans cette pièce ? demanda Marguerite.

— Oui.

Elle se couvrit la bouche des deux mains, phalanges unies, dans un geste qui lui était familier aux moments d'émotion extrême.

— Oh ! Germaine ne voudra jamais, chuchota-t-elle.

— Nous ne le lui dirons pas, répliqua-t-il. Pour elle, César continuera à dormir dans sa cage. Il n'y a que vous et moi qui saurons.

— Oui, nous ferons semblant ! dit-elle avec son sourire craintif.

Aussitôt, elle se reprit :

— Et si elle l'apprend ?

Il fit de la main un geste en vrille :

— On verra bien !

L'insouciance de Paul l'étonnait et la rassurait à la fois. Après de cet étrange garçon, elle se sentait excusée pour toutes les inconséquences que Germaine lui reprochait depuis longtemps. Comme si le fait qu'il eût, lui aussi, le front dans les nuages, renforçât leur position à tous deux dans le monde des grandes personnes, dispensatrices d'ordres et de réprimandes. César se déplaçait à petits pas latéraux, en pépian. Soudain il s'élança dans un sourd battement d'ailes. Marguerite se couvrit la tête des deux mains pour empêcher le pigeon de se poser sur ses cheveux. Il la dépassa, se cogna contre la

vitre de la fenêtre et retomba bêtement par terre.

— Oh ! le pauvre ! gémit Marguerite.

— Ce n'est rien, dit Paul. Il doit être un peu sonné. Comme ça, il deviendra raisonnable !

Il lui présenta un doigt, en se penchant hors du lit. César se percha, tout penaud, sur son index.

— Il a faim, reprit Paul en déposant le pigeon sur le dossier de la chaise.

Marguerite alla chercher des miettes de pain à la cuisine. Quand elle revint, Paul s'était levé et avait enfilé un pantalon. D'une main nonchalante, il boutonnait sa braguette.

— Donnez-lui à manger, Marguerite, reprit-il.

— Non, vous !

— Il faut que vous vous habituiez. N'ayez pas peur. Tendez la main.

Elle obéit. César hésita un peu, puis baissa la tête d'un mouvement brusque. Marguerite frissonna, tandis que le pigeon lui piquait la paume avec son bec. Cet attouchement pointu et léger n'était pas désagréable. Pourtant elle retira la main. Paul la gronda. Elle reprit la pose. Le pigeon s'enhardissait. Elle aussi.

— C'est pas tout ça, dit Paul. Il faut que je me dépêche. J'ai trois clients à voir, aujourd'hui.

— Qu'est-ce que je vais faire de César ? demanda-t-elle, soudain angoissée.

— Vous le laisserez en liberté jusqu'à mon retour.

— Et si Germaine rentre avant vous ? Je ne saurai jamais attraper cet oiseau toute seule !

— N'ayez pas peur : je serai là à temps !

Marguerite resta face à face avec César. L'idée qu'il y eût un secret entre Paul et elle l'excitait et l'épouvantait. Elle regardait cet oiseau qui était le symbole de leur entente et se sentait bizarrement coupable. Aller à la Bibliothèque nationale ? Mais que ferait César, en son absence ? Elle errait dans l'appartement et il marchait sur ses talons. Un torchon à la main, elle voulut essuyer les meubles. César se percha sur son épaule. Pétrifiée, elle n'osa plus bouger. Une tiédeur remuante habitait contre son cou. Un doux pépiement agaçait son oreille. Que lui disait-il ? Elle se regarda dans la glace du salon et pensa à un tableau allégorique de l'ancien temps. Quelque chose comme « la Théologie » par Raphaël, ou « Uranie » par Le Sueur. César s'envola et, délibérément, fienta au-dessus d'un secrétaire en marqueterie. Elle nettoya la coulée blanchâtre avec son chiffon. Ni vu ni connu. Elle continua son ménage en compagnie de l'oiseau. Denis Davydoff ne la verrait pas aujourd'hui. Tant pis, elle n'en était pas à vingt-quatre heures près avec le général-poète ! Tous ces bibelots ! Elle les

touchait, un à un. Moins pour les essayer que pour leur dire bonjour. Statuettes, miniatures sur ivoire, coupelles d'argent, tabatières encadraient depuis si longtemps sa vie qu'elles en avaient capté la chaleur, comme des bijoux portés à même la peau. D'ailleurs, chacun de ces objets manifestait son caractère : il y en avait de gais, de tristes, de spontanés, de sournois, d'indifférents. Certains prenaient plaisir à se cacher, d'autres rayonnaient de joie à sa seule approche, d'autres encore faisaient le mort pour l'effrayer.

Tard dans l'après-midi, elle constata qu'elle avait faim et prit un croûton. César en voulut aussi. Elle lui tendit le morceau de pain. Il piqua dedans voracement, à petits coups de bec répétés. Elle partagea avec lui. Chacun son bout. Puis elle alla chercher deux œufs durs dans le réfrigérateur. Là encore, il exigea d'être associé au festin. Le jaune, le blanc, tout lui plaisait. Elle riait et le traitait de goulu. Soudain elle s'alarma : le réveille-matin de la cuisine, qu'on n'avait jamais pu régler, marquait six heures vingt-cinq. Comme il avançait de trente minutes, cela faisait six heures moins cinq. Germaine devait être sur le point de quitter le bureau. Et Paul n'était toujours pas revenu. Marguerite considéra César craintivement, comme si elle eût hâte de cacher le fruit d'un amour illicite. Incapable de le prendre à pleines mains pour le transporter dans sa cage, elle attendait la catastrophe avec résignation. Mais Paul arriva, tout essoufflé, en sauveur.

— Ah ! s'écria-t-elle. Enfin !

En un clin d'œil, il captura César et courut l'enfermer. Lorsque Germaine se présenta, l'appartement avait retrouvé sa destination première.

À son regard investigateur, Marguerite et Paul opposèrent le front uni de l'innocence. Elle ne demanda même pas des nouvelles du pigeon. Comme chaque soir, Paul se réfugia dans sa chambre pour dîner. Marguerite le plaignait de manger seul, sur un coin de table, alors qu'elle était commodément installée avec son amie, dans la cuisine. Mais Germaine n'eût pas toléré que le locataire partageât leur repas. Elle était si boutonnée dans ses principes ! Marguerite l'observait à la dérobée avec le sentiment de lui avoir joué une farce. Lourde, mafflue, le teint couperosé, Germaine buvait sec en parlant de sa journée au bureau. Rien que des griefs. Contre tous ses collègues. Ces potins ennuyaient Marguerite. Longtemps après s'être couchée, elle guetta les bruits de la maison. Vers minuit, elle entendit la porte-fenêtre de Paul qui s'ouvrait en grinçant. Un pas léger effleura le gravier de l'allée. Il allait chercher César. Marguerite étouffa un petit rire dans son oreiller.

La tondeuse à gazon était à peine plus grande qu'une tondeuse à cheveux. En outre, vieille et déglinguée, elle arrachait autant l'herbe qu'elle en coupait. Mais Marguerite était habituée à cet instrument et même les observations de Germaine n'avaient pu la décider à en changer. Elle n'allait pas s'encombrer d'une mécanique moderne et compliquée alors qu'il n'y avait qu'une pelouse à faucher ! Appuyée du ventre au manche de l'appareil, elle le poussait rudement sur la terre molle. Le cliquetis des lames rotatives lui emportait la tête. Tout le voisinage en était secoué. Comme elle s'arrêtait pour souffler, M. Bolivet apparut dans l'encadrement d'une fenêtre et cria :

— Ce n'est pas bientôt fini, ce vacarme ?

Le cœur de Marguerite descendit d'un cran et elle avala sa salive. Mais déjà Paul répondait d'une voix suave :

— Encore cinq petites minutes, monsieur ! Nous vous prions de nous excuser. Ce sont les inconvénients du jardinage !

Il était en train de repeindre les chaises de fer et le banc de bois, dans le fond du jardin : les chaises en blanc, le banc en vert. Le pinceau à la main, les bras levés, le regard humble, on eût dit qu'il demandait l'aumône aux étages supérieurs. Désarmé par tant de courtoisie, M. Bolivet referma la fenêtre avec fracas.

— Qu'est-ce que je fais ? murmura Marguerite.

— Vous continuez.

Elle n'osait pas. Il lui prit la tondeuse des mains et lui passa son pinceau. L'air s'emplit de nouveau d'un bruissement saccadé et métallique. De temps à autre, Paul suspendait sa marche pour balayer l'herbe coupée et la rassembler en tas sur une vieille nappe, au bord de la pelouse. Puis il se remettait à son travail de fauche. Soulagée, Marguerite étalait une épaisse couleur blanche sur les chaises. Sous le pinceau qui glissait paresseusement, le fer rouillé reprenait vie. Par moments, elle reculait d'un pas et inclinait la tête pour juger de l'effet. César se promenait à petits pas dans l'allée. Un faible soleil passait entre les nuages. Quand elle avait vu, ce matin, le ciel bleu pommelé, Marguerite avait renoncé sans regret à la Bibliothèque nationale au profit du jardinage. D'autant que Paul s'était aussitôt proposé pour l'aider. Lorsque la pelouse fut tondue, il vint à Marguerite pour admirer la chaise qu'elle avait repeinte.

— Êtes-vous sûr qu'on ne vous dira rien, si vous n'allez pas à votre travail aujourd'hui ? demanda-t-elle.

— Tout à fait sûr !

— Ah ! Je suis bien contente ! Au fond, vous avez de la chance ! Quand je pense à Germaine et à ses heures de bureau ! Vous, au moins, vous êtes libre de votre temps !

— Je vais l'être encore plus, dit-il.

— Comment cela ?

— J'ai été viré, hier !

Elle ne comprit pas tout de suite et répéta :

— Viré ?

— Oui, congédié, quoi !

Elle s'épouvanta :

— Ah ! mon Dieu !

Il éclata de rire :

— Eh ! oui. Réduction de personnel chez les représentants, en raison de la crise. Les derniers embauchés sont les premiers à être jetés par-dessus bord. Ne faites donc pas cette tête ! Ce n'est pas grave !

— Mais si ! dit-elle. Qu'allez-vous devenir ?

— Je décrocherai bien autre chose.

— Cela demandera du temps.

— Pas du tout ! L'affaire de quelques jours. Et ce sera peut-être mieux que Clichex !

Elle réfléchit. Un trait de lumière la transperça.

— Il ne faut pas que Germaine le sache ! dit-elle.

— Pourquoi ?

— Elle serait capable de vous faire des difficultés pour la location de la chambre.

Il leva un doigt et ressembla à un apôtre :

— Très juste !

— Nous ne lui dirons rien. Elle croira que vous vazez toujours aux mêmes occupations. Et, quand vous aurez trouvé un nouvel emploi, vous lui annoncerez que vous changez de place.

Il acquiesça. Elle était à la fois délivrée et anxieuse. Avec l'histoire de César, cela faisait deux mensonges. Mais aussi deux secrets à partager avec Paul. Le plaisir de la complicité balançait l'amertume du remords. Il empoigna le second pinceau qui n'avait qu'une maigre touffe de poils et se mit à badigeonner la table ronde. Appliqués, côte à côte, à leur besogne, ils ne se parlaient pas. Paul sifflotait de contentement. L'odeur de la peinture se mêlait au parfum de l'herbe fraîchement coupée. Une goutte d'eau mouilla le poignet de Marguerite. Puis une autre. Et, soudain, ce fut l'averse. Le ciel crevait en cataracte.

— Vite, les chaises ! cria Paul.

Ils en rangèrent quelques-unes dans la tonnelle et couvrirent les

autres avec une bêche. La peinture collait à leurs doigts. Une pluie drue fouettait l'allée. César s'ébrouait au milieu d'une flaque. Paul le fit monter sur son index et l'emporta dans le salon. Marguerite le rejoignit, les cheveux trempés. Ils se regardèrent en riant. Si on faisait du feu ? proposa Paul. Elle battit des mains et aussitôt regretta son geste. « Quand perdras-tu cette habitude de petite fille ? » La phrase de Germaine lui revint à l'esprit. Trop tard. D'ailleurs, avec Paul, rien ne tirait à conséquence. Il disposa des bûches, des brindilles, fourra de vieux journaux entre les chenets, craqua une allumette. Les flammes s'élevèrent avec une férocité joyeuse. Effrayé par l'incendie, César se réfugia sur une commode. Paul retira ses chaussures, ses chaussettes humides et s'assit par terre, pieds nus, devant la cheminée. Marguerite en fit autant. La chaleur du brasier lui enflammait les joues. Elle était au théâtre. Un opéra de lumière dansait devant ses yeux.

— C'est chouette ! dit-il.

Elle fit oui, oui, de la tête. Des mèches de cheveux étaient plaquées contre son front et dans son cou. Sa robe était mouillée aux omoplates. À côté d'elle, Paul se frottait les mains devant le feu. Le reflet des flammes sautillait dans ses yeux de faïence. Il avait des marques de peinture verte et blanche sur le nez. Comme un clown. Il bondit sur ses pieds et se dirigea en clopinant vers le fond de la pièce.

— Où allez-vous ? demanda Marguerite.

— Vous avez un tourne-disque, par là !

— Oui, mais je ne sais pas s'il marche. Il y a si longtemps que nous ne nous en servons plus !

Le tourne-disque était un apport de Germaine : un meuble mastoc, sinistre, en noyer foncé, sorte de buffet sonore, avec deux portes sur le devant. Derrière les portes, des casiers. Les disques aussi venaient du côté de Germaine. Paul les inventoria rapidement, en choisit un, le mit sur le plateau. Une mélodie nasillarde éclata, une voix éraillée, crachotante, monta des abîmes du temps. Marguerite reconnut Damia chantant « Les Goélands ».

— Superbe ! dit Paul avec gravité.

Il se rassit à côté de Marguerite. Son regard se perdit, ses yeux se plissèrent. À la fin du morceau, il se releva pour changer de disque. Cette fois, ce fut Chaliapine qui entonna la complainte de Stenka Razine. Sensible à la musique russe, Marguerite dérivait dans le bonheur. Elle descendait la Volga. Sa main trempait dans l'eau du fleuve. Puis ce fut le tour du même Chaliapine dans la mort de Boris Godounoff. Al Jolson suivit, avec son *Sonny Boy*. Disque après disque, Marguerite s'enfonçait plus avant dans les brumes du non-sens, de l'incommensurable, de l'irrationnel. La pluie s'était arrêtée, mais ni Paul ni elle n'avaient envie de retourner dans le jardin. Pris entre le sortilège du feu et celui de la musique, ils béaient, sans autre espoir

que de prolonger indéfiniment leur état de somnolence heureuse, de rêverie ouverte.

— Ce qu'on est bien ! dit Paul.

— Oui, dit Marguerite.

Et elle ajouta le plus simplement du monde :

— Il va neiger.

— Il neige déjà, dit-il. Nous allons sortir en traîneau.

— En troïka, dit-elle.

Ils rirent, assis côte à côte, sur le tapis d'Aubusson. Elle déplaça ses pieds nus que la flamme chauffait et contracta péniblement les orteils.

— C'est tout ce que vous pouvez faire ? dit-il.

— Oui.

— Regardez-moi !

Il remua ses doigts de pied, avec une telle agilité que Marguerite s'extasia. C'étaient dix petites saucisses, dix larves roses qui se pliaient, se déplaient, s'écartaient en éventail, jouaient avec le bord du tapis, ramassaient une brindille. Soudain la musique se tut, coupée net. Quelqu'un avait arrêté le phono. Ils se retournèrent.

— Vous êtes fous ? dit Germaine. Du feu dans la cheminée, par cette chaleur !

Marguerite se dressa sur des jambes de coton. Son cœur battait vite. Elle avait complètement oublié son amie.

— Pourquoi es-tu pieds nus ? reprit Germaine.

— C'est à cause de la pluie, balbutia Marguerite.

— Et que fait ce pigeon sur la commode ? Je croyais vous avoir dit que je ne voulais pas le voir dans l'appartement !

Sourcils froncés, mâchoire durcie, Germaine ressemblait, dans la colère, à ce guerrier japonais qui grimaçait sur la grande potiche du salon, montée en lampe.

— Nous lui faisons prendre une petite récréation, dit Paul. Cinq minutes hors de la cage, ce n'est pas tragique !

— Avec vous, rien n'est tragique ! dit Germaine. Non seulement vous êtes un homme, alors que j'aurais préféré louer à une femme, mais encore vous nous amenez une bête. Une bête qui fait des saletés partout !

Elle désigna le marbre de la commode, taché de fiente fraîche. Paul l'essuya aussitôt avec un bout de papier journal. Il avait une moue de radieuse docilité.

— Ne riez pas, je suis sérieuse ! cria Germaine.

Marguerite tressaillit.

— Et toi, poursuivit Germaine en la foudroyant du regard, tu aurais dû l'empêcher... Mais tu n'as pas une once de cervelle... Dès que j'ai le dos tourné, tu laisses tout aller à vau-l'eau !...

Consciente de sa faute, Marguerite donnait raison à Germaine, sur

tous les points. Plus on la vitupérait, plus elle sentait monter en elle l'ivresse du malheur. Le fait que cette admonestation se passât devant témoin en augmentait la gravité et, partant, les étranges délices. Gonflée de larmes, elle gémit :

— Pardon, Germaine... Ne te fâche pas... Tu sais bien comment je suis...

— C'est trop facile, gronda Germaine. Tu ne fais aucun effort pour te corriger !...

— Mais si, je t'assure !

Assis par terre, Paul se rechaussait. Son regard allait d'une femme à l'autre avec amusement.

— Je vais ramener César dans sa cage, dit-il.

Et il tendit son poing en perchoir. César se posa dessus. Paul l'éleva dans un geste noble de fauconnier.

Quand il fut sorti avec le pigeon, Marguerite se jeta dans les bras de Germaine. Mais, tout en pleurant, elle n'oubliait pas le double mensonge qui la liait à Paul et n'éprouvait nulle envie de s'en délivrer par un aveu. Ce qu'elle regrettait, ce n'était pas sa faute mais le souci qu'en prenait son amie. Elle eût tant voulu que tout le monde fût heureux autour d'elle, Paul, Germaine, César !

— Cesse de pleurer, dit Germaine durement. Comment n'as-tu pas honte ? Et devant un étranger encore !

— Je... je ne peux pas m'arrêter ! hoqueta Marguerite.

— Alors va dans ta chambre. Tu reviendras quand tu seras calmée.

Marguerite courut jusqu'à sa chambre, se jeta sur le lit, la face dans l'oreiller, pleura encore un peu, puis s'assit, soupira et prit le parti de boudier. Plusieurs griefs, qu'elle ne savait pas définir, l'agitaient désagréablement. Comme si la punition eût dépassé la faute. Un léger bruit la tira de son abattement. Une silhouette masculine s'inscrivait derrière la porte-fenêtre donnant sur le jardin. Le nez de Paul s'écrasait contre la vitre. Il agitait ses mains telles des marionnettes. Son visage était en caoutchouc. Elle rit à travers son chagrin. Alors qu'elle s'apprêtait à faire entrer Paul, Germaine se dressa dans son dos. Instantanément, Paul s'éclipsa, comme effacé d'un coup de torchon sur la vitre. Germaine ne l'avait pas vu.

— Viens dîner, dit-elle d'un ton abrupt. J'ai préparé une omelette.

— Je n'ai pas faim, murmura Marguerite.

— Tu te forceras, dit Germaine. Allons, vite ! Tu ne vas pas faire la tête toute la soirée !

Le moyen de résister à cette voix impérative ? Marguerite suivit Germaine dans la cuisine. Mais elle se contenta de grignoter, alors que son amie témoignait d'un appétit boulimique. Durant le repas, il ne fut pas question de l'incident.

Les jours suivants, Marguerite n'alla pas à la Bibliothèque

ationale et Paul, n'ayant plus d'emploi, resta avec elle à la maison pour finir les travaux de peinture. Attirés par la présence de César, d'autres pigeons s'aventuraient maintenant dans le jardin. Malgré la campagne d'extermination dont ils étaient l'objet à Paris, ils semblaient encore assez nombreux dans le voisinage. Chaque matin, Paul et Marguerite dispersaient à leur intention des graines dans l'allée. Les pigeons arrivaient par couples, déambulaient, picoriaient, roucoulaient, s'envolaient. Seul César demeurait sur place. Trop jeune encore pour prendre son essor vers les toits. Un jour, il ferait comme les autres. Cette pensée attristait Marguerite. Elle s'était attachée à l'oiseau. Et à tous ses congénères. En l'absence de Germaine, elle aimait entendre, dans le jardin envahi de pigeons, ces battements d'ailes, ces roucoulements énamourés. César, lui, se contentait encore de pépier en cherchant sa pitance. Mais il était très intelligent. Paul prétendait qu'en entendant le pas de Germaine dans l'antichambre il se dirigeait tout seul vers sa cage, au fond du jardin. En fait, on l'y aidait un peu, en claquant des mains. Du reste, Germaine avait d'autres soucis, pour le moment, que le comportement de César. La prochaine assemblée des copropriétaires l'inquiétait beaucoup parce qu'on devait y décider le ravalement de la façade sur jardin, ce qui entraînerait de grosses dépenses. D'habitude, ni elle ni Marguerite ne se rendaient à ces réunions. Marguerite donnait un « pouvoir » à M^{me} Pierrefeu, du quatrième gauche, qui était l'obligeance même. Cette fois, Germaine décréta qu'elles iraient toutes les deux pour défendre leur point de vue.

— Mais je n'y comprends rien, moi, soupira Marguerite. Je ne saurai pas quoi dire. M^{me} Pierrefeu leur expliquera...

— Non. L'affaire est trop importante pour que nous nous en remettions à une mandataire.

— Tu pourrais y aller seule !

— Pas question ! C'est toi la propriétaire. Je parlerai, mais tu m'appuieras. Il faut que tu t'habitues à prendre tes responsabilités.

Voyant la porte de la cuisine ouverte, Paul s'était glissé dans la pièce. Il écoutait la conversation avec un intérêt qui lui arrondissait les yeux.

— Vous avez parfaitement raison, madame Taff ! dit-il soudain.

Marguerite le considéra avec surprise. Savait-il seulement en quoi consistait une assemblée de copropriétaires ?

— C'est bien, j'irai, dit-elle.

Satisfaite de l'approbation que Paul lui avait apportée en la circonstance, Germaine, par une gentillesse inhabituelle, l'interrogea sur sa journée. Avait-il vu beaucoup de clients ? Était-il content du résultat ?

— Très content, dit-il sans se démonter. J'ai décroché cinq grosses

commandes, cette semaine. Si cela continue, mon chiffre d'affaires dépassera celui de tous les autres représentants !

Marguerite souriait, étonnée, conquise. Paul mentait avec l'allégresse légère d'un poète. Sa bouche proférait des contre-vérités énormes, tandis que son œil bleu reflétait la candeur de son âme. Sans doute même, sur l'instant, était-il sincèrement heureux de son succès imaginaire.

— Tant mieux, tant mieux, disait Germaine, bernée et importante.

L'assemblée se tenait dans l'appartement de M. Valdès, au deuxième étage gauche. Les principaux copropriétaires, une dizaine, étaient déjà sur place, lorsque Marguerite et Germaine pénétrèrent, confuses de leur retard, dans le vaste bureau qui servait de salle de réunion. Assis en demi-cercle devant une table occupée par le syndic, M. Lepieu, ils paraissaient tous gourmés et hostiles. D'emblée, Marguerite fut plongée dans un bain d'acide. Imitant Germaine, elle salua, à tour de rôle, toutes les personnes présentes. Les hommes se levaient à demi de leur siège, les femmes tendaient une main distraite. M. Bolivet se contenta d'une sèche inclination de tête. Il avait un gros dossier sur les genoux et, dans les yeux, toutes les froides subtilités de la chicane. M. Lepieu avança deux chaises pour les nouvelles venues. Marguerite s'accola à Germaine comme une moule à son rocher. Elle avait besoin de sentir contre son flanc le coude robuste de son amie pour être en sécurité. Dès le début de la séance, elle perdit la tête dans le brouhaha des voix entrecroisées. Après l'approbation des comptes du syndic, l'ordre du jour appelait l'assemblée à statuer sur l'opportunité de changer le tapis de l'escalier principal. Plusieurs personnes prirent la parole. M. Bolivet les contredit toutes. Il citait des chiffres. Marguerite ne comprenait pas où il voulait en venir. Mme Pierrefeu se fâcha en disant qu'il avait un comportement « dictatorial ». Germaine intervint à son tour, avec une véhémence qui effraya Marguerite, pour déclarer qu'habitant au rez-de-chaussée M^{lle} Cossoyeur ne pouvait être concernée en rien par l'achat d'un tapis dont bénéficieraient les étages. Les autres protestèrent. M. Lepieu rappela que la dépense, pour les copropriétaires du rez-de-chaussée, serait, de toute façon, très minime. On vota à main levée. Germaine ordonna à Marguerite de garder sa main sur son genou. Le syndic additionna les millièmes. La proposition fut acceptée. Germaine marqua son dépit en croisant les jambes, d'un mouvement sec, comme si elle eût voulu coincer une noix entre ses cuisses. Aussitôt après, on discuta du ravalement de la façade sur jardin. Là encore, Germaine, par esprit d'économie, suggéra de surseoir au programme. Le chiffre exorbitant demandé, sur devis, par les deux entrepreneurs consultés, effaroucha d'autres copropriétaires. Finalement, seul M. de Lanterria, qui ne savait pas le compte de sa fortune, s'obstina à réclamer l'exécution des travaux. Il fut, bien entendu, mis en minorité. Germaine triomphait. Elle décroisa les jambes. À ses côtés, Marguerite

reprenait confiance. Après tout, cette réunion n'était pas aussi déplaisante qu'elle l'avait imaginé. M^{me} Pier-refeu lui souriait, le regard de M. Bolivet se posait sur elle avec une indifférence rassurante. Elle aurait pu ne pas venir. Du reste, elle n'était pas tout à fait là. On débattit encore des gages de la concierge. Une augmentation s'imposait. Les copropriétaires l'accordèrent avec des réserves. Le syndic devrait rappeler à Carmen que son ménage était mal fait, le courrier monté à des heures irrégulières et le porche d'entrée ouvert trop tard, le matin. M. Lepieu notait tout dans un registre. Marguerite pensa qu'avec sa grosse moustache grise il avait l'air d'un chat tenant un mulot dans sa gueule. Puis elle examina les autres copropriétaires et s'efforça de leur trouver une ressemblance avec un animal ! Ce jeu la divertissait. L'ordre du jour épuisé, on était passé aux « questions diverses ». Soudain, à travers le brouillard qui l'entourait, Marguerite eut conscience que quelqu'un lui adressait la parole.

— ... Alors que la municipalité de Paris fait un louable effort pour nous débarrasser de cette plaie, comment pouvez-vous, mademoiselle Cossoyeur, attirer les pigeons dans votre jardin ?

C'était M. Bolivet qui avait parlé. Il fixait sur Marguerite un regard d'aigle vieillissant. Elle trembla et regarda Germaine.

— Nous ne faisons rien pour attirer les pigeons ! s'écria Germaine.

— Je vous demande bien pardon, dit M. Bolivet. Vous avez un pigeon chez vous, qui sert d'appelant aux autres. Et vous les nourrissez. Vous mettez des miettes.

Indignée, Germaine protesta :

— Jamais ! N'est-ce pas, Marguerite ?

— Non... jamais, balbutia Marguerite. Enfin il m'arrive de secouer la nappe...

Tous les regards convergeaient sur son visage. Elle était une pelote piquée d'épingles. Disparaître !

— Allons donc, mademoiselle ! gronda M. Bolivet. Je vous ai vue !... Vous et votre locataire, vous passez votre temps à bichonner le pigeon que vous avez recueilli ! Et vous répandez des graines partout ! Dans l'allée, sur le pas des portes, près de la haie de M. de Lanteria...

Du coup, M. de Lanteria entra dans la lice.

C'était un homme au visage pâle et mince comme un os de seiche.

— En effet, déclara-t-il, j'ai constaté, depuis quelque temps, des déprédations de plus en plus importantes dans mon jardin. De la fiente partout, je suis au regret de le dire.

— Chez moi aussi, ces vilaines bêtes ont sali tout le rebord des fenêtres du salon, dit M^{me} Pelletard.

— Elles l'auraient sali de toute façon, dit Germaine. Nous ne sommes pas responsables du comportement des pigeons du voisinage.

Marguerite l'admira de prendre ainsi la défense de César et de ses frères. Quelle soudaine ouverture d'esprit ! Elle l'eût embrassée.

— Avant que M^{lle} Cossoyeur ne s'intéresse aux pigeons, nous n'avions pas tous ces ennuis, soupira M. Valdès.

— S'il n'y avait que les pigeons ! renchérit M. Bolivet. Mais le jardin de M^{lle} Cossoyeur est un véritable dépotoir. Des fenêtres de nos appartements, nos regards plongent dans une poubelle...

— Nous... nous venons de repeindre les chaises, murmura Marguerite.

— Cela ne suffit pas. Il y a, dans votre tonnelle, un ramassis d'ordures de toutes sortes qui attirent les rats !

— En voilà assez ! trancha Germaine. Je ne tolérerai pas que cette réunion serve de prétexte à de basses attaques personnelles. Nous n'avons pas les moyens de faire, dans notre jardin, des plantations somptueuses, à l'exemple de M. de Lanteria, mais nous l'entretenons de notre mieux. D'ailleurs, notre préférence va, en matière de jardin, à un certain désordre romantique.

Un éclat de rire insultant salua cette affirmation. Tout le monde parlait à la fois. Les visages grimaçaient de colère. Gonflée de sang, les yeux en bille, Germaine défiait la meute de ses détracteurs. Marguerite était horrifiée par ce concours de malveillance autour d'elle. Ratatinée sur sa chaise, elle chuchotait :

— Laisse, Germaine... Laisse... Allons-nous-en !...

Mais Germaine, enfiévrée, ne l'écoutait pas.

M. Lepieu eut beaucoup de mal à calmer les esprits en proposant d'inscrire dans le procès-verbal une simple recommandation invitant M^{lle} Cossoyeur à faire procéder plus fréquemment au nettoyage de son jardin. On vota encore. Germaine enjoignit à Marguerite de s'abstenir. Elles quittèrent la réunion, sous les regards réprobateurs de l'assistance. Germaine gardait la tête droite, Marguerite fuyait, le dos rond.

Réfugiée dans la cuisine, elle se laissa tomber sur une chaise et gémit :

— Comme ils sont méchants ! Ils nous détestent ! Que leur avons-nous fait ?

— Ne t'occupe pas de ça, dit Germaine. C'est la petite guerre habituelle entre copropriétaires. Demain, personne n'y pensera plus.

— Tu leur as bien répondu, pour les pigeons !

— Évidemment. Je ne pouvais pas nous laisser piétiner sans dire quelque chose pour notre défense. Mais, entre nous, ils avaient raison. Depuis que César est là, les pigeons rappliquent par dizaines. Et ton jardin n'est pas beau à voir.

— Il est romantique !

— Mon œil ! dit Germaine avec force.

Elle paraissait essoufflée par le combat qu'elle avait livré à l'assemblée des copropriétaires ; elle se versa un verre de vin rouge. Tout en buvant, elle réfléchissait. Cela se voyait au froncement de ses sourcils. Une idée durcissait dans sa tête.

— J'ai pris une décision, annonça-t-elle. Il faut nous séparer de cet énergumène.

— Quel énergumène ?

— Paul. Sinon, nous allons au-devant des pires ennuis !

Marguerite porta une main à son cœur.

— Ce n'est pas possible, bredouilla-t-elle.

— Mais si. J'ai, du reste, déjà quelqu'un d'autre en vue pour la chambre. Une collègue de bureau : M^{me} Mourre. Elle doit quitter son logement à la fin du mois prochain. Je lui ai dit nos conditions. Elle est d'accord. C'est une femme de grand mérite. Elle fera une locataire idéale.

— Et Paul, que va-t-il devenir ?

— Ça, ma petite, c'est son affaire ! D'ailleurs, nous avons une excuse toute trouvée pour le mettre à la porte. Son loyer n'est pas réglé depuis deux mois !

Éperdue, Marguerite butait sur cette vérité aveuglante, tournait autour, cherchait une échappatoire.

— Mais si, dit-elle soudain, il m'a tout payé, avant-hier...

Cette affirmation l'étourdit elle-même. Portée par les ailes du mensonge, elle planait. Le regard soupçonneux de Germaine ne pouvait rien pour la ramener sur terre.

— Quoi, tout ? dit Germaine. Mille deux cents francs ?

— C'est ça ! J'ai oublié de te le dire. Je suis si distraite !

— Et qu'as-tu fait de l'argent ?

— Je l'ai rangé dans ma chambre... Je ne sais plus où... Je vais le chercher tout à l'heure...

— Même s'il t'a payé, il doit partir, dit Germaine avec autorité.

Elle pesait cent kilos, elle écrasait sa chaise.

— Mais pourquoi ? implora Marguerite. Que lui reproches-tu, Germaine ?

— Tu le sais très bien !

Les yeux noyés de larmes, Marguerite soupira :

— Je m'étais habituée à lui !

— Bien sûr ! Il est aussi farfelu que toi !

— Germaine, je t'en supplie !...

Marguerite n'acheva pas sa phrase : elle venait d'apercevoir Paul, debout sur le seuil de la porte, le regard brillant de curiosité, un sourire insensé aux lèvres. Il avait la démarche si légère qu'elle n'avait pas remarqué sa venue. Depuis quand était-il là ? Qu'avait-il entendu au juste ?

— Ne soyez pas triste, Marguerite, dit-il. Je comprends très bien M^{me} Taff. Elle a tout de même le droit de choisir ses locataires ! J'espère simplement que vous me laisserez le temps de me retourner.

Un instant démontée, Germaine avait déjà repris son assurance.

— Évidemment, dit-elle. Il n'est pas question de vous pousser l'épée dans les reins. D'ailleurs, comme je l'expliquais à Marguerite, la personne qui doit prendre votre succession ne pourra pas emménager avant un mois.

— Si j'ai encore un mois à rester chez vous, la vie est belle ! dit-il en ouvrant les bras dans un geste d'enthousiasme.

« Il est réellement fou, il ne comprend pas ! » pensa Marguerite avec émerveillement.

*

L'aiguille phosphorescente de la pendulette marquait une heure dix du matin. Une lueur blanche coulait par la fente des rideaux mal joints. Marguerite se retourna six fois dans son lit, se leva, alla à la porte-fenêtre, écarta les deux pans d'étoffe : le jardin apparut, baigné par un clair de lune irréel. Toute couleur tuée, toute ligne déformée, la pelouse, les arbres, les broussailles, la tonnelle avaient un aspect inhabituel, à la fois argenté, sombre et vaporeux. Marguerite avait soif. Un verre d'eau fraîche, à la cuisine. Elle allait s'éloigner, lorsqu'elle avisa, sur le banc, une silhouette affalée, les bras en croix, la tête renversée vers le ciel : Paul. Elle enfila sa robe de chambre et sortit dans le jardin. Il ne s'étonna pas de la voir surgir à ses côtés. Comme s'il l'eût attendue. Il était en manches de chemise. Le châle violet de Germaine lui couvrait les épaules. Où l'avait-il déniché ? Elle s'assit près de lui. Il faisait frais. L'immense silence de la ville était traversé par un murmure indistinct : le roulement des voitures nocturnes sur le quai tout proche.

— Vous n'arrivez pas à dormir ? dit-elle.

— Dormir, ce serait manquer tout ça ! dit-il. Quel dommage ! C'est si beau, si calme ! Vous aussi, vous ne dormez pas !

— Moi, c'est normal. Je suis une insomniaque !

— Nous ne sommes pas les seuls à veiller. Regardez, là-bas.

Il désignait, par-delà les arbres, deux fenêtres éclairées, tranchant sur le mur noir des maisons d'en face. Ces rectangles lumineux, décalés et éloignés l'un par rapport à l'autre, recelaient un mystère aussi insondable que celui des étoiles. Fasciné, Paul chuchota :

— La fenêtre de gauche est celle d'une chambre d'étudiant... Il potasse un examen de chimie organique... Il est roux... Il s'appelle Albert... Sa mère vit avec lui...

— Oui, dit Marguerite, et elle l'encourage dans ses études. C'est une femme admirable, qui a eu des revers...

— Elle est très malade !

— Oh ! Comme c'est triste !

— Bon ! Alors c'est l'autre fenêtre qui donne sur une chambre de malade. Une vieille femme seule. Ou plutôt un enfant. Un petit garçon.

— Sa sœur aînée est à son chevet. Elle lui tend une tasse de tisane. Il se brûle en buvant. Il rit et il pleure. C'est bon signe. Il guérira...

— Sûrement, sûrement !... dit Paul, en dodelinant de la tête.

La fenêtre de gauche s'éteignit. Une autre, tout à côté, se ralluma. L'étudiant était passé dans la chambre voisine. Marguerite avait envie de jouer avec les fenêtres comme avec les dominos. Auprès de Paul, ses idées bouillonnaient. Elle était délivrée de la pesanteur. Et il devait partir !

— Qu'allez-vous devenir quand vous n'habitez plus avec nous ? dit-elle.

Il se redressa un peu sur le banc. Le clair de lune lui faisait un masque de craie bleue. Ses yeux étaient de verre. Ses cheveux de foin bougeaient dans le vent.

— Nous n'y sommes pas encore ! M^{me} Taff a dit : dans un mois ! C'est loin, un mois, très loin ! D'ici là, j'aurai trouvé une autre situation. Une situation du tonnerre. Je louerai un appartement au Ritz. Vous viendrez me voir dans ma suite princière. Je vous recevrai, vêtu de ma robe de chambre de brocart, entre mes deux lévriers afghans. Et, si M^{me} Taff veut bien vous accompagner...

— Elle ne voudra jamais, dit Marguerite. Elle est bizarre, vous savez. Elle a toujours eu ce caractère brusque. Même quand elle était jeune.

— Vous la connaissez depuis longtemps ?

— Depuis dix-sept ans. C'est une sœur pour moi !...

Elle réfléchit un instant et ajouta :

— Quel dommage que vous ayez perdu votre situation chez Clichex !

— Il y a deux ans que je ne travaille plus dans cette boîte, dit-il calmement.

Elle s'étonna à peine :

— Ah ! Mais vous nous avez raconté...

— Il a bien fallu que je rassure M^{me} Taff lorsque je suis venu louer la chambre. Dès que j'ai franchi votre porte, j'ai senti que mon destin était de vivre dans cette maison, de respirer cet air, de m'asseoir sur ce banc, de rêver avec vous, Marguerite, dans ce jardin, de sauver César !

— Qu'avez-vous fait de César ?

— Il est dans ma chambre, il dort. Quand je partirai, je l'emmènerai.

— Où ?

— Au Ritz, parbleu !

Il éclata de rire. Marguerite sentit une pointe d'amertume au fond de sa gorge. Elle soupira :

— Je vais être très malheureuse !

— Ne pensez pas à l'avenir, Marguerite. Nous avons tant de jours devant nous ! Il suffira de transformer chacun de ces jours en une année.

— Comment cela ?

— C'est mon secret. Vous verrez, vous verrez !...

Il s'interrompit et leva un doigt. Un bruit confus venait de la tonnelle.

— Ce sont sûrement des rats ! dit Marguerite. Quelle horreur ! Rentrons !

Il lui prit la main :

— Chut, Marguerite ! Ne parlez pas ! Ne bougez pas !

Subjuguée, elle se figea à côté de lui, sur le banc, le cou en avant, les mains sur les genoux.

Longtemps, ils restèrent immobiles, épiant le remue-ménage, là-bas, au fond du jardin. Soudain deux chats jaillirent de la tonnelle avec une rapidité élastique et féroce. L'un poursuivait l'autre en poussant des cris sauvages qui lui déchiraient la gorge. En quatre bonds, ils traversèrent le jardin. Le combat s'engagea sur la table de fer. Coups de griffes, sauts de côté, feulements tragiques. L'instant d'après, ils se retrouvèrent perchés, face à face, sur le petit mur du fond. L'un des chats était noir, l'autre blanc, tacheté de roux. Leurs yeux luisaient dans la pénombre. Ils s'observaient en silence. Une immobilité hiératique avait succédé à l'agitation du combat. Était-ce la paix ou simplement une trêve ?

— La saison des amours, dit Paul.

— Je n'aime pas les chats, dit Marguerite en frissonnant. Ils m'inquiètent. Ils sont faux, sournois, on ne sait jamais ce qu'ils pensent...

— Ne croyez pas cela. Il y a chez cet animal une intelligence, une fierté, un mystère qui en font le roi de la création !

— Vous avez eu des chats ?

— Oui... sept à la fois... quand j'étais enfant... Je les avais dressés à tirer un petit carrosse en carton.

Disait-il vrai ou mentait-il encore ? Un miaulement horrible interrompit leur conversation. Après une courte accalmie, la guerre reprenait. Le chat noir se hérissa, bomba le dos. Le chat blanc et roux détalait sur le mur. L'autre le rattrapa en flèche. Ils disparurent dans le jardin de M. de Lanteria. Encore des cris, puis plus rien, un léger bruissement de feuillage.

— Voilà, dit Paul. Nous venons d'assister à un drame. Ou à une

comédie. Le sens de ceci nous restera toujours caché. À moins qu'un beau matin nous ne devenions chats nous-mêmes. Cela ne me déplairait pas !

Tout en parlant, il se couvrit la tête avec le châle.

— Ai-je l'air d'une paysanne russe ? demanda-t-il.

Il penchait la tête de côté, le regard humble, le menton rond.

— Oui, dit-elle. Mais il ne faut pas jouer avec ce châle. Où l'avez-vous pris ?

— Dans le salon.

— Si Germaine savait...

— Quoi ? C'est défendu ?

— Elle n'aime pas qu'on touche à ses affaires !

— Elle n'aime rien, Germaine ! Pourtant il me va bien, ce châle !

Il l'enroula en turban sur son crâne et ressembla à un Arabe. Puis le châle devint le kilt d'un Écossais, le boléro d'une cantatrice, la cape d'un toréador, la robe à traîne d'un mannequin présentant une collection de couture. Paul était impayable dans cette dernière incarnation. Il marchait dans l'allée, le pas entravé, la hanche onduleuse, balayait Marguerite d'un regard indifférent, annonçait : « Numéro 712 » et, pivotant sur ses talons, repartait avec une suffisance royale vers les coulisses. Aussitôt après, il revenait, avec le même châle drapé d'une autre façon. Le mannequin aussi avait changé. Ce n'était plus la fille nonchalante mais la fille hautaine, à la démarche sèche, à l'œil mécontent : « Numéro 814 ». Marguerite riait aux larmes. Le clair de lune, cet accoutrement baroque, les mines pincées de Paul, tout cela excitait à la fois sa gaieté et sa peine. Elle gémit :

— Non, Paul, c'est trop !...

Mais déjà il retournait dans la maison pour un nouveau déguisement et allumait toutes les lampes du salon. Le devant du jardin en fut éclairé comme une scène. Figée sur son banc, Marguerite attendait le clou du spectacle. Cette fois, Paul tardait à reparaitre. La métamorphose s'annonçait laborieuse. Qu'avait-il encore inventé ?

Subitement, un clown à la figure enfarinée bondit sur la piste. Un chapeau conique en papier lui emboîtait la tête. Le bout de son nez était peint en rouge vif. Un trait noir vertical lui traversait l'œil. Sa bouche grimaçait, énorme, au milieu d'un rectangle blanc. Il avait dû trouver les fards de Germaine sur la tablette de la salle de bains. Vraiment il ne respectait rien, il n'avait peur de rien ! Comment lui en vouloir ? Une serviette blanche, nouée en cravate, s'épanouissait sous son menton. Le châle violet de Germaine lui servait de ceinture. Il jonglait avec une fourchette et deux pommes. De temps à autre, il lançait l'une des pommes très haut et elle retombait sur les dents de la fourchette, hop ! Puis il recommençait son manège, variant les tours,

projetant les objets par-dessus son épaule, les rattrapant presque à ras de terre. Et, tout en se contorsionnant, il riait de son mufle barbouillé, tandis que ses yeux demeuraient petits et tristes au centre de leur auréole crayeuse. Une troisième pomme entra dans le jeu. Fascinée par cette danse des choses apprivoisées, Marguerite applaudit. Le visage de Paul, sous son maquillage géométrique, était aussi illusoire que les légères planètes qui virevoltaient entre ses mains. Il les touchait à peine. Elles bondissaient de leur propre initiative. Après s'être avancé dans le jardin, il s'éloignait à reculons. Pas à pas, il rentra dans le salon, sans regarder en arrière et sans s'arrêter de jongler. Soudain, il y eut un bruit fracassant. Paul avait, par mégarde, renversé le grand lampadaire. Marguerite se précipita.

— Un accident de parcours, dit-il.

Elle fut frappée par le son de cette voix familière sortant de ce masque de pitre.

— Ce n'est pas grave, dit-elle en relevant le lampadaire.

L'abat-jour de parchemin était dévié, cabossé. Pendant que Paul le redressait tant bien que mal, un pas lourd fit craquer le parquet du couloir. Germaine ! Elle entra avec l'impétuosité de l'ouragan, dit : « Que signifie ce vacarme ? » et s'immobilisa dans la stupeur. Boudinée dans sa robe de chambre coq-de-roche, le visage enduit de crème, quatre bigoudis au sommet du crâne, elle dardait sur Paul un regard de fureur inquiète. Lui, cependant, semblait ne pas la voir. Le châle violet noué autour des reins, les bras étendus, l'œil vide, il avança sur elle d'un pas saccadé de somnambule. Impressionnée, elle s'écarta. Paul continua sa promenade aveugle, tournant en rond, évitant les meubles. Son chapeau pointu, son nez en tomate, ses joues de plâtre étaient partout à la fois. Tout à coup, il s'arrêta devant Germaine et croqua une pomme. Elle haussa les épaules. Terrorisée, Marguerite gagna le jardin à petits pas latéraux et se dissimula derrière le volet à demi rabattu contre le mur.

— Où vas-tu ? rugit Germaine.

Marguerite ne répondit pas. Franchissant à son tour la porte-fenêtre, Germaine se tourna dans tous les sens et reprit d'un ton irrité :

— C'est idiot ! Où es-tu passée ? Marguerite ! Marguerite !

Puis, avisant le volet mal appliqué, elle le tira brutalement à elle et dit :

— Qu'est-ce que tu fous là ?

Débusquée, le cœur dans les talons, Marguerite souffla :

— Je ne sais pas, Germaine...

L'automate les avait rejointes dans le jardin et déambulait devant elles, le dos raide, le regard horizontal. Il proféra d'une voix caverneuse :

— Marguerite et moi sommes des somnambules. Ne nous dérangez

pas dans notre rêve : vous pourriez nous tuer en nous éveillant !

— Vous êtes mabouls ! glapit Germaine. Assez de singeries ! Arrêtez-vous !

Elle avait saisi la main de Marguerite et la secouait avec force, au risque de lui déboîter le poignet.

— Aïe ! gémit Marguerite.

Elle échappa à Germaine et s'enfuit dans le salon.

— Viens ici ! hurla Germaine en marchant sur elle.

— Non ! Tu me fais peur !

— Vas-tu m'obéir ?

— Non !

Marguerite contournait les meubles, avec lenteur, pour prendre du champ. Puis elle se mit à courir. Germaine la poursuivit à travers la pièce en soufflant. Paul leur criait des encouragements :

— Bien esquivé, Marguerite !... À gauche !... À droite !... Elle ne vous aura pas !... À vous, madame Taff !... Vous prenez l'avantage !...

Marguerite se réfugia derrière la bergère, puis, d'un saut, derrière le bureau plat Louis XV, puis, d'un glissement rapide, derrière le canapé. Ce fut là que Germaine, haletante, la rattrapa.

— Attends un peu ! siffla-t-elle. Je t'apprendrai !...

Coincée dans l'angle, Marguerite n'avait plus aucune possibilité de retraite. Elle voyait, au-dessous d'elle, ce visage convulsé que couronnaient des tortillons de cheveux hérissés d'épingles. Un regard de serpent l'hypnotisait. La main de Germaine se leva, vola. La gifle, d'une violence inouïe, s'aplatit sur la joue de Marguerite. Dirigé de bas en haut, le coup retentit jusque dans son crâne. Elle tressaillit, suffoquée, et ses yeux écarquillés se voilèrent de larmes.

— Oh ! Germaine ! dit-elle. Pourquoi as-tu fait ça ? C'est méchant !

— Oui, c'est méchant ! renchérit Paul. Vous n'auriez pas dû, madame Taff !

— Vous, foutez-moi la paix ! grommela Germaine en se tournant vers lui tout d'une pièce. Et d'abord, qu'est-ce que c'est que cet accoutrement ?

Il fit un entrechat et retomba sur ses pieds en souplesse :

— Ne suis-je pas beau ainsi ? Chacun se déguise à son idée. Je me suis fait un nez rouge, vous avez mis des bigoudis. Nous sommes quittes !

Marguerite s'était assise sur le canapé et pleurait en balançant la tête.

— Rendez-moi mon châle ! dit Germaine.

— Non, madame, dit Paul.

— Vous osez ?...

Elle s'avança vers lui, menaçante, et dressa le bras comme pour le souffleter à son tour. Mais il lui saisit le poignet au vol et dit :

— Ah ! non ! Une gifle, ça suffit. Contenez-vous, madame. Vous n'avez rien compris. C'était un jeu !

— Rendez-moi mon châle ! répéta Germaine d'une voix oppressée par la colère.

Et elle ajouta :

— Si vous continuez à faire l'imbécile, j'appelle la police !

Au mot de police, les sanglots de Marguerite redoublèrent. Paul lâcha le poignet de Germaine, dénoua le châle, le fit palpiter dans un mouvement giratoire, l'agita devant lui avec des ondulations reptiliennes, le lança en l'air, le rattrapa, le relança et finit par le tendre, roulé en boule, à sa propriétaire. Elle s'en saisit avec la force griffue d'un rapace.

— Vous constaterez, madame, dit-il, que je ne vous ai pas abîmé votre châle. Et il nous aura permis de nous divertir. Il faut savoir, parfois, mettre un grain de poivre dans le fade ordinaire de la vie. De toute façon, dans un mois je ne serai plus là. Alors, un peu de patience ! J'espère que vous passerez une bonne nuit, madame !

Il balaya le sol, avec la pointe de son chapeau de papier, prit la main de Marguerite, y déposa un baiser léger comme un souffle et dit encore :

— Bonsoir, Marguerite. La vie des grandes personnes est bien triste, ma chère. Je vous souhaite de ne jamais atteindre l'âge de raison.

Quand il fut parti, Germaine pointa un doigt vers la porte et dit :

— Il ne perd rien pour attendre, celui-là ! Sa gifle, je la lui garde au chaud !

— Oh ! Germaine, je t'en supplie ! dit Marguerite. Ne fais pas ça !

— Toi, va te coucher ! Je t'ai assez vue !

Marguerite sortit en courant, se rua dans sa chambre, ferma la porte et s'adossa au battant. Elle avait peur que Germaine, se ravisant, ne vînt la relancer dans sa retraite. Mais non, là-bas, tout était calme. Germaine avait dû se recoucher. Soulagée, Marguerite s'assit au bord de son lit et se caressa la joue du revers de la main. C'était la première fois qu'elle recevait une gifle de Germaine. Mais elle n'en était pas révoltée. Le souvenir du coup et de la crise de larmes qui avait suivi lui procurait même une espèce de bien-être. Elle était punie, elle avait payé, l'incident était clos, on n'y reviendrait plus... Irrésistiblement, elle pensait à un petit paquet bien ficelé qu'on range sur un rayon, au fond d'un placard, avec l'intention arrêtée de l'oublier dans sa cachette. Son cœur battait régulièrement, ses nerfs se détendaient ; elle était légère comme au sortir d'un bain. Pourtant, une fois dans son lit, elle ne put trouver le sommeil. Du bruit dans le couloir. Elle se leva, entrebâilla la porte. Germaine sortait de sa chambre.

— Je ne peux pas dormir, dit Germaine.

— Moi non plus, dit Marguerite.

— Tu sais l'heure qu'il est ?

— Non.

— Trois heures du matin !

— J'ai soif.

— Moi aussi.

Elles allèrent dans la cuisine. Germaine se versa un verre de vin rouge, Marguerite, un verre d'eau. Elles burent, debout, face à face. Elles se regardaient. Elles ne se parlaient pas. La gifle était entre elles. Mais, pensait Marguerite, non pour les séparer, pour les unir.

— Veux-tu faire une partie de dominos ? demanda Germaine en reposant son verre.

— Oui, dit Marguerite.

Elles se rendirent dans le salon et disposèrent les dominos sur la table de trictrac. Devant le regard de Marguerite, s'aligna le troupeau des petites bêtes blanches, aux yeux noirs malicieux. Elle craignait que son amie ne revînt sur l'incident. Mais Germaine, les mâchoires serrées, était toute au jeu. Elles firent six parties en silence. Germaine gagna à tous les coups. Dans le jardin, les chats avaient recommencé leur sarabande.

Peu de monde aux guichets. Marguerite s'installa à l'écart, devant un petit pupitre, pour libeller son chèque. Il lui avait fallu beaucoup de courage pour se rendre seule à la banque. Mais, si Germaine lui reparlait, ce soir, du loyer de Paul, elle voulait pouvoir lui montrer l'argent. Ainsi tout rentrerait dans l'ordre. Autour d'elle, des clients aux mines graves remplissaient des formulaires, causaient à voix basse avec les employés, donnaient des signatures, empochaient des billets, comptaient des coupons. Tous ces gens avaient sur elle l'immense supériorité d'être à l'aise dans les opérations financières. Son ignorance devait se lire sur sa figure. Troublée, elle se trompa en écrivant la somme sur la ligne prévue à cet effet, déchira le chèque et enfouit les morceaux dans son sac à main. Un regard par-dessus l'épaule. Personne n'avait remarqué sa bévue. La deuxième fois, elle commit l'erreur d'indiquer « à l'ordre de M^{lle} Cossoyeur », alors qu'il fallait indiquer (elle s'en était souvenue trop tard !) « à l'ordre de moi-même ». Encore un chèque sacrifié ! Le troisième essai fut le bon. Elle remit le chèque à un employé qui la pria de l'acquitter au dos et lui donna en échange un jeton. Plusieurs personnes attendaient leur tour devant la caisse. Elle prit la file. Ce décor moderne, fait de verre, de marbre, d'acajou, ces machines à calculer, ces affiches prônant des emprunts, ces visages impassibles appartenaient à un univers où elle n'avait pas sa place. Distraite, elle n'entendit pas d'abord le caissier qui annonçait son numéro. Puis, comme il répétait cet appel avec insistance, elle s'ébroua, se jeta en avant, s'excusa. En prenant les billets de banque qu'il lui tendait, elle éprouva la satisfaction puérile de recevoir un cadeau. Comme si cet argent n'eût pas été le sien. Comme si elle le devait à la générosité de cet homme. Elle le remercia avec effusion, rangea les coupures dans son sac et se retrouva dans la rue, toute fière de son exploit.

De retour à l'appartement, elle glissa les mille deux cents francs sous une pile de linge, dans son placard. Paul était sorti, peu de temps après le départ de Germaine. Sans doute courait-il de droite et de gauche, à la recherche d'une situation. Elle revint à Denis Davydoff. Incontestablement, elle avait des torts envers lui. Elle l'avait négligé depuis quelques jours. Elle se rachèterait en mettant les bouchées doubles. Peut-être même pourrait-elle, dès aujourd'hui, s'attaquer à la rédaction de la biographie ? Rien ne l'obligeait à commencer par le premier chapitre. Pourquoi ne pas essayer de raconter, par exemple,

l'entrée des Russes à Dresde ? Incontinent, elle organisa son travail. Ses cahiers de notes l'attendaient sur la table. Elle parcourut les pages relatives à l'épisode qu'elle désirait évoquer, réfléchit un moment, puis, avec un grand battement de cœur, se mit à écrire. Minute solennelle : la copiste devenait historiographe. Cette promotion la grisait. Les phrases s'enchaînaient avec aisance. « Quand l'armée russe franchit la frontière, Denis Davydoïf, qui avait jusque-là combattu librement au milieu de ses partisans, reçut l'ordre de ne plus agir selon son inspiration fulgurante mais selon les sages directives du Quartier général. Néanmoins, en arrivant à la tête d'un faible détachement de hussards aux abords de Dresde, il ne put résister à la tentation de se ruer au combat et de soumettre la ville, sans attendre l'autorisation supérieure. Au lieu de la récompense que méritait cette action d'éclat, il essuya des remontrances de Wintzingerode et de Blücher, mécontents d'être ainsi privés de la gloire que leur eût valu l'occupation de la capitale de la Saxe par les troupes régulières. Cependant, Denis Davydoïf entra, à cheval, en triomphateur, dans la cité ouverte. Il portait un manteau de Cosaque, des pantalons garance, une chapka rouge à bords noirs. Une barbe noire, comme l'aile d'un corbeau, lui allongeait la figure. Il roulait des yeux, le poing sur la hanche. Toutes les fenêtres étaient garnies de têtes peureuses. Les barbares défilaient. » Marguerite entendait le bruit des sabots sur les pavés. Un appel de trompette lui perça le cerveau. Elle était transportée. Son stylo à bille courait vite sur la page blanche. Elle pensait à l'étonnement de Paul lorsqu'il prendrait connaissance de ce passage. Et ce n'était rien encore ! Le comportement de Denis Davydoïf dans la ville conquise avait été si généreux ! Séduire les vaincus, telle était sa devise ! Quel homme ! Elle éprouva un léger vertige. Une faim intempestive lui tirait l'estomac. D'après la pendulette, elle était au travail depuis plus de trois heures. Le temps ne comptait pas lorsqu'on chevauchait aux côtés du général. Elle se leva pour grignoter un croûton de pain et boire un verre d'eau. Comme elle revenait à sa table, le téléphone sonna. C'était un événement assez rare pour qu'elle en fût surprise. À l'époque de ses parents, cet engin avait une utilité indéniable. Maintenant, seule Germaine s'en servait à de rares occasions. Qui pouvait bien appeler ? Le téléphone se trouvait dans le salon. Marguerite y arriva en trois enjambées et décrocha le combiné. Une voix d'homme inconnue bourdonna dans son oreille. Elle mit quelques secondes à comprendre ce qu'il lui disait :

— Je suis bien chez M^{lle} Cossoyeur ?... Ici, M. Borasse, directeur de la Société Dutilleux... Oui... Dutilleux... Le bureau de M^{me} Taff... Elle a eu un malaise tout à l'heure, à son travail... On a dû la transporter d'urgence à l'hôpital...

Marguerite s'assit. Le plafond crevait au-dessus de sa tête. Abasourdie, elle murmura :

— Un malaise ?... Ah ! mon Dieu ! Est-ce grave ?...

— Assez, je crois... Le médecin que nous avons appelé immédiatement a parlé d'un accident cardiaque... Je vais vous donner l'adresse de l'hôpital...

— Oui, monsieur, s'il vous plaît.

— Elle est à Necker, rue de Sèvres.

— Ah ! bien... Alors que dois-je faire ?...

— Allez-y le plus vite possible !

— Oui, oui, bien sûr... Merci, monsieur...

Elle raccrocha et resta assise, trop étonnée encore pour se mouvoir. Les larmes lui brouillaient la vue. Elle n'était que halètement, aveuglement, désespoir et faiblesse. Pauvre Germaine ! Hier, elle paraissait si vaillante ! Le cœur. Jamais elle ne s'était plainte de ce côté-là. Ni d'un autre côté, du reste. Une santé de fer. Et voici qu'on la transportait d'urgence à l'hôpital. Ce devait être un cas extrême. Tout ce qui avait trait au cœur était dramatique. Souffrait-elle ? Était-elle bien soignée ? Et Paul qui n'était pas là ! Que faire ? Elle se mit debout. Sa tête tournait. Ses genoux étaient des floches de coton. Elle se tordait les mains et bafouillait :

— Oh ! Germaine ! Ma petite Germaine !

Enfin elle se ressaisit, enfila son gros chandail de laine beige à dessins géométriques, enfonça sur ses cheveux son bonnet tricoté en fil d'Écosse mauve et se jeta dehors. Dans la cour, elle hésita à prendre sa bicyclette. Elle ne savait pas au juste où se trouvait l'hôpital et craignait de s'embrouiller dans l'enchevêtrement des sens interdits. Alors ? Marcher jusqu'au métro. C'était bien loin. Elle sortit dans la rue. Un taxi vide passait. Elle l'arrêta, monta en voiture et s'abandonna au sentiment de la fatalité.

Elle n'avait guère fréquenté les hôpitaux et redoutait le contact avec cet univers de souffrance. Le chauffeur lui demanda s'il devait la conduire dans l'hôpital même en passant par l'entrée des autos ou l'arrêter devant l'entrée des piétons. Elle préféra cette deuxième solution, plus discrète et plus raisonnable. Tout en payant sa course, elle jeta un regard au grand porche blanc où s'ouvraient des portes vitrées. Une inscription : « Groupe hospitalier Necker – Enfants malades ». Germaine n'était pas une enfant, pourquoi l'avait-on amenée ici ? Sur le trottoir, des camelots vendaient des jouets pour les petits patients de l'intérieur. Dans le hall, très clair, des gens aux mines tristes se pressaient devant la table d'une hôtesse. C'était visiblement là qu'il fallait s'adresser.

— Je voudrais savoir où est M^{me} Germaine Taff, balbutia Marguerite. Elle a été transportée tout à l'heure. Elle a quelque chose

au cœur, je crois...

L'hôtesse se fit épeler le nom, consulta de longues feuilles couvertes d'inscriptions dactylographiées et annonça :

— Service de cardiologie, salle de réanimation...

L'expression « salle de réanimation » acheva de consterner Marguerite. On ne « réanimait », pensa-t-elle, que les gens qui étaient aux portes de la mort.

— Vous tournez à droite en sortant, poursuivit l'hôtesse, vous passez sous une première voûte, puis sous une deuxième voûte, et après, droit devant vous, au fond...

Noyée sous ces précisions topographiques, Marguerite n'osa se les faire répéter et se retrouva dans la cour entre de grands bâtiments gris et revêches. Partout des poteaux indicateurs, des pancartes. Ça et là, un convalescent prenait le frais, vêtu d'une robe de chambre, le teint cireux et le pas mou. Une infirmière passa, un manteau jeté sur les épaules. Marguerite voulut lui demander son chemin, mais les mots restèrent dans sa bouche. Elle tournait en rond, aussi désorientée qu'à la banque. À la troisième infirmière qu'elle croisa, elle se décida enfin. La femme se rendait justement au service de cardiologie. Marguerite lui emboîta le pas. Elles traversèrent un jardin rectangulaire. Une ambulance était arrêtée là. L'infirmière laissa Marguerite au pied d'un escalier dont les murs étaient peints en vert pâle :

— C'est au premier.

Marguerite gravit quelques marches, poussa une porte et pénétra dans une touffeur de serre. L'odeur de la pharmacie lui piqua la gorge. Dans un bureau vitré, se tenait une surveillante en blouse blanche, dont le regard interrogateur l'arrêta :

— Où allez-vous ?

— Je viens pour une malade.

— Quelle malade ?

— M^{me} Germaine Taff. On m'a dit, en bas, qu'elle était ici.

— Vous êtes de sa famille ?

— Oui... non... Enfin elle n'a personne d'autre que moi auprès d'elle... Nous habitons ensemble... Est-ce que je peux la voir ?

La surveillante réfléchit. Son visage, d'abord sévère, prit une expression plus amène.

— Pas en ce moment, dit-elle. Un examen clinique est en cours. Installez-vous dans la salle d'attente.

— Mais comment va-t-elle ?

— Le D^r Macoubier vous renseignera tout à l'heure.

Marguerite se glissa dans une petite pièce aux murs nus. Quatre sièges raides en skaï et acier entouraient une table basse. Pour égayer l'œil, une armoire à pharmacie, pleine de boîtes et de flacons. Assise au bord d'un fauteuil, Marguerite s'exhortait au calme, mais, de

minute en minute, son désarroi augmentait. Quand un homme en blouse blanche s'encadra dans la porte, elle eut à peine la force de se lever. Il était jeune, brun, trapu, avec un regard très doux derrière de grosses lunettes. Sur sa poitrine, il portait une petite étiquette rouge avec son nom Dr G. Macoubier. D'une voix oppressée, Marguerite lui posa la même question qu'à la surveillante :

— Comment va-t-elle ?

— Mme Taff a eu un accident cardiaque, dit le Dr Macoubier.

— Je ne comprends pas très bien, docteur... Quel genre d'accident cardiaque ?

— Un infarctus du myocarde, précisa le médecin après une seconde d'hésitation.

— Ah ! oui, dit Marguerite.

Elle ne comprenait pas davantage.

— Fort heureusement, reprit le médecin, elle a été transportée d'urgence et soignée avec énergie. À présent, elle est sous contrôle constant. Plus les heures passent, plus le pronostic s'améliore.

— Avez-vous bon espoir ?

— Bien sûr.

— Elle ne souffre pas trop ?

— Elle a beaucoup souffert sur le moment, mais maintenant la douleur est très atténuée par les remèdes que nous lui avons administrés.

Il parlait avec tant de calme que Marguerite se rasséra un peu.

— La pauvre ! dit-elle. Puis-je la voir ?

— Trois minutes. Pas plus. Vous la fatigueriez. Venez.

Marchant derrière le médecin, Marguerite arriva dans une grande salle silencieuse. Quatre lits faisaient face à une cabine de verre où un personnage en blanc siégeait parmi des appareils compliqués. Les quatre lits étaient occupés par des formes allongées. Trois hommes et une femme. La femme, c'était Germaine. Ou plutôt son cadavre. Marguerite reçut le choc et s'arc-bouta. Le teint gris, la mâchoire décrochée, l'œil vide, Germaine regardait le plafond. Une sonde, reliée à un tuyau vert, était plantée dans sa narine et maintenue en place par une bande de sparadrap. Une autre sonde s'enfonçait dans son bras, sous un gros pansement. Une canule souple conduisait vers la veine le liquide transparent d'un flacon pendu à une potence. Des fils sortaient de dessous le drap qui recouvrait la poitrine de la malade. Ses poignets, ses chevilles étaient également attachées par des fils à un appareil. Ligotée, crucifiée, elle n'était plus qu'un paquet de chair livré à la médecine. Pourtant elle ne se plaignait pas. Pourquoi l'avait-on mise dans cette posture ? À la tête du lit, sur un petit écran, se déplaçait une étincelle lumineuse. Elle parcourait tout l'espace en tressautant, puis revenait à son point de départ. Un bruit infime,

obsédant, accompagnait cette pulsation spasmodique. Le médecin engagea Marguerite à approcher. Elle fit trois pas. Vue de plus près, Germaine était une suppliciée du Moyen Âge. La pitié et l'horreur submergèrent Marguerite. Elle eut envie de vomir cependant que ses yeux s'embuaient.

— Oh ! Germaine ! soupira-t-elle.

Alors, sous le tuyau vert qui lui sortait du nez tel un serpent de morve long et luisant, la bouche de Germaine remua.

— C'est le merdier, dit-elle dans un râle.

— Elle va déjà beaucoup mieux, constata le Dr Macoubier en souriant.

— Tu as mal ? demanda Marguerite.

Un souffle lui répondit :

— Évidemment !...

— En tout cas, tu es bien soignée... As-tu besoin de quelque chose ?

Germaine bougea la tête de droite à gauche faiblement, en signe de négation.

— Cela suffit pour aujourd'hui, dit le Dr Macoubier.

— Pourrai-je revenir demain ? murmura Marguerite.

La surveillante intervint :

— Oui, mais à partir de treize heures trente seulement.

Marguerite eût voulu embrasser son amie. Mais sans doute était-ce défendu. Le moindre contact eût disloqué ce pantin que trente-six fils reliaient à des appareils de contrôle. Le cœur serré, Marguerite envoya, du bout des doigts, un baiser aérien vers le lit. Germaine répondit par un pâle rictus. Elles n'habitaient plus la même planète. Le petit point lumineux sautillait sur l'écran comme une puce folle. La surveillante vérifia l'écoulement du liquide dans la canule souple. De temps à autre, une bulle montait dans le flacon. Le Dr Macoubier s'impatiait.

— À demain, dit Marguerite.

En se retirant, elle eut l'impression que son propre cœur était malade. Un poids encombra sa poitrine. La surveillante la pria de passer au bureau, à l'entrée, pour compléter les formalités administratives. La personne qui avait accompagné M^{me} Taff dans l'ambulance n'avait pu donner tous les renseignements d'état civil nécessaires. Marguerite se retrouva devant un guichet. On lui posait des questions. Elle répondait à côté. Une peur atroce s'empara d'elle. On allait la garder à l'hôpital. La clouer à un lit. Comme Germaine. Une assistante sociale vint à son secours. Ensemble, elles remplirent le formulaire.

Dans la rue, Marguerite respira un bon coup et décida de rentrer à pied. La vue de tous ces passants valides, plantés sur leurs deux

jambes et courant à leurs rendez-vous, la faisait douter du cauchemar qu'elle venait de subir. Place Saint-Thomas-d'Aquin, elle se glissa dans l'église et mit un cierge à la Sainte Vierge. Le regard fixé sur la petite flamme, elle priait pour la guérison de Germaine, comme elle avait prié autrefois pour celle de sa mère, de son père. Alors, Dieu ne l'avait pas entendue. Cette fois, peut-être l'exaucerait-il ? Germaine avait gardé toute sa conscience. Elle avait même prononcé quelques mots, malgré l'affreux appareillage qui la paralysait. Désormais, chaque jour marquerait un nouveau progrès sur la maladie. Le médecin était optimiste. Et si, malgré tout, elle succombait ? « Que deviendrais-je sans elle ? »

Épouvantée, Marguerite se signa. Sa chair se hérissait de la nuque aux talons. L'avenir, avec ce vide à côté d'elle, était inconcevable. Elle préférait disparaître elle-même. Elle sortit de l'église plus inquiète qu'elle n'y était entrée.

À la maison, dès l'antichambre, elle appela Paul d'une voix éperdue. Aucune réponse. Sans doute n'était-il pas encore revenu. Pour plus de sûreté, elle fit le tour de l'appartement. Personne. Elle passa dans le jardin. Il était là, debout au centre de la pelouse. En la voyant, il mit un doigt sur la bouche pour lui recommander le silence et montra, d'un mouvement de tête, César et une pigeonne perchés, côte à côte, sur le mur.

— Il a trouvé une compagne, chuchota-t-il d'un air ravi. Il va nous quitter bientôt.

— Je reviens de l'hôpital, dit Marguerite. Germaine a eu un infarctus.

Paul ne l'entendait pas, attentif au manège des deux oiseaux. Elle insista :

— C'est affreux, Paul ! Elle va peut-être mourir !

Il émergea d'un songe de plumes et de roucoulements :

— Quoi ? Que dites-vous ?

Elle lui raconta sa visite à l'hôpital Necker. Il parut atterré. Cette communion dans le désarroi la toucha. Elle n'était plus seule. Il avait du cœur. Elle répondit en pleurant à ses questions. Il soupirait : « Insensé !... Pauvre M^{me} Taff !... Ah ! je n'arrive pas à y croire !... » Tout en parlant, ils étaient rentrés dans le salon. Elle se laissa tomber dans un fauteuil. Paul se tenait debout devant elle, tête basse, les mains pendantes. La vie de la maison s'était arrêtée autour d'eux. L'absence de Germaine les rendait orphelins. Ils échangèrent un regard désespéré.

— Le médecin vous a tout de même dit que le point critique était dépassé, n'est-ce pas ? murmura-t-il.

— Oui, Paul... Mais dois-je le croire ?... Si vous l'aviez vue avec cette sonde dans le nez et ces fils partout !...

Elle se cacha le visage dans les mains comme pour se soustraire à une image hallucinatoire.

— Ayez confiance, dit-il en se rapprochant d'elle.

— Je ne peux pas ! J'ai peur !

— Il faut réagir, Marguerite. Si nous ne réagissons pas, elle mourra. Si nous réagissons, elle guérira si vite que les docteurs en resteront comme deux ronds de flan.

Il s'était ressaisi plus rapidement qu'elle. Incrédule, elle dit dans un souffle :

— Vous le pensez vraiment ?

— Mais oui. J'en suis sûr. Courage, Marguerite !

Elle remontait d'un gouffre. Il lui tendait la main, penché au-dessus du vide. La force, l'entrain, la jeunesse étaient de son côté. Elle avait un tel besoin d'être rassurée qu'elle lui sourit à travers un bouillon de larmes. Il lui sourit à son tour. Et soudain, la plantant là, il se dirigea vers l'antichambre.

— Où allez-vous ? demanda-t-elle.

— Je reviens dans cinq minutes.

Elle entendit claquer la porte d'entrée. Lui parti, ses craintes la reprirent. Elle se rendit dans la salle de bains et se passa un gant de toilette mouillé sur le visage. L'eau se mêlait aux pleurs, l'espoir à la tristesse. Elle découvrit son reflet dans la glace du lavabo et, à la vue de ses traits tordus par le chagrin, un nouvel afflux de larmes la secoua. Elle grimaçait, elle reniflait, elle se jugeait laide, elle se mordait le dos de la main pour essayer de contenir ses spasmes. Il fallut qu'elle se détournât du miroir pour retrouver ses esprits.

De nouveau, la porte d'entrée rabattue avec fracas. D'habitude, Paul la refermait avec plus de délicatesse. Était-ce la confusion où le plongeait l'absence de Germaine qui le rendait si bruyant ? Marguerite alla à sa rencontre et le trouva dans la cuisine. Il déballait un petit paquet de papier transparent. Sur un rectangle de carton aux bords relevés, apparurent deux babas au rhum et deux éclairs au chocolat.

— J'espère que vous aimez ça ! dit-il.

Elle était à la fois émue de son attention et honteuse d'y être sensible au milieu d'une si grande inquiétude.

— Je n'ai pas faim, Paul, dit-elle. Il ne fallait pas...

Mais déjà il s'affairait dans la cuisine. Elle le vit, avec un attendrissement amusé, porter la bouilloire sur la flamme du gaz, arranger les gâteaux sur leur papier froissé, tirer du placard deux tasses, deux soucoupes, deux petites cuillers, le sucrier, la théière et les disposer sur un plateau. Il savait la place de tous les objets sans avoir jamais pris ses repas avec les deux femmes.

— Tout ira bien ! répétait-il. Tout ira bien ! Il le faut ! Je le veux ! Je vous invite au salon, Marguerite !

Et, saisissant le plateau par les poignées, il sortit dans le couloir.
Vaincue, elle le suivit.

Les meubles s'entassaient au milieu de la pièce. Une planche, posée sur des tréteaux, servait au découpage. Marguerite mouillait le dos « préencollé » du papier peint avec une grosse éponge, et Paul, juché sur une échelle double, appliquait le lé contre le mur et le lissait à coups de brosse. Sous son action énergique, les cloques disparaissaient, le dessin s'étalait bien à plat : sur un fond bleu pâle, de larges fleurs stylisées, ton sur ton. Quand Germaine reviendrait, elle ne reconnaîtrait pas sa chambre, égayée par un printemps magique. Marguerite ne lui avait rien dit de la surprise qui l'attendait. Des peintres en bâtiment n'eussent pas fait, pensait-elle, un meilleur ouvrage. Évidemment, les surfaces à humecter étaient si grandes que, malgré toutes ses précautions, l'eau dégoulinait sur le sol. La jonchée de vieux journaux qu'elle avait disposés en guise de protection n'était déjà plus qu'une bouillie grisâtre. Des flaques stagnaient le long des plinthes. Mais, une fois essuyé et ciré, le beau parquet en épi retrouverait sa noblesse. En tout cas, le décor serait prêt à temps pour le retour de Germaine. Elle allait de mieux en mieux. Après dix jours de soins intensifs, elle avait été tirée de la salle de réanimation et transférée dans une chambre individuelle.

Avant-hier, elle s'était levée pour la première fois et, soutenue par une infirmière, avait fait le tour de son lit. En la voyant marcher, Marguerite avait battu des mains. À présent elle était sûre de la guérison ! Quand, toute joyeuse, elle avait raconté sa visite à Paul, la réaction de celui-ci avait été immédiate : pour recevoir dignement la convalescente, il fallait retapisser sa chambre. Marguerite s'était aussitôt enflammée pour le projet. Ensemble, ils avaient couru les magasins, feuilleté les liasses d'échantillons, calculé le nombre de rouleaux nécessaires. Et, dès ce matin, ils s'étaient jetés dans le travail. Marguerite sortit pour changer l'eau de la cuvette qui était déjà trouble. Des lambeaux de papier adhéraient aux semelles de ses chaussures. Sa robe était éclaboussée de haut en bas. Jamais, sans Paul, elle n'aurait eu cette idée.

Quand elle revint, avec la cuvette pleine d'eau propre, il achevait la pose d'un petit lé rectangulaire au-dessus de la fenêtre. La perspective verte du jardin se découpait admirablement dans le bleu pâle. Paul descendit de l'échelle pour jouir du spectacle et décida de passer au grand mur de gauche, qui faisait suite. Mais, là, trônait une énorme armoire provençale où Germaine rangeait son bric-à-brac. Il

fallait la vider pour pouvoir la déplacer. Marguerite suggéra d'amonceler toutes les affaires sur le lit qui avait été poussé au centre de la chambre. D'emblée, ils s'employèrent au déménagement. Robes, parapluies, serviettes-éponges, cartons à chapeaux, boîtes à chaussures. L'une de ces boîtes s'ouvrit pendant que Paul la transportait et son contenu se répandit par terre. Une pluie de lettres. Toutes de la même écriture. Paul les ramassa en vrac et essaya de les recaser dans leur logement. Il y en avait trop. Elles débordaient. Intrigué, il jeta un regard sur celle qu'il tenait en main et poussa un hennissement :

— « Ma Germaine chérie, le souvenir de ton corps adoré hante mes nuits ! »

— Laissez cela ! dit Marguerite, offusquée.

Mais déjà il passait à une autre lettre et annonçait :

— « J'ai hâte de me replonger dans le parfum de ta féminité. »
C'est signé Marcel. Qui est Marcel ?

— Son ex-mari.

— Les lettres ne sont pas datées. Ah ! si, celle que j'ai là est vieille de... de... – c'est pas croyable ! – de trente-cinq ans !... « Ta bouche vorace sur ma bouche en feu... »

— Vous n'avez pas le droit ! s'écria Marguerite. Vous violez le secret de la correspondance !... Si vous continuez, je dirai tout à Germaine !

— « Tes beaux petits seins dans mes mains impatientes »...

Marguerite se boucha les oreilles. Elle assistait à une profanation. Mais, tout en s'indignant du sacrilège, elle ne pouvait s'empêcher d'être surprise par cette révélation sur le passé amoureux de son amie. Une part inflammable de Germaine lui était soudain exposée. L'évocation de ces débordements lui paraissait d'autant plus étrange que la responsable gisait sur un lit d'hôpital, le corps boursouflé d'anticoagulants. Paul lisait toujours. Bien qu'assourdie par le bouchon de ses doigts, Marguerite entendait, de temps à autre, un mot suggestif. Elle voulut arracher la lettre des mains de Paul. Il bondit de côté, comme un cabri, et continua sa lecture. Outrée par tant d'indélicatesse, elle tourna les talons et regagna sa chambre.

Assise sur son lit, elle ruminait sa colère et sa peine. Ce garçon ne respectait rien. Germaine avait eu raison d'exiger son départ. Quand elle reviendrait de l'hôpital, d'ici à deux semaines sans doute, il plierait bagage. Personne ne le regretterait. Il avait passé la mesure. Marguerite reniflait et roulait son mouchoir en boule entre ses doigts. Un peu plus tard, on frappa à la porte. Paul entra, tenant à deux mains, devant son ventre, une vieille machine à écrire. Où l'avait-il dénichée ?

— Vous n'avez pas fini de bouder dans votre coin ? dit-il. Si on ne

peut plus plaisanter maintenant !

— Il y a des choses dont la pudeur commande de ne pas rire, dit-elle d'une voix altérée. Vous m'avez fait beaucoup de mal en vous moquant de mon amie !

— Mais je ne me suis pas moqué d'elle. Au contraire. Ces lettres sont un hommage à ses charmes !

Il gouaillait encore.

— J'ai plus du double de votre âge, dit-elle sèchement. Je vous prie de ne pas l'oublier. Qu'avez-vous fait des lettres ?

— Je les ai remises dans leur boîte. Personne ne saura que nous avons percé le mystère de M^{me} Taff !

Elle se calma un peu. Assurément, il n'y avait nulle méchanceté dans les sarcasmes de ce garçon. S'il riait de tout et de tous, c'était par une disposition naturelle à ne rien prendre au sérieux. Devait-elle lui tenir rigueur de transformer chaque minute de sa vie en un prétexte à divertissement ? Elle pétrissait nerveusement son mouchoir. Il lui mit la machine à écrire sous le nez.

— Vous avez vu ? dit-il. Je l'ai découverte au fond de l'armoire !

— Oui, dit-elle à contrecœur. C'est une vieille mécanique dont Germaine se servait autrefois. Je ne sais même pas si elle marche.

— Elle marche très bien. Il suffirait de changer le ruban. Vous rendez-vous compte de ce que je pourrais faire avec ça ?

— Non...

— Je vais dactylographier votre biographie de Denis Davydoff au fur et à mesure que vous l'écrirez.

— Vous sauriez ? demanda-t-elle dans un élan.

— Comment donc ! J'ai été secrétaire du général de Gaulle pendant dix ans ! Je pourrais commencer mon travail de copie dès que nous aurons fini de tapisser la chambre. Venez ! Nous avons encore beaucoup à faire, là-bas !

Il repartit avec sa machine à écrire. Marguerite lui emboîta le pas, ensorcelée. La machine à écrire fut installée dans le salon, sur le bureau plat Louis XV.

— C'est là que je taperai, décida Paul.

Puis ils retournèrent dans la chambre et s'apprêtèrent à déplacer l'armoire vide. Paul commandait :

— Soulevez-la un peu de votre côté ! Ce n'est pas trop lourd ? Un, deux, trois, allez-y !

Elle s'arc-boutait, soufflait, les reins pliés, les mains distendues. Quand l'armoire eut été suffisamment écartée du mur, ils reprirent leur travail de collage. Tout en aidant Paul, Marguerite pensait à ses propres lettres d'amour. Elle en avait gardé dix-sept de son fiancé. Non point salaces comme les lettres que conservait Germaine, mais tendres et déférentes. Paul se fût-il gaussé de même en les lisant ? Elle

rougit et lui tendit un lé de papier tout humide. Il le plaqua avec dextérité au sommet du mur et descendit quelques échelons pour le coller jusqu'en bas. Ensuite, avec des ciseaux, il coupa le bord qui dépassait sur la plinthe.

— Il faudrait retapisser aussi votre chambre, le salon, la salle à manger, dit-il.

— Cela demanderait beaucoup de temps !

— Et alors ?

Avait-il oublié qu'il devait partir à la fin du mois ? Elle eut envie de l'oublier elle-même. À sept heures du soir, Paul s'arrêta de travailler : il restait encore la moitié d'un mur à recouvrir. Mais il n'y avait plus de papier. Dans l'élégant ensemble bleu pâle, s'ouvrait une trouée lépreuse.

— Nous avons mal calculé notre coup, dit Paul. Il faudrait encore un rouleau. Demain, nous en rachèterons. De toute façon, nous en avons assez fait pour aujourd'hui. On dîne dehors ou dedans ?

En l'absence de Germaine, ils prenaient tous leurs repas en tête à tête. Mais pas à la cuisine. Dans le salon quand il pleuvait, sur la table en fer du jardin par beau temps. Cette entorse à l'ordre établi donnait à Marguerite une grande impression de vacances. Elle passa la porte-fenêtre et inspecta le ciel.

— Dehors, dit-elle.

— Et qu'allons-nous manger ?

— Ce que vous voulez.

— Bon. Fiez-vous à mon inspiration. Je vais faire les courses. Je prends la bicyclette...

Elle courut chercher de l'argent dans sa chambre. Il n'en restait plus guère. Elle avait eu beaucoup de dépenses, ces temps-ci : le papier peint, les ustensiles nécessaires, la nourriture...

Quand Paul fut sorti, elle mit la table dans le jardin. Par souci de raffinement, elle renonça aux assiettes de tous les jours et tira du buffet de la salle à manger le service bleu et blanc de Meissen, les couverts d'argent chiffrés, des verres de cristal et une nappe brodée. Au centre de la nappe, elle plaça deux chandeliers d'argent garnis de bougies blanches. Paul revint avec une énorme pizza et une bouteille de Valpolicella, achetées chez l'italien de la rue des Saints-Pères. À la vue de la table si délicatement décorée, il poussa un cri de Peau-Rouge. Cette fois, c'était Marguerite qui le surprenait. Elle en fut toute fière. Ils réchauffèrent la pizza et s'assirent face à face. Après avoir tourné autour d'eux, César regagna la chambre de Paul pour dormir. Le crépuscule descendit dans les arbres. Marguerite alluma les bougies. Paul alla en chercher d'autres dans la cuisine. Bientôt, il y eut une couronne de petites flammes entre leurs deux visages. Comme un gâteau d'anniversaire. Penchée en avant, les joues tiédies par ce

brasier en miniature, l'esprit chaviré par le Valpolicella, Marguerite s'étonnait d'être si heureuse. Nul doute que ce fût à cause du prochain retour de Germaine. Cette guérison tenait du miracle. Dieu n'en serait jamais assez remercié. Paul tira un petit harmonica de sa poche et le porta à ses lèvres. Une musiquette aigre s'éleva dans le jardin.

— Tiens, dit-elle, vous savez jouer de l'harmonica !

— J'en joue tous les soirs, en soliste, dans de grands orchestres, pendant que vous dormez, dit-il.

Elle sourit. Lui eût-on appris que Paul était capitaine au long cours, qu'elle eût accueilli la nouvelle avec sérénité. Alerté par ces notes égrenées dans la nuit, M. Valdès apparut à une fenêtre du deuxième étage. Il regardait la fête d'en bas. Marguerite, très gaie, agita la main dans sa direction. M. Valdès s'éclipsa. Paul jouait toujours. La boîte d'argent glissait devant sa bouche. Ses joues se gonflaient et se dégonflaient au rythme de son souffle. Des fragments d'étoiles brillaient dans ses yeux. Il bondit de sa chaise et se mit à danser, tout seul, dans l'allée. Au fur et à mesure qu'il s'éloignait de la table éclairée, sa silhouette devenait plus indistincte. On ne voyait plus, à hauteur d'homme, que l'éclair métallique de l'harmonica. Soudain il disparut, du côté de la tonnelle. Mais la musique persistait, haletante, sautillante. Marguerite eut froid et rentra dans la maison.

Le temps avait changé dans la nuit. Du salon où elle venait de prendre son petit déjeuner avec Paul, Marguerite voyait la pluie qui tombait, drue et serrée. Ils n'avaient pas débarrassé la table dans le jardin, hier soir, avant de se coucher. Maintenant, les assiettes, les verres, les chandeliers, la nappe, tout était noyé. Évidemment il était trop tard pour remédier à cet état de choses. On n'allait pas se mouiller pour desservir, alors que la douche durait depuis des heures. Après s'être désolée, Marguerite trouvait même amusant le jeu des gouttes frappant le couvert de fête. Et Paul aussi semblait fasciné par le spectacle de cet arrosage monotone. Malgré la chaleur, il avait allumé du feu dans la cheminée. Pour le seul plaisir de voir danser les flammes. En même temps, il avait ouvert porte et fenêtre sur le jardin. Le parfum de la terre humide se mariait à l'odeur de la fumée. Un grand store déglingué, aux franges à demi arrachées, était abaissé sur la longueur de la façade. Paul essaya de le relever. Mais le mécanisme était faussé. La manivelle ne tournait plus. Assombri par cette visière de toile, le salon baignait dans une lueur aquatique. Après un silence, Marguerite soupira :

— Nous devrions tout de même continuer à tapisser la chambre !

Paul réagit mollement :

— On n'a plus de papier !

— Il faudrait en racheter.

Le magasin se trouvait à deux pas, rue Jacob.

— C'est bon, dit Paul en s'étirant paresseusement, j'y vais !

Il décrocha son imperméable dans le vestibule, demanda l'argent à Marguerite et sortit.

Quinze minutes plus tard, il revenait, les mains vides :

— Plus de papier dans le modèle « Duchesse de Berry ». Ils nous ont vendu le dernier rouleau. Et ils ne seront pas réapprovisionnés avant un mois !

Elle joignit les dix doigts sous son menton dans un geste de consternation :

— Qu'allons-nous faire ? C'est affreux, cette chambre à demi tapissée !

— Eh ! oui, dit-il philosophiquement. Mais on n'y peut rien !

Marguerite balançait la tête. Sa déception était si vive, que les larmes lui piquaient les yeux.

— Puisque nous sommes libres de ce côté-là, reprit-il, je vais

pouvoir dactylographier votre texte.

Ce fut comme un coup de vent violent balayant les nuages. Instantanément, les pensées tristes de Marguerite s'envolèrent. Déjà, elle oubliait la chambre inachevée.

— Vraiment, vous voulez bien ? dit-elle avec une soudaine allégresse.

— Bien sûr ! Tout de suite ! C'est si simple !

— Vous trouvez ? s'exclama Marguerite. Moi, je n'ai jamais pu apprendre ! Dès qu'il s'agit de mécanique, je suis perdue !

Avec émotion, elle se rappela Germaine, debout derrière son dos et piaffant de colère, tandis qu'elle s'escrimait sur le clavier : « Ce que tu es empotée, ma vieille !... Pas ce doigt-là !... Le médius !... Non !... Tu viens encore de te tromper !... Recommence !... » Chaque séance se terminait par un bain de larmes. Enfin Germaine avait renoncé, au grand soulagement de Marguerite : « Tu es indécrottable ! »

— Apportez-moi ce que vous avez écrit, dit Paul.

Elle s'élança dans sa chambre et revint avec le chapitre mis au net.

— Pourrez-vous me lire ? demanda-t-elle.

— Aucune difficulté !

Il avait trouvé, dans l'armoire de Germaine, un paquet de papier pelure et des carbones. Le ruban, bien que très usé, pouvait encore servir. Assis devant la machine à écrire, il annonça :

— Je commence.

Il tapait avec deux doigts. Marguerite regardait, fascinée, les lettres qui s'abattaient, une à une, sur la page blanche. À la fin de chaque ligne, il repoussait le chariot à son point de départ. La pluie, le feu, le cliquetis des touches, tout cela isolait Marguerite dans un univers de rêve où son corps n'avait plus de poids et ses pensées plus de direction. Quand Paul eut dactylographié un paragraphe, il le relut et dit :

— Quel style ! Je suis sûr que vous nous pondrez un bouquin passionnant ! Il faudra le publier, le lancer à grand fracas...

Une joie tremblante la possédait. Elle gravissait l'estrade de la distribution des prix.

— J'ai encore beaucoup à faire ! dit-elle.

— Alors ne restez pas là ! Allez écrire ! Je brûle de connaître la suite !...

Elle retourna dans sa chambre, essuya les verres de ses lunettes et compulsa ses notes. Quel épisode choisir ? Pourquoi pas les derniers moments de Denis Davydoff. Retiré à la campagne, il chevauchait des journées entières, courait le lièvre, le renard, et signolait ses écrits en prose. Une grande idée le hantait. On allait transférer sur le champ de bataille de Borodino les cendres du général-prince Bagration. L'empereur accepterait-il de le désigner, lui, le général-poète, pour

accompagner le cercueil du héros de 1812 ? Quel honneur s'il était préféré à tous pour cette pieuse escorte ! Mais aurait-il la force d'accomplir le voyage ? Ses rhumatismes le préoccupaient. Le médocastre qui le soignait ne se doutait pas du progrès de la maladie. Le 22 avril 1839 arriva enfin l'ordre impérial tant souhaité : c'était bien lui, Denis Davydoff, qui était chargé de convoyer, au mois d'août prochain, les restes de Bagration à Borodino. Là aurait lieu l'inauguration d'un monument commémoratif de la grande bataille. Ivre de joie, Denis Davydoff pleurait en pressant contre son cœur la lettre du ministre. Et Marguerite elle-même était sur le point de pleurer. Il avait cinquante-cinq ans à l'époque. Son âge à elle. Mais les excès de toutes sortes l'avaient prématurément vieilli. Par quoi survivrait-il, par ses hauts faits d'armes ou par ses brillantes poésies ? Elle soupira, se moucha. Ce passage était décidément trop triste ! Comblé par l'attention du tsar, Denis Davydoff mettait toute son âme dans une prière ultime : que Dieu lui permît de dominer sa fatigue, ses malaises, pour assumer dignement, jusqu'au bout, la solennelle mission dont il était investi, au crépuscule de sa carrière ! « Son agitation l'empêcha de s'endormir à l'heure habituelle. Assis dans un fauteuil, devant le feu, il s'assoupissait, se réveillait, songeait à l'expédition glorieuse qui l'attendait, repassait en esprit les étapes de son ascension légendaire, se signait, essuyait une larme. Quand, à l'aube du 23 avril, le valet pénétra dans la chambre, il aperçut son maître toujours assis devant la cheminée. La tête inclinée sur la poitrine, il râlait... » Un coup de sonnette arrêta le stylo de Marguerite sur le papier. Denis Davydoff était en train de mourir et on la séparait de lui. Elle eût tant voulu recueillir ses dernières paroles ! Bouleversée, elle laissa s'écouler une minute sans bouger. Deuxième coup de sonnette. Cette fois, elle se leva et passa dans l'antichambre. Ses yeux étaient voilés, sa gorge contractée. Par la porte du salon restée ouverte, elle aperçut Paul, penché sur la machine à écrire. Il n'avait pas bronché en entendant, à deux reprises, le timbre de l'entrée. Son travail l'absorbait tellement ! Elle sourit avec un mélange de fierté et de mélancolie. Encore un coup de sonnette. Dieu, que les gens étaient pressés ! Elle ouvrit la porte et se trouva devant un jeune homme de taille moyenne, très pâle, très maigre, avec de longs cheveux noirs luisants qui lui pendaient comme un paquet d'algues mouillées des deux côtés du visage. Venait-il pour saluer la dépouille de Denis Davydoff ? Elle allait l'interroger en russe, mais il lui demanda en français :

- M. Paul Lecapellet habite bien ici ?
- Oui, monsieur.
- Pourrais-je le voir ?
- Certainement. Si vous voulez venir...

Elle conduisit le visiteur dans le salon. Paul leva la tête, écarquilla les yeux et dit, sans bouger de sa chaise :

— Patrick ! Qu'est-ce que tu fous là ?

— J'ai eu ton adresse par Claude, dit l'autre. Tu sais, j'ai perdu ma place. Je voudrais que tu me rendes ce que tu me dois.

— Tu tombes mal, dit Paul. Je suis très gêné en ce moment !

— Débrouille-toi, mon vieux. Il me faut mon fric.

— Laisse-moi le temps de me retourner. Dans une quinzaine de jours, je verrai plus clair.

Marguerite se demanda pourquoi Paul était si sûr de rembourser dans quinze jours une dette dont il ne pouvait s'acquitter maintenant. Sa confiance en l'avenir était catégorique et joyeuse. Comme s'il avait eu derrière son dos un grand protecteur capable de tout arranger.

— Je ne peux pas attendre si longtemps, dit Patrick. Le propriétaire de ma chambre veut que je lui règle le mois d'avance. Sinon il me balance !

— Elle te coûte combien, ta chambre ?

— Cinq cents balles.

— Et je te dois combien ?

— Six cent cinquante.

— Tant que ça ?

— Calcule toi-même : tu m'as emprunté une première fois trois cents balles. Puis, le mois dernier, deux cent cinquante. Et j'ai refilé cent balles pour toi à Constance. Ça fait bien six cent cinquante...

Paul se leva, fit quelques pas dans le salon, et il était visible que son esprit travaillait avec alacrité. Soudain une lumière descendit sur son visage.

— Tu n'as qu'à venir habiter ici, dit-il. Avec moi. Dans ma chambre. Ainsi, tu économiseras cinq cents balles. Ce sera comme si je te les avais remboursées.

Dépassée par cette proposition, Marguerite balbutia :

— Comment cela, habiter ici ?... C'est impossible ! Germaine ne voudra jamais... Attendez... Je préfère... Je vais vous donner six cent cinquante francs, monsieur... Paul me les rendra plus tard...

Paul et Patrick protestèrent ensemble, mais elle refusa de les écouter et alla chercher l'argent dans sa chambre. En agissant ainsi, elle avait le sentiment de rendre service non seulement à Paul, mais aussi à Germaine et peut-être à elle-même. Sa décision la soulageait d'un poids qu'elle ne savait pas définir. Patrick la remercia et fourra les coupures dans sa poche sans les compter.

— Voilà qui est réglé, dit Paul gaiement. Veux-tu prendre le thé avec nous ?

— À cette heure-ci ? dit Patrick.

— Pourquoi pas ? J'ai faim. Du thé et des tartines, ça te va ?

Paul prépara le tout à la cuisine et reparut avec le plateau servi. Marguerite le regardait faire, muette, engourdie. Ils prirent le thé, tous trois, dans le salon, devant la pluie qui tombait. César vint picorer les miettes sur le tapis d'Aubusson. Les deux garçons s'entretenaient de gens que Marguerite ne connaissait pas. Puis Paul parla de la biographie de Denis Davydoff qu'il avait commencé à dactylographier. Il en fit de grands compliments. Marguerite se gonfla du jabot. Sa pensée s'emplit de choses inexprimées, d'effusions vagues qui lui masquaient l'urgence des décisions pratiques. Tout à coup, elle se rappela que, cet après-midi comme d'habitude, elle devait rendre visite à Germaine. Elle prit congé précipitamment des deux jeunes gens.

À l'hôpital, Germaine partageait maintenant sa chambre avec une vieille dame desséchée et discrète, qui geignait faiblement à intervalles réguliers, mais ne se mêlait pas à la conversation. Assise au chevet du lit, Marguerite se sentait aussi mal à l'aise que sur le quai d'une gare, quand le train tarde à partir et qu'on ne sait plus que dire à l'amie dont le visage, déjà lointain, s'encadre dans la fenêtre du wagon. Elle ne voulait pas parler de la maison pour éviter de déclencher un interrogatoire malveillant au sujet de Paul. Et elle ne faisait que se répéter en posant toutes les questions possibles sur la santé de la malade. Germaine avait beaucoup maigri, son teint s'était brouillé et elle se plaignait de la mauvaise nourriture. Pas un gramme de sel. C'était à devenir folle. Heureusement, elle n'était plus sous perfusion. Mais elle devrait prendre des anticoagulants tout au long de sa vie. Elle s'exprimait d'une voix prudente. Son regard avait changé. Non plus dominateur, mais inquiet, rancunier. Comme si elle en eût voulu au monde entier de sa maladie.

— Qu'as-tu fait aujourd'hui ? demanda-t-elle.

Marguerite tressaillit. L'instant du mensonge était venu.

— Rien de spécial, dit-elle. J'ai travaillé à mon Denis Davydoff.

— À la Nationale ?

— Non, à la maison. Je rédige...

Elle n'osa dire que Paul avait commencé à dactylographier le texte.

— Et Paul ? dit Germaine avec un regard perçant.

Marguerite n'était pas à l'hôpital, mais dans le cabinet d'un juge d'instruction.

— Quoi Paul ? balbutia-t-elle. Il est très gentil. Comme d'habitude. Il me demande régulièrement de tes nouvelles...

— Il n'oublie pas qu'il doit laisser la chambre à la fin du mois ?

— Non, non...

— C'est dans une semaine !

— Dans une semaine... en effet...

— Ma collègue, M^{me} Mourre, passera visiter la chambre demain ou

après-demain, en quittant le bureau. Elle m'a envoyé un petit mot très gentil pour me prévenir.

— Et toi, finalement, quand pourras-tu revenir chez nous ? demanda Marguerite.

— Dans une dizaine de jours, je pense, dit Germaine. Le Dr Macoubier voulait m'expédier, pour un mois, dans une maison de convalescence, aux environs de Paris ! Tu te rends compte ? Je l'ai envoyé promener ! Qu'est-ce que j'irais faire là-bas ? Ma convalescence, je la passerai à la maison. Dans ma chambre. Nous avons tout ce qu'il faut, le calme, un petit jardin, que diable !...

Tandis qu'elle parlait, Marguerite n'avait qu'une envie : fuir cette cellule aux murs blancs, où tout était précis, hygiénique, contraignant, efficace, pour se replonger dans les folles pénombres de l'appartement de la rue de l'Université. Elle profita de ce que la vieille dame, à côté de Germaine, donnait des signes de fatigue, pour abrégier sa visite.

À la maison, elle ne retrouva ni Paul ni Patrick. Ils avaient dû sortir ensemble. Pour oublier les soucis que lui causait le prochain retour de son amie, elle fit appel, de nouveau, à Denis Davydoff. Mais, cette fois-ci, il fut incapable de l'arracher à ses pensées moroses. Il la convoquait en Russie, pour une entrevue avec le tsar Nicolas 1^{er}, et elle restait en France, entre Paul et Germaine. Son stylo à bille s'endormait au-dessus de la page blanche. Tout à coup, Paul se dressa, opaque, entre elle et la lumière du jour. Elle ne l'avait pas entendu venir. Il tendait la main vers elle, comme s'il lui eût offert un bouquet. Au bout de ses doigts, s'épanouissaient des billets de banque. Elle ne comprenait pas ce que signifiait ce geste.

— Tenez, dit-il. Mille francs. Je sais que je vous dois beaucoup plus. Mais c'est toujours ça de pris ! Un acompte. Pour la chambre, pour Patrick, pour tout le reste...

Elle était si émue qu'elle ne trouvait plus ses mots. Un océan de douceur la baignait.

— Ce n'était pas pressé, dit-elle enfin.

— Si, si, j'aime mieux.

— Mais d'où avez-vous cet argent ?

— Je l'ai gagné à la Loterie nationale.

— C'est vrai ? s'écria-t-elle avec un bondissement intérieur.

Puis elle se ressaisit. Il ne cherchait même pas à mentir avec vraisemblance. Tout son visage respirait le défi et la blague.

— Je ne vous crois pas ! dit Marguerite.

— Alors, si vous préférez, j'ai reçu cette somme de mon ancien patron, comme arriéré de salaire... Ou bien, mais oui, voyons, j'ai fait visiter Paris à un riche Sud-Américain et il m'a récompensé au-delà de mes mérites !

Elle comprit qu'elle ne saurait jamais la vérité. Sans doute avait-il

emprunté ces mille francs à un ami pour les lui donner à elle. Tant de délicatesse la bouleversait. Elle était emportée comme un caillou dans une avalanche. Impossible de s'accrocher au passage, tout chavire, tout fuit, il faut suivre la pente. Elle soupira :

— Oh Paul !...

Mais elle ne bougeait toujours pas.

— Si vous ne prenez pas cet argent, je m'en sers pour rallumer le feu dans la cheminée, dit-il.

Elle pensa qu'il en était bien capable et referma la main sur les billets de banque. Remboursée au centuple, elle regardait Paul avec une gratitude éperdue. Il souriait. Quand il était là, tout devenait simple.

— Avez-vous vu M^{me} Taff ? demanda-t-il.

— Oui.

— Quand rentre-t-elle ?

— Dans une dizaine de jours, murmura Marguerite.

Et elle porta les deux mains devant son visage pour cacher ses larmes.

Marguerite referma la porte sur Carmen qui venait d'apporter le courrier, mit ses lunettes, décacheta l'unique enveloppe, en tira une feuille dactylographiée, la parcourut, éprouva de grands battements de cœur et s'assit dans le vestibule. C'était une lettre du syndic, M. Lepieu. Conformément aux recommandations de l'assemblée des copropriétaires, il invitait poliment, mais fermement, M^{lle} Cossoyeur à faire procéder « dans les plus brefs délais » au nettoyage de la tonnelle. Le ton officiel de l'injonction qu'elle recevait ainsi, par la poste, en l'absence de Germaine, la conscience de sa culpabilité aux yeux de l'immeuble entier, la peur d'elle ne savait quelle sanction administrative lui ôtaient subitement tout courage devant ces quelques lignes terminées par une signature en coup de fouet. Seul recours : Paul ! Elle alla le rejoindre dans le salon, où il pianotait avec deux doigts sur le clavier de la machine à écrire. La lettre ne le surprit pas.

— Nous n'avons qu'à nous mettre tout de suite au boulot ! dit-il en bondissant de sa chaise.

Il paraissait ravi d'avoir à débarrasser la tonnelle. Pour un peu, il eût remercié les copropriétaires de lui avoir donné une nouvelle occasion de se divertir.

— Mais où rangerons-nous toutes les vieilles choses que nous retirerons de là-bas ? gémit Marguerite.

— Nous les brûlerons ! dit-il avec un pétilllement de joie dans les yeux. Venez ! Vite !

Décidément, le feu était sa passion. Il prit Marguerite par la main et l'entraîna dans le fond du jardin. La tonnelle était bourrée d'épaves jusqu'au toit de tôle qui avait été ajusté sur les cerceaux du sommet. Débris de meubles, liasses de vieux journaux, carpettes pourries, lambeaux d'étoffe, cuvettes rouillées, cageots défoncés, bouquins dépareillés et rongés par les rats. Une âcre odeur, un remugle de moisi s'élevait de cet amas de vestiges que couronnait la cage de César. Dire qu'autrefois on prenait le thé sous cet abri léger ! Tamisé par les feuillages du treillis, le soleil éclairait le visage du père de Marguerite. Il lisait son journal, les jambes croisées, un pouce dans l'entournure de son gilet. Sa mère beurrerait des tartines : « Mange, Marguerite, tu es si maigre ! » Les opérations de déblayage commencèrent aussitôt sous la conduite de Paul. Il avait une dextérité de chiffonnier pour trier les ordures. D'un côté le bois, de l'autre, les morceaux de tissu, les papiers... Parfois Marguerite l'arrêtait, troublée par un souvenir :

— Nous n'allons pas brûler ce petit tabouret !
— Il lui manque deux pieds !
— Tout de même, il était si joli !
— Non, Marguerite. Si nous nous attendrissons, nous finirons par tout garder !

La poussière que soulevait ce remue-ménage attaquait les yeux et la gorge. Marguerite se piqua le doigt à un clou. Elle suçà la goutte de sang, tandis que Paul continuait à amonceler les détritits au milieu de l'allée.

— Nous ne pouvons pas faire du feu dans le jardin, dit-elle.
— Pourquoi ?
— Les copropriétaires se plaindraient !
— Eh bien ! nous allons brûler ça dans la cheminée, dit-il.

Et il se mit en devoir de transporter tout le rebut dans le salon. Elle l'aida. Ils avaient écarté les fauteuils devant l'âtre et roulé le tapis d'Aubusson. Entre les guéridons précieux en bois de rose et les sièges de tapisserie, s'étala un sinistre dépotoir.

Subitement Marguerite aperçut, dans la glace qui surmontait la cheminée, un couple de clochards crasseux, hirsutes, les vêtements défaits, qui s'agitaient devant le bric-à-brac. Elle éclata de rire :

— De quoi avons-nous l'air ?

Paul cassait les bouts de bois trop volumineux, déchirait vigoureusement les pièces de tissu. Un coussin creva. Le duvet s'envola avec une légèreté capricieuse. Une petite plume se colla sur la bouche de Marguerite. Elle la chassa en soufflant de biais. Il avait neigé sur les cheveux de Paul. Il prépara une première fournée avec des fragments de caisse, des chiffons et beaucoup de papier par en dessous, dans l'intervalle des chenets. Le papier devait être trop humide. Le feu prenait mal. Une fumée nauséabonde refluit dans la pièce. Alors Paul alla chercher une bouteille d'alcool à brûler à la cuisine et en jeta quelques gouttes sur le tas. Il y eut comme une explosion lumineuse, la flamme pouffa, vibra, s'éleva. C'était gagné. Cependant l'odeur de tissu cramé, de pourriture roussie devenait de plus en plus forte. Marguerite toussa, suffoquée. On sonna à la porte. Elle courut ouvrir et se trouva devant une petite femme sèche, au nez pointu et à l'œil de volaille, qui se tenait très droite et portait un sac en bandoulière.

— Je suis M^{me} Mourre, dit la visiteuse. Je viens pour la chambre. M^{me} Taff vous a prévenue, je pense...

Instantanément, la gaieté de Marguerite tomba. Il n'y avait qu'un pas du bonheur à la tragédie. Désespérée, elle trouva néanmoins la force de murmurer :

— Mais oui, je vous attendais... Si vous voulez vous donner la peine d'entrer...

Avec une politesse funèbre, elle conduisit M^{me} Mourre au salon, lui présenta Paul, la pria de s'asseoir, face à la montagne des vieilleries disparates. Visiblement, la nouvelle venue était surprise par le désordre du décor. Son regard volait d'un coin de la pièce à l'autre, ses narines se pinçaient sur l'odeur des chiffons brûlés. Vis-à-vis d'elle, Paul faisait l'aimable. Bien que fixé sur le sens de cette visite, il n'en paraissait nullement affecté. Il y avait de la magie dans son détachement. D'emblée, il proposa à M^{me} Mourre une tasse de thé. C'était chez lui une manie. M^{me} Mourre, décontenancée, accepta. Il courut mettre de l'eau à bouillir et revint pour participer à la conversation. On parla d'abord de Germaine. La visiteuse ne tarissait pas d'éloges sur M^{me} Taff :

— Une personne à la fois si sensible et si énergique ! Au bureau, elle a l'œil à tout. Je vous assure que son absence est durement ressentie par ses collègues et même par la direction...

Paul approuvait bruyamment :

— Et encore vous ne la connaissez pas dans la vie familiale ! Pour moi, elle a été comme une mère ! Je n'oublierai jamais les quelques semaines que j'ai passées ici !

— Ce n'est pas moi qui vous fais fuir, au moins ? minauda M^{me} Mourre.

— Non, non... Je suis obligé de partir, pour convenances personnelles. Mais il est possible que je revienne. Alors, j'espère que M^{lle} Cossoyeur trouvera un petit coin pour me loger !

— C'est-à-dire... oui... Bien sûr ! bredouilla Marguerite.

Elle ne savait où il voulait en venir. Il s'éclipsa pour aller chercher le plateau. À son retour, ce fut Marguerite qui versa le thé. Elle agissait en automate, les mains sûres et l'esprit perdu. Cette conversation mondaine, à la lisière du salon et de la zone, lui paraissait tout à fait irréaliste. Paul se leva pour jeter encore des chiffons et des barreaux de chaise dans le feu, se rassit et reprit délicatement sa tasse entre ses doigts sales.

— Le coin est idéal ! dit-il. Vous êtes au centre de Paris et vous goûtez le calme de la province. Évidemment, de temps à autre, les étudiants s'agitent. Mais il y a relativement peu de casse. Et nous n'avons eu encore que deux cambriolages dans l'immeuble !

À mesure qu'il parlait, M^{me} Mourre semblait plus déconcertée. Pour conclure, il s'écria :

— Venez voir ma chambre... enfin, votre chambre !

M^{me} Mourre le suivit dans le couloir. Avec son tailleur strict, gris foncé, et son sac en bandoulière, elle avait l'air d'une contrôlease. Marguerite lui emboîta le pas. La chambre de Paul était un capharnaüm. Depuis dix jours, il n'avait pas refait son lit ni donné un coup de plumeau. César trônait sur le dossier du fauteuil. Partout, des

traces de fiente.

— En prenant ma succession, vous hériterez de ce charmant pigeon, dit Paul. Rassurez-vous, il est d'une nature très aimante et très fidèle. M^{lle} Cossoyeur vous apprendra à le soigner.

Le visage de M^{me} Mourre se rembrunit.

— La chambre est fort agréable, fort agréable, dit-elle d'un ton serré.

Et elle ressortit précipitamment. Ils retournèrent dans le salon. Entre-temps, le feu s'était renforcé. Et, avec lui, la puanteur. Soudain, il y eut un grand élan de flammes dans le foyer. Des escarbilles tombaient en pluie rouge. Un ronflement terrible traversa le mur. Toute la maison se raclait la gorge. Assise au bord de son fauteuil, le menton en l'air, le nez effilé, M^{me} Mourre tournait sa cuiller dans sa tasse et jetait, de temps à autre, un regard soupçonneux à ses hôtes.

— Quand pensez-vous emménager ? demanda Paul d'une voix suave.

— Je ne sais pas encore, dit M^{me} Mourre brièvement.

Une série de coups de sonnette rapprochés, irrités, fit tressaillir Marguerite. Elle se rendit dans l'antichambre et ouvrit la porte. C'était Carmen. Mais un air d'épouvante la rendait méconnaissable.

— Il y a un feu de cheminée ! s'écria la concierge. Les flammes sortent par le toit ! Des voisins m'ont prévenue ! C'est bien chez vous que ça brûle ?

— Oui, dit Marguerite.

— M. Bolivet a déjà téléphoné aux pompiers ! Ils seront là d'une minute à l'autre !

L'énormité de l'événement laissait Marguerite insensible. Le seuil de l'émotion était dépassé d'un seul coup. Désormais, tout pouvait advenir sans qu'elle en fût étonnée. Ce fut dans une sorte d'état second qu'elle retourna au salon et annonça :

— Nous avons un feu de cheminée. Les pompiers arrivent.

Comme propulsée par un ressort, M^{me} Mourre bondit de son fauteuil. Elle n'était guère plus grande debout qu'assise. Son petit œil rond s'effarait. La courroie de son sac glissa de son épaule et elle la remonta d'un geste brusque.

— *Dios mio !* gémit Carmen.

Elle s'était précipitée sur les talons de Marguerite et joignait les mains, dans un geste d'horreur, devant la cheminée flamboyante et grondante. La porte d'entrée étant restée ouverte, quelques copropriétaires, descendus de leurs étages, envahirent le salon. Un va-et-vient s'établit dans l'appartement. Marguerite n'était plus chez elle. À travers un brouillard de voix, des mots tragiques frappaient son oreille : « incurie inadmissible », « danger public », « des ordures dans la cheminée ! ». M. Bolivet, congestionné, donnait le ton. Sans se

démonter, Paul courut à la cuisine, revint avec un seau d'eau et en jeta, d'un geste large, le contenu sur le feu. Les flammes s'étouffèrent. Une mare noirâtre s'étala sur le parquet.

— Et voilà ! dit Paul.

Mais le ronflement continuait.

— Ça brûle plus haut ! dit M. Bolivet sévèrement.

Le signal des pompiers retentit dans la rue. Ces deux notes sinistres, obstinément répétées, secouaient tout le quartier. Marguerite imagina une voiture rouge arrivant devant la maison, l'attroupement, le tuyau déroulé, la grande échelle, les commentaires sur le trottoir, le scandale... Elle chavirait sous le poids de ses responsabilités et ne comprenait toujours pas où elle en était de sa vie. Paul jeta encore de l'eau sur les braises. Un regain de fumée asphyxia l'assistance. Les gens toussaient, crachaient, mais ne s'en allaient pas. Soudain, au milieu de cette agitation et de cette grisaille, brillèrent les casques des pompiers. Ils étaient deux, l'air jeune, robuste et important. Avec leur veste de cuir et leur coiffure de cuivre, ils ressemblaient à des guerriers d'autrefois. Le plus âgé portait une petite moustache. Il était très grand, les épaules athlétiques, l'œil en grain de café sous la visière métallique de son couvre-chef et le menton raffermi par la pression de la jugulaire. Éblouie par sa prestance, Marguerite ne saisit pas tout de suite ce qu'il lui disait.

— Par ici, murmurait-elle. Si vous voulez voir...

Avec autorité, les deux hommes casqués écartèrent les curieux. Ils avaient apporté une sorte de cylindre rouge, muni d'une poignée. C'était une pompe à bras. Ils pulvérisèrent de l'eau dans la cheminée, où des tisons rougeoyaient encore. Un chuintement de colère leur répondit. Des fragments incandescents continuaient à tomber dans l'âtre. Le feu persistait quelque part, entre les étages, dans la gaine chargée de suie. Le pompier moustachu expliqua que ses camarades allaient monter sur le toit pour envoyer de l'eau sous pression dans le conduit. Marguerite se mordait les lèvres, se tordait les mains. Cependant il lui semblait toujours qu'il y avait une distance de rêve entre elle-même et le tohu-bohu du salon. Les pompiers, à genoux, criaient des ordres dans le foyer. Une voix caverneuse leur répondait du ciel. Plus tard, il y eut une rumeur de cascade prisonnière, un frottement liquide, un raclement furieux dans l'épaisseur de la maison. L'eau arrivait, noyant le feu intermédiaire. Sur le conseil des pompiers, Paul alla chercher une serpillière, des serviettes, des chiffons pour éponger le lac de boue cendreuse qui s'élargissait sur le parquet. Il travaillait avec, sur ses traits, une lumière d'excitation ludique. Marguerite le laissait faire, désœuvrée, distraite. Tous les habitants de l'immeuble étaient réunis maintenant dans le salon. Elle se demanda si elle ne devait pas les prier de s'asseoir. Les pompiers se

parlaient encore d'une voix tonitruante, par la cheminée, entre le rez-de-chaussée et le toit.

— Ferme ! cria le pompier moustachu.

L'eau s'arrêta de couler. Le feu était éteint. Des agents de police surgirent. Ils venaient, disaient-ils, pour le constat. Puis les pompiers firent signer un papier à Marguerite. Elle demanda ce qu'elle leur devait. Ils lui répondirent que l'intervention était gratuite. Elle fut si émue de leur générosité que ses yeux se mouillèrent. Alors ils lui débitèrent un petit discours pour lui reprocher d'avoir brûlé des détritiques dans la cheminée et lui recommander de ne pas allumer de feu avant d'avoir fait procéder à une révision complète du conduit par un fumiste. Elle opinait de la tête. Ce sermon, devant des étrangers, la renforçait dans sa faute. Mise au piquet, elle ne se laverait jamais, pensait-elle, d'une telle humiliation. Le pompier moustachu la rassura : il n'y avait pas eu de dégâts dans les autres appartements sur le passage du conduit.

— Vous avez eu de la chance ! dit-il.

Il lui souriait, viril, sous son casque rutilant. Paul aussi lui souriait. Elle avait deux amis dans l'incendie et l'inondation. Les jambes coupées, elle se laissa tomber dans un fauteuil. Les copropriétaires se retiraient un à un, sans la saluer. Une voix menue lui fit lever la tête. M^{me} Mourre, qu'elle avait oubliée, lui tendait la main :

— Eh bien ! Mademoiselle Cossoyeur, je vous laisse...

*

— Elle est vraiment impossible, cette M^{me} Mourre ! dit Germaine. Elle ne sait pas ce qu'elle veut. J'ai eu une lettre d'elle, ce matin. Elle renonce...

— À quoi ? demanda Marguerite avec une pointe d'espoir.

— À venir habiter chez nous, évidemment ! Elle m'écrit que, tout compte fait, elle s'est entendue avec son propriétaire. Elle garde sa chambre. Tu ne crois pas qu'elle aurait pu y penser plus tôt ?

— Si, si, bredouilla Marguerite.

Et une joie bouillonnante l'envahit. Elle eut envie d'embrasser Germaine qui, assise dans son lit, le buste soutenu par les oreillers, se renfrognait dans une humeur quinteuse. Soulagée au-delà même de ses vœux, elle feignit la déception et murmura :

— C'est fort dommage !

Bien qu'ayant beaucoup maigri durant sa maladie, Germaine avait encore des formes. Sa forte poitrine gonflait le corsage de sa chemise de nuit rose saumon, au point d'en écarter les plis à l'endroit de la double proéminence. Ses bras courts, à demi nus, étaient posés de part et d'autre de son torse taillé en tonnelet. Dans son masque blafard, son regard avait quelque chose de vindicatif et d'offensé.

— Elle ne t'a rien dit de spécial lorsqu'elle est venue te voir ? demanda-t-elle encore.

— Non, rien.

— La chambre lui a plu ?

— Beaucoup.

— Alors, je ne comprends pas. Enfin, c'est son affaire. Nous n'allons pas lui courir après !

— Oh ! non, dit Marguerite.

Il y eut un silence. La voisine de lit de Germaine fit un bâillement d'ennui et se tourna sur le côté. La chambre, blanche comme le lait, sentait la pharmacie et le talc à la violette. Sur chacune des deux tables de nuit, tictaquait un réveille-matin. Sous l'effort de la réflexion, une ride apparut entre les sourcils de Germaine.

— Puisque M^{me} Mourre se dérobe, il nous faut trouver quelqu'un d'autre, dit-elle. J'ai repensé à ton amie russe.

— Quelle amie russe ?

— Tu n'en as pas trente-six ! Valentine je ne sais quoi ! Tu pourrais la relancer, lui dire de venir habiter à la maison. Ce serait toujours mieux que ce foutriquet de Paul !

Un grand frisson parcourut le dos de Marguerite. Pas plus tôt rassurée, elle devait repartir en guerre. N'aurait-elle jamais de répit ?

— C'est impossible ! dit-elle.

— Pourquoi ?

La tête de Marguerite se vida. Soudain elle s'entendit répondre d'une voix calme :

— Elle est morte.

Cette déclaration l'ébranla elle-même comme une explosion dont elle seule eût entendu le bruit.

— Quand ? demanda Germaine.

— Il y a une quinzaine de jours.

— Et tu ne m'as rien dit ?

— Je n'ai pas voulu te frapper... Tu étais si mal en point toi-même !

— De quoi est-elle morte ?

— Un... un transport au cerveau.

— Tu es allée à son enterrement ?

— Oui... Il y a eu une messe très émouvante à l'église russe de la rue Daru...

D'abord gênée dans la fabulation, Marguerite allait maintenant sans contrainte, d'une affirmation fausse à l'autre, comme elle eût traversé une rivière en marchant de caillou en caillou. Toutes ses étapes semblaient préparées. Elle ne mentait pas, elle inventait la vérité. À la manière de Paul. Là-bas, sur la berge opposée, il l'applaudissait.

— La pauvre ! dit Germaine. Il est vrai qu'elle était très souffrante ! Eh bien ! tant pis ! Nous nous passerons d'elle !

Son visage était soucieux. Sans doute pensait-elle à sa propre maladie. En tout cas, elle n'avait aucun soupçon. C'était inespéré !

— Eh ! oui, dit Marguerite d'un ton un peu trop guilleret.

Un regard méfiant la piqua comme un fer de lance. Vite, elle se ratrapa.

— Elle repose au cimetière de Sainte-Geneviève-des-Bois, dit-elle.

— Aide-moi à me lever, dit Germaine. Je vais faire quelques pas dans le couloir. C'est l'heure de l'exercice.

Marguerite, radieuse, s'empressa. Germaine enfila sa robe de chambre couleur coq-de-roche et chaussa ses mules jaunes à pompons bleus. Ainsi accoutrée, elle s'appuya au bras de son amie pour sortir. Elle marchait à petits pas et soufflait prudemment comme une vieille femme. Le cœur de Marguerite s'emplit d'une pitié diffuse. Elle respirait de tout près l'odeur un peu sure de Germaine. Une masse molle et faible se dandinait contre son flanc. Des infirmières les croisaient. Certaines leur souriaient au passage. L'une d'elles dit avec un enjouement professionnel :

— Bravo, madame Taff !

— C'est une vipère, chuchota Germaine. Elle me fait mal exprès, chaque fois qu'elle me pique !

Affalée dans son fauteuil, les mains sur les accoudoirs, le front incliné, Germaine semblait prêter l'oreille aux battements de son cœur. De toute évidence, le transport de l'hôpital à la maison l'avait impressionnée. Elle n'était pas fatiguée, mais inquiète. Quand elle fut enfin rassurée sur la régularité de ses pulsations, elle regarda autour d'elle, avança la mâchoire et dit :

— Qu'est-ce qui t'as pris de faire retapisser ma chambre ?

— J'ai voulu te ménager une surprise, dit Marguerite. Tu aimes ce papier ?

— Oh ! moi, tu sais, le décor... C'était très bien avant...

— Mais c'est mieux maintenant, n'est-ce pas ? En tout cas, c'est plus pimpant, pour une convalescente. Le papier s'appelle « Duchesse de Berry ».

— Fichtre ! Comment t'es-tu décidée à cette dépense ?

— Je l'ai fait aux moindres frais !

— Et alors ? Tu as manqué d'argent pour finir ?

— Ce n'est pas ça. Mais le magasin n'avait plus de « Duchesse de Berry » en stock. Dès qu'ils en recevront, ils nous le feront savoir. Cela te contrarie beaucoup, ce manque de tapisserie ?

— Ma petite, je m'en bats l'œil intensément, dit Germaine.

Elle respira de toute la poitrine et ajouta avec sentiment :

— Ah ! ce qu'on est bien chez soi ! J'en avais plein le dos de ces murs blancs, de ces infirmières blanches, de ces malades blancs !...

Son regard se posa sur un gros hortensia rose à une tête qui ornait la commode. Cette plante aux efflorescences joufflues avait quelque chose d'humain. Elle pétait de santé, face au visage cireux de la malade. Longtemps Germaine et l'hortensia se contemplèrent en silence.

— Il est superbe ! dit-elle enfin. Merci, Marguerite.

— C'est un cadeau de Paul, proféra Marguerite d'une voix fluette.

Et elle attendit le coup de boutoir en retour. Tout allait se jouer dans la seconde. Mais Germaine ne marqua aucune surprise.

— Bien sûr ! Il est encore ici, celui-là ! dit-elle.

— J'ai pensé qu'en attendant d'avoir trouvé quelqu'un d'autre comme locataire...

— C'est fou ce que tu penses, lorsque je ne suis pas là !

Marguerite perçut la gentillesse sous la gronderie et s'épanouit dans un sourire :

— Oh ! Germaine, je suis tellement contente que tu sois revenue ! Nous allons te soigner comme une princesse ! Laisse-toi faire et bientôt tu seras tout à fait guérie !

On frappa à la porte et la voix de Paul demanda :

— Pouvez-vous me recevoir, madame Taff ?

— Entrez, dit Germaine d'un ton bourru.

Il franchit le seuil, tenant dans le creux de son bras un autre hortensia rose.

— Nous l'avions mis dans le salon, dit-il, mais il sera mieux dans votre chambre.

Il le posa sur la commode, à côté de la première plante, et se répandit en compliments sur la bonne mine de Germaine. Elle l'interrompt :

— Comment se fait-il que vous ne soyez pas à votre travail ?

— J'ai changé de métier, dit Paul. Mes occupations actuelles me laissent beaucoup de loisirs. Le père d'un de mes camarades a monté une petite société pour acheter des langoustes au Yémen, où elles sont pour rien, les importer en France et, de là, les exporter aux États-Unis. Je les aide, tous deux, dans leur entreprise. Ça rapportera gros, si ça marche !

C'était la première fois que Marguerite entendait parler de cette histoire de langoustes. Paul l'avait-il inventée sur le moment ou existait-il un fond de vérité à ses assertions ? Aucune importance.

— Cela m'a tout l'air d'un drôle de trafic ! dit Germaine.

— Pas du tout ! dit Paul. La mer Rouge regorge de langoustes. Les Yéménites les pêchent de façon artisanale, mais les bateaux soviétiques y vont carrément, à l'échelle industrielle, avec congélation à bord. Seulement, pour avoir le droit d'opérer dans les eaux yéménites, ils cèdent une partie de leur prise au Yémen. Et le Yémen, qui a besoin de devises, vend le tout au père de mon copain... C'est simple !...

Germaine hochait la tête. Elle avait l'air de tout comprendre et de ne croire à rien. Marguerite, elle, ne comprenait rien et croyait à tout. Comment son amie pouvait-elle être heureuse avec tant de défiance au fond de son caractère ? À toujours se tenir sur la défensive, l'âme se prive des courses folles vers le brillant des illusions, des projets, des rêves.

— Si vous vous occupez de cette affaire, vous serez peut-être obligé de partir, un jour, pour le Yémen, dit Marguerite pensivement.

— C'est probable ! dit Paul, l'œil vague.

Il était déjà en voyage, quelque part, dans le désert, à dos de chameau. Marguerite participait au mirage. Une poussière ocre, la chaleur torride, les indigènes enturbannés et, au loin, la mer, porteuse de langoustes.

— As-tu fait replacer l'écriteau ? demanda Germaine.

— Quel écriteau ?

— Chez la boulangère, pour la chambre à louer.

— Oui, oui, balbutia Marguerite, brutalement tirée en arrière.

Paul, en revanche, ne sembla nullement touché par ce rappel à l'ordre. Il demanda quand « ces dames » désiraient déjeuner.

— Le plus tôt possible, dit Germaine.

— Quelques minutes de patience, dit Paul. Le temps de tout arranger, et je vous appelle !

Quand il fut sorti de la chambre, Germaine s'étonna :

— C'est lui qui fait la cuisine maintenant ?

— Oui, dit Marguerite. Tu sais qu'il est très capable. Rassure-toi, le menu sera tout à fait régime !

Elle essayait d'adoucir les angles. Mais Germaine se gourmait :

— C'est absurde ! Nous ne sommes plus chez nous ! Il est temps que ça cesse !

Paul reparut. Il s'était confectionné une toque de cuisinier avec du papier blanc et portait un tablier sur le ventre.

— Madame est servie, dit-il.

Germaine haussa les épaules et se mit debout péniblement. La veste de son tailleur bleu marine flottait sur son torse court. Dans le couloir, elle voulut se diriger, comme d'habitude, vers la cuisine, mais Paul lui désigna la porte du salon :

— Non, non ! Par ici !

— Quelle idée ! grommela Germaine.

— Nous y serons tellement mieux, ma Germaine ! dit Marguerite.

Deux couverts avaient été disposés sur une table de bridge drapée d'une nappe à fleurs. Marguerite et Germaine s'assirent face à face. Paul apporta, sur un plateau, de petits ravier garnis de tomates en tranches, de riz froid, d'artichauts nains, de fenouil, de céleri.

— Tout est sans sel ! dit Marguerite.

— Vous ne vous asseyez pas ? demanda Germaine en levant sur Paul un regard glacé.

— Non, non, je vous remercie, dit Paul. Je préfère rester debout pour le service. Je mangerai un morceau après.

— Ne faites donc pas tant de chichis ! J'imagine qu'en mon absence vous preniez vos repas avec M^{lle} Cossoyeur ?

— Cela nous est arrivé plusieurs fois, en effet.

— Alors... Vous voyez bien !... Rajoutez un couvert et mettez-vous là !

Un flot de gratitude amollit Marguerite. Tout fondait en elle, tout se transformait en lait, en sucre, en festons. Paul ôta son bonnet de papier, dénoua son tablier, apporta une assiette, un couteau, une fourchette, un verre, et prit place entre les deux femmes en

murmurant :

— Je suis très touché de votre invitation, madame.

— Il n'y a vraiment pas de quoi ! dit Germaine.

Et elle reprit son masque de samouraï furieux.

Pour la dérider, Paul l'interrogea sur son séjour à l'hôpital. Elle parla de sa maladie avec beaucoup de cran, vanta le dévouement de certaines infirmières, quoique l'une d'elles fût une véritable peau de vache, et reconnut de grandes qualités de cœur au Dr Macoubier. Celui-ci ne l'avait laissée partir qu'après lui avoir recommandé une extrême prudence. Usage régulier des anticoagulants, régime, repos, une prise de sang par mois pour vérifier le taux de prothrombine et surveillance du médecin traitant en collaboration avec le cardiologue de Necker.

— J'en ai encore pour un bout de temps avant de pouvoir reprendre mon travail au bureau ! conclut-elle.

Elle s'était animée en parlant d'elle-même et mangeait avec appétit.

— Et ici, n'y a-t-il pas eu quelque chose de changé ? demanda-t-elle tandis que son regard parcourait la pièce.

— Mais non..., rien, dit Marguerite.

Elle craignait que Germaine ne remarquât le bord du tapis d'Aubusson maculé et roussi, et le parquet, devant l'âtre, brûlé par des escarilles. Après le départ des pompiers, elle avait aidé Paul à retransporter le reste du bric-à-brac. Non plus sous la tonnelle, mais dans un autre coin du jardin. Hors de la vue des copropriétaires. On en avait profité pour faire un brin de ménage dans le salon. Par la porte-fenêtre ouverte, entraît un silence provincial, coupé de pépiements d'oiseaux. Paul se levait, de temps en temps, pour passer à la cuisine. Il avait fait cuire un poulet à l'estragon. Germaine se régala. Au dessert – une salade de fruits –, elle avait déjà un visage plus détendu. Après le repas, elle voulut marcher un peu, au bras de Marguerite, dans l'allée. Elles s'arrêtèrent devant le massif pour humer une rose. Marguerite était aux anges. César les suivait.

— Évidemment, il est encore là, lui aussi ! dit Germaine.

— Oui, mais il a une petite amie, susurra Marguerite. Il dort avec elle. Et il vient simplement nous rendre visite, quand ça lui chante !

Germaine feignit de ne pas l'entendre. Ayant fait le tour du jardin, elle se sentit fatiguée et rentra dans sa chambre pour se mettre au lit. Le choix de la chemise de nuit la préoccupa un instant. Par une bizarrerie de la nature, cette femme au caractère brusque, qui ne se souciait guère de la mode dans son habillement, avait la passion des chemises de nuit. Elle en possédait une bonne dizaine, de modèles et de coloris différents, toutes garnies de dentelles, de rubans, d'incrustations, de trou-trous. Elle opta pour une chemise de nuit d'un

blanc très doux, qui enveloppa son corps courtaud d'un nuage de nacre. Marguerite l'aida à l'enfiler et à la boutonner. Mais, une fois couchée, Germaine refusa de dormir. Elle réclama un roman policier, en parcourut deux pages du regard et demanda à Marguerite de lui lire la suite, à haute voix. Marguerite accepta avec répugnance. Cette prose vulgaire, truffée de gros mots, écorchait sa langue au passage. Assise au chevet de Germaine, le livre à la main et les lunettes sur le nez, elle essayait en vain de mettre de l'intonation dans les dialogues de gangsters :

« — Laisse tomber, Jack ! Cette souris n'est pas pour ta pomme !

» — Tire-toi de là, tête de lard, ou je te flingue ! »

Germaine, en revanche, avait, devant ce déballage d'ordures, le même air de délicate appétence que devant le poulet à l'estragon. Elle goûtait en connaisseur la préparation d'un meurtre ou d'un hold-up. Toute cette violence la disposait même mystérieusement au sommeil. Déjà ses paupières se fermaient et se relevaient par saccades. Un crépitement irrégulier retentit de l'autre côté de la cloison. Germaine dressa le cou :

— Qu'est-ce que c'est ?

— La machine à écrire, dit Marguerite. Paul m'a très gentiment proposé de dactylographier mon manuscrit. Il y travaille, parfois, dans le salon. Le bruit te gêne ?

— Oui.

— Je vais lui dire d'arrêter. Tu sais, il fait ça à ses moments perdus...

— Et toi, tu en baves des ronds de chapeau ! Ah ! ce que t'es godiche, ma vieille ! Et d'abord, d'où vient-elle, cette machine à écrire ?

— C'est celle qui était dans ton armoire.

— Vous avez fouillé dans mes affaires ? rugit Germaine.

Et son visage s'empourpra, au-dessus de sa chemise de nuit ivoire à entre-deux de valenciennes. Craignait-elle que ses lettres d'amour n'eussent été découvertes au cours de l'investigation ?

— Nous avons dû vider l'armoire pour la bouger quand nous avons tapissé la chambre, murmura Marguerite. Mais nous avons tout remis en place, après. Tout, sauf la machine à écrire...

Germaine croisa les bras sur sa forte poitrine :

— Ah ! il s'en est passé des choses, dans cette maison, pendant que j'étais à l'hôpital !

— Mais non, je t'assure... Cela dit, tu as raison : cette machine à écrire fait vraiment un vacarme !... Une seconde... Je reviens...

En pénétrant dans le salon, Marguerite fut tout attendrie de voir Paul, en manches de chemise, occupé à taper, avec deux doigts, sur le clavier. Comme il s'appliquait ! Comme il était discret et serviable ! Et

elle allait le déranger !

— Le chapitre de la mort est saisissant ! dit-il.

— Vous trouvez ? Oh ! je suis bien contente !

— Mais cela ne vous gêne pas d'écrire ce livre par morceaux, sans vous préoccuper de la succession des faits ?

— Ce n'est qu'un premier jet. Après, je reprendrai le tout en observant l'ordre chronologique. J'ai toujours travaillé ainsi...

— Le retour de votre amie va vous retarder sans doute.

— Ce n'est pas grave. Aucun éditeur n'attend après mon manuscrit. Où en êtes-vous ?

Marguerite s'assit à côté de Paul et relut la dernière phrase qu'il avait dactylographiée. Il reprit son travail avec lenteur. Elle regardait s'inscrire, lettre après lettre, les mots d'un texte qui les unissait tous deux dans une collaboration harmonieuse. Le cliquetis des touches la charmait comme l'accompagnement musical de leur amitié. Un cri de Germaine, venu du fond de l'appartement, la fit sursauter :

— Marguerite ! Qu'est-ce que tu fabriques ?

— Ah ! mon Dieu ! s'exclama-t-elle. J'ai oublié de vous dire... Le bruit de la machine à écrire importune Germaine... Ne pourriez-vous vous installer ailleurs pour dactylographier ?

— Mais si, dit-il. J'irai dans ma chambre.

— Il faut excuser mon amie ! soupira-t-elle. Elle a les nerfs à fleur de peau, en ce moment !

Quand elle retourna dans la chambre de Germaine, celle-ci s'était assoupie. Les mains jointes sur le ventre, la tête enfoncée dans l'oreiller, la bouche ouverte, elle ronflait doucement. Marguerite se félicita de cette pacification provisoire ; il suffisait que Germaine s'endormît pour que tout redevînt calme dans la maison. Marchant sur la pointe des pieds, elle s'éloigna du lit et se dépêcha de rejoindre Paul.

Évidemment, l'affaire polonaise n'était pas à la gloire de Denis Davydoff. Passant outre à l'ordre de transporter tous les prisonniers rebelles dans la Russie intérieure, il avait fait juger sur place, dans la ville de Vladimir de Volhynie, l'un des chefs de la sédition « pour ôter aux habitants, une fois pour toutes, l'envie de se révolter ». Condamné par une cour martiale improvisée, le meneur avait été fusillé et son cadavre pendu sur la grande-place sous cet écriteau : « Un traître au monarque ». En évoquant cette exécution sommaire, Marguerite souffrait dans son amour pour Denis Davydoff et s'efforçait d'excuser tant de cruauté par le dévouement du général-poète à son tsar et à sa patrie. Mais devait-elle minimiser les rigueurs de son héros pour lui conserver son auréole ou dire la stricte vérité au risque de le rendre déplaisant au lecteur ? Ce cas de conscience la tourmentait et l'empêchait d'écrire. Elle eût aimé en discuter avec Paul. Or, il avait disparu depuis la veille. Certes, il lui était déjà arrivé de passer la nuit dehors. Jamais Marguerite ne s'en était inquiétée. Cette fois-ci, à cause de la présence de Germaine, la chose lui paraissait plus grave. Peut-être était-il parti, tout à trac, pour le Yémen ? Cette idée la secoua jusqu'aux racines. Épouvantée, elle en oublia Denis Davydoff et se mit à ronger ses ongles. Une mauvaise habitude qui datait de son enfance. Elle s'en était débarrassée depuis des années. Et voici que cela la reprenait aujourd'hui. Seule dans sa chambre, devant la page blanche, elle mordillait minutieusement l'extrémité de ses doigts, en détachait de fines lamelles de corne et les recrachait du coin de la bouche, avec un sentiment complexe de dégoût et de plaisir. Le figlorage prenait du temps. Il fallait égaliser, à petits coups de dents, le bord déchiqueté. Elle s'énervait, elle soupirait. Au bout d'un moment, elle se leva et passa dans la chambre de Paul pour vérifier si, par extraordinaire, il n'était pas rentré entre-temps. Personne. Néanmoins la présence des vêtements dans le placard, de la brosse à dents et du rasoir sur la tablette du lavabo était rassurante. Paul allait sûrement revenir. Mais quand ? Germaine faisait la sieste. Les premières chaleurs la fatiguaient beaucoup. Marguerite elle-même se sentait lasse, agacée, incommodée. Elle tournait en rond dans l'appartement sans trouver à quoi s'employer. Denis Davydoff pâlisait, la Russie s'éloignait. Paul devait être avec des amis. Peut-être avec Patrick ? Ces sorties nocturnes étaient de son âge. En tout cas, depuis dix jours que Germaine était rentrée de l'hôpital, il s'était montré avec elle d'une

correction et d'une gentillesse qui eussent dû la désarmer. Si elle lui battait froid encore, c'était plus par entêtement que par ressentiment véritable. Elle ne voulait pas se déjuger publiquement. Mais, en fait, elle était conquise. Cette pensée réjouissait Marguerite au milieu de son désarroi. Des gouttes de sueur perlaient à son front. Son chemisier collait à ses épaules. L'été s'annonçait torride. Quatre heures trente-cinq. Elle décida de prendre un bain à peine tiède pour se rafraîchir.

Plongé dans l'eau, son corps se détendit, et elle goûta les délices d'un repos secret, d'une flottante impudeur, avec, en face d'elle, une glace murale qui reflétait la masse trapue du chauffe-bain. Remuant les mains à la surface, elle s'amusait à provoquer des vaguelettes autour de ses genoux osseux. Puis elle bougea ses orteils. Jamais elle ne les agiterait avec autant d'aisance que Paul, le jour où ils s'étaient déchaussés, tous deux, après la pluie. Ce souvenir l'attendrit. Ils avaient déjà un passé. Elle partit, la tête la première, dans les souvenirs. Le timbre de la porte d'entrée retentit fortement. Ce devait être Paul. Mais non, il avait sa clef. Encore un coup de sonnette. Et, au loin, la voix de Germaine criant :

— Marguerite, la porte !

Troisième coup de sonnette.

— La porte ! Tu es sourde ? hurla Germaine.

Marguerite sortit de la baignoire, s'enveloppa dans un peignoir de bain trop court, chaussa ses vieilles mules aux talons fauchés et se précipita, en boitillant, dans le vestibule. Germaine, qui l'avait devancée, prenait déjà le courrier des mains de Carmen.

— Qu'est-ce que tu fichais ? dit-elle.

— J'étais dans mon bain.

— À cette heure-ci ? Tu es complètement dévissée !

Ensemble, elles regagnèrent la chambre de Germaine.

— Je suis en convalescence, poursuivit Germaine en se recouchant. Je ne peux pas sauter du lit pour un oui pour un non. Tu devrais le comprendre !

Elle semblait de méchante humeur. C'était signe qu'elle n'avait pu dormir de l'après-midi. Le Dr Leroux, médecin traitant, qui suivait Germaine depuis son retour de l'hôpital, avait prévenu Marguerite que les convalescents cardiaques étaient souvent sujets à des crises d'angoisse, d'irritation, pénibles pour leur entourage. Marguerite s'assit au chevet du lit et referma les pans du peignoir sur sa poitrine. Le dos calé par les oreillers, Germaine triait le courrier : des prospectus et une carte postale. Elle chaussa ses lunettes, prit la carte postale, la lut d'un trait et s'en éventa le menton à petits gestes rapides.

— Quelle chaleur ! dit-elle.

Sa chemise de nuit mauve, déboutonnée sur le devant, montrait la

base de son cou large, à la peau plissée et grenue. Soudain elle demanda :

— Où m'as-tu dit qu'elle était enterrée, ton amie russe ?

— À Sainte-Geneviève-des-Bois, répondit Marguerite.

— Et tu y es allée comment, à Sainte-Geneviève-des-Bois, le jour des obsèques ?

— Dans une voiture des pompes funèbres, avec le fils de Valentine Ivanovna.

En disant ces mots, Marguerite perçut comme un fléchissement du sol sous son poids. Sa chaise s'enfonçait. Elle descendait en ascenseur.

— Tiens, lis, dit Germaine en lui tendant la carte postale.

— Je n'ai pas mes lunettes.

— Voilà les miennes.

Marguerite prit les lunettes, la carte postale et balbutia encore, au bord des larmes, comme pour retarder l'événement fatal.

— Je ne vois pas très bien avec ces verres... Qu'est-ce que c'est, Germaine ?

— Un message d'outre-tombe, dit Germaine en la fusillant du regard.

La carte postale, adressée à M^{lle} Marguerite Cossoyeur, était signée Valentine Ivanovna Zaitseff. « Je vous écris ce petit mot, ma chère amie, pour vous dire que je suis enfin installée dans la Maison de retraite dont je vous ai parlé et que, ma foi, je m'y trouve fort bien... » Marguerite n'en lut pas davantage. Elle avait l'impression qu'on venait de lui arracher son peignoir. À demi morte de honte, elle regardait, devant elle, cette femme alitée, qui se gonflait de colère. Les yeux de Germaine saillaient hors de ses orbites. Elle appuyait une main contre son cœur pour en comprimer les battements. Une respiration sifflante s'échappait de ses lèvres pâles.

— Germaine, je t'en supplie ! gémit Marguerite. Le docteur a dit qu'il ne te fallait pas d'émotions !

— Tu m'as menti ! dit Germaine d'une voix entrecoupée.

— Oui, oui, je suis une misérable ! Je te demande pardon !

— Pourquoi as-tu fait ça ? Hein ? Pourquoi ?

Les larmes étouffaient Marguerite. Jamais la noirceur de sa faute ne lui était apparue aussi nettement qu'en cette minute. Ravalée au dernier degré de l'abjection, elle se détestait, elle souhaitait disparaître.

— Je ne sais pas ! bafouilla-t-elle.

— Eh bien ! moi, je vais te le dire ! s'écria Germaine. Ce Paul t'a embobinée ! Tu en as perdu la boule, ma pauvre fille ! Les femmes de ton espèce, on les appelait autrefois des rombières, des entreteneuses ! Oh ! je suppose bien qu'il n'y a rien entre toi et lui ! Mais tu lui trouves toutes les qualités ! Tu es capable de n'importe quoi pour le

garder à la maison ! Même de me mentir, à moi, ta seule amie ! Même de lui donner ta biographie à dactylographier, au lieu de me laisser faire le travail comme d'habitude !

— Mais... tu étais malade...

— Et alors ? Tu ne pouvais pas attendre que je sois guérie ?

— Si, bien sûr !... J'aurais dû...

— Jamais tu n'as été aussi pressée de voir taper ton manuscrit ! Tu as profité de mon absence ! Pour tout ! Pour tout ! Comment veux-tu que j'aie encore confiance en toi ?

Le souffle coupé par cette tornade, Marguerite porta les mains devant son visage.

— Oh ! Germaine ! Par pitié !...

— Non, ce serait trop facile ! Je sais à quoi m'en tenir maintenant sur tes sentiments à mon égard ! Rien ne sera plus jamais entre nous comme avant ! Tu m'as déçue !

Brisée par les sanglots, Marguerite se leva et voulut embrasser Germaine. Mais l'autre la repoussa durement :

— Fous-moi la paix !

Déportée dans son mouvement, Marguerite lui baisa le coude. L'air furibond, Germaine se frotta le bras du plat de la main, comme si ce contact l'eût souillée.

— Ma vieille, je te garantis que, ton Paul, je le ferai valser ! dit-elle encore. Du balai ! Et vite !

Elle souffla comme un chat malveillant et ajouta, un ton plus bas :

— Il fait une chaleur à crever, ici ! Aide-moi à me lever. Je vais m'étendre sur la chaise longue, dans le jardin.

Marguerite se précipita, trop heureuse d'être encore utile à son amie. Elles s'avancèrent, côte à côte, dans l'allée. À cause de sa haute taille, Marguerite devait se pencher pour voir le visage de Germaine. Elle l'implorait du regard. Mais Germaine, sanglée dans sa robe de chambre coq-de-roche, était un bloc de réprobation et de refus.

— Tu vas bien ? chuchota Marguerite.

— Merde ! dit Germaine.

Elles s'arrêtèrent à l'ombre du chêne. Marguerite tira de la tonnelle la vieille chaise longue aux montants de bois grisâtre et à la toile bleue décolorée, et se mit en devoir de l'installer. C'était un meuble de structure compliquée, articulé en plusieurs points, et qui se pliait et se dépliait en claquant, sans jamais offrir l'aspect d'un siège confortable. Marguerite s'escrima longtemps avant de parvenir à mettre les quatre pieds d'aplomb. Quand le transatlantique fut prêt, Germaine dit :

— Non, pas ici ! À côté de la pelouse !

Marguerite déplaça la chaise longue et Germaine se fâcha :

— Je t'ai dit à côté de la pelouse, je ne t'ai pas dit sur la pelouse !...

Marguerite reçut cette gronderie comme une douce aumône : Germaine lui parlait, la commandait, c'était presque une réconciliation. Enfin la chaise longue fut plantée au bon endroit, et Germaine, fléchissant les jarrets et s'appuyant des deux mains sur les accoudoirs, se laissa lourdement descendre sur le siège. À l'instant où son arrière-train touchait la toile, la béquille de soutien dérangée glissa hors de son encoche, les bras du transatlantique se replièrent et la machine entière s'aplatit sur le sol. Tombant de toute sa masse sur le dos, Germaine poussa un rugissement de douleur. Un de ses doigts s'était pris dans la charnière comme dans un casse-noisette. Éperdue d'anxiété, Marguerite se pencha sur elle pour dégager la main meurtrie. Mais elle avait beau essayer de manœuvrer les montants, le poids de Germaine bloquait tout.

— Quel malheur ! se lamentait Marguerite. Parle-moi ! Germaine, ma Germaine, que ressens-tu ?

Au lieu de répondre, Germaine continuait à hurler. Ses yeux se révélaient. Elle était aussi pâle qu'à l'hôpital, tout de suite après sa crise. Allait-elle s'évanouir ? Changeant de tactique, Marguerite s'efforçait maintenant de soulever son amie pour décoincer le doigt. Mais Germaine était trop lourde. Incapable de la bouger, le désespoir au cœur et les larmes aux yeux, Marguerite soupira :

— Ah ! mon Dieu ! je vous en supplie, aidez-moi !

Soudain un éclair de joie l'éblouit. Était-ce une hallucination ? Paul s'avançait dans le jardin. Une étoile guidait ce garçon. Le miracle était son ordinaire. Elle cria :

— Paul ! Vite ! Un accident !

En deux bonds, il fut auprès d'elle. La robe de chambre de Germaine s'était retroussée dans la chute. On voyait ses grosses cuisses nues. Marguerite rabattit les deux pans de drap coq-de-roche sur les genoux de son amie. Paul enfourcha le corps, le tourna un peu sur le côté, et, le haussant pour le décoller du siège, le tirant à lui avec d'infinies précautions, parvint à libérer le doigt de la pince qui l'écrasait. Puis, glissant ses deux mains sous le dos de la gisante, il s'arc-bouta et, d'un violent coup de reins, souleva son fardeau. Germaine n'avait pas perdu connaissance et, pour soulager Paul, qui la soutenait avec peine, elle lui passa un bras autour du cou. Étroitement liés l'un à l'autre, ils formaient un couple titubant, dont l'étrangeté frappa Marguerite. Ayant pris son élan, Paul s'élança à petits pas fléchissants vers la maison. Comme il était fort malgré son air fluet ! Marguerite trotta à côté de lui en répétant :

— Ma chérie ! Ma chérie !

Une fois allongée sur le lit, Germaine râla :

— C'est affreux ! Tout est cassé dedans ! On va me couper le doigt ! Je ne pourrai plus travailler !

Elle montrait l'index de sa main droite cruellement mâchuré. Une trace violette était imprimée en creux dans la peau. L'ongle bleussait déjà.

— Allons, madame Taff, dit Paul. Ce ne sera rien. Vous verrez...

Et il lui tapota la joue. Les chairs molles du visage de Germaine tremblèrent sous cette caresse virile. Elle hoquetait, elle sanglotait. Paul demanda à Marguerite de lui apporter une bassine d'eau très froide et un mouchoir. Délicatement, il entourait l'index malade avec une compresse. Germaine parut se calmer un peu.

— Cela vous fait du bien ? demanda-t-il.

Pas de réponse. Alors il lui posa la main, à plat, sur le front. Sous le bandeau de ces cinq doigts d'homme qui la coiffaient jusqu'aux sourcils, elle roulait des yeux de fureur impuissante.

— Enlevez votre patte mouillée ! gronda-t-elle. Vous m'énervez !

— Mais non, mais non ! dit-il doucement. Laissez-vous faire.

— J'ai trop mal !

— Un peu de patience.

Cependant Marguerite, la boussole affolée, tournait autour du lit et se mordillait les ongles du bout des dents, en gémissant :

— Ah ! nous n'avons vraiment pas de chance !

— Marguerite ! Tes ongles ! cria Germaine. Tu recommences !

Et, aussitôt après, elle se remit à geindre.

— Elle souffre trop, Paul ! dit Marguerite. Il faut faire quelque chose.

— Je vais téléphoner au D^r Leroux, dit Paul.

Il s'éclipsa et revint, trois minutes après, l'air triomphant :

— Il était chez lui. Il arrive !

Germaine, épuisée, laissa retomber sa tête sur l'oreiller. De lourdes larmes coulaient de ses yeux globuleux sur ses joues. Marguerite, qui ne l'avait jamais vue pleurer, était dans la désolation et l'effroi. Tout ce qu'elle pouvait faire, c'était pleurer elle-même. Mais le D^r Leroux sauverait la situation, elle en était sûre ! Soudain elle se rappela qu'elle était nue sous son peignoir de bain. Elle n'allait quand même pas quitter le chevet de son amie pour courir se rhabiller ! Le D^r Leroux la verrait dans cette tenue. Tant pis ! Les médecins avaient l'habitude... D'une voix mourante, Germaine demanda qu'on rafraîchît la compresse de son doigt. Paul prit la bassine d'eau, le mouchoir et sortit.

— Il est arrivé juste à temps ! dit Marguerite d'un ton enjoué. Sans lui, je ne sais pas ce que nous serions devenues !

Un silence de marbre lui répondit.

— Mais comment est-ce arrivé ? dit M^{me} Mourre d'un air de compassion douloureuse.

— Bêtement, dit Germaine. En m'asseyant sur une chaise longue. Marguerite l'avait mal installée. Et crac ! Fracture de la dernière phalange !

Elle éleva sa main droite, dont l'index, maintenu raide par des attelles et entouré d'un bandage, se détachait, comme une grosse poupée, au milieu des autres doigts. Directement accusée, Marguerite baissa la tête au-dessus de sa tasse. Jamais encore Germaine n'avait dit aussi nettement qu'elle la tenait pour responsable de son accident. Et cela se passait devant une étrangère ! De toute façon, la visite de M^{me} Mourre était inquiétante. Pourquoi Germaine l'avait-elle invitée ? Elles n'étaient pourtant pas des intimes ! Des relations professionnelles, tout au plus. Le thé était servi dans le salon. Assises autour d'un guéridon, les trois femmes souriaient dans le vide, la conversation se traînait. Après avoir écouté le récit détaillé de la maladie de Germaine et donné les dernières nouvelles du bureau, M^{me} Mourre parla des prochaines vacances. On était au mois de juillet. Paris commençait à se vider. Quelques commerçants avaient déjà fermé boutique. La chaleur pesait sur les rues à demi désertes. Des cars de touristes stationnaient devant les monuments. Dans l'immeuble, la plupart des copropriétaires étaient partis. Les autres vivaient à petit bruit, les volets mi-clos. M^{me} Mourre comptait prendre son congé au mois de septembre.

— J'irai dans la Creuse, chez mes cousins, dit-elle. En août, mon frère et ma belle-sœur occuperont la petite maison. Ils ne la libéreront qu'à la fin du mois, juste pour mon arrivée. C'est un peu compliqué, ce genre d'organisation familiale. Et vous, que pensez-vous faire, cet été ?

— Nous ne bougerons pas, dit Germaine. Dans mon cas, il faut être prudent.

— Ne le regrettez pas, ma chère ! piaula M^{me} Mourre. Paris, au mois d'août, est très agréable ! On se croirait en province !

Et, s'adressant à Marguerite, elle poursuivit :

— Vous devez être heureuse d'avoir maintenant votre amie toute à vous ! Je suis sûre que vous êtes pour elle la meilleure des infirmières !

— J'essaie, dit Marguerite.

— Elle a beaucoup de mérite, observa Germaine. Je ne suis pas

une malade commode !

— Qui parle de malade ? susurra M^{me} Mourre. Vous êtes une convalescente. Je vous trouve une mine superbe !

Il y eut un silence. Les oiseaux pépièrent. Malgré le store baissé, une lourde chaleur régnait dans la pièce. Ça et là, dans la pénombre étouffante, luisaient la courbe d'un meuble, le renflement d'un bronze, l'œil blanc d'une potiche. M^{me} Mourre but une gorgée de thé. Insoucieuse de la température, elle portait le même uniforme gris ardoise que lors de sa précédente visite. Épaulettes, boutons de cuir et sac plat et carré, à longue lanière, posé sur les genoux. Germaine, elle, était en robe de chambre. Le ton cuivré de son vêtement accusait la pâleur de son visage. La remarque de M^{me} Mourre sur sa bonne mine paraissait l'avoir contrariée. Elle n'aimait pas que l'on sous-estimât son état.

— N'es-tu pas trop fatiguée ? dit Marguerite. Si tu veux te remettre au lit, je peux transporter le plateau dans ta chambre !

— Surtout pas ! grommela Germaine. J'en ai assez de ma chambre. On est bien ici !

De fines gouttes de sueur brillaient à son front. Elle s'éventait le menton avec une serviette en papier.

— Divinement bien ! dit M^{me} Mourre en plissant les yeux. Quelle belle pièce ! Je l'avais mal vue, la dernière fois...

Et, tournée vers Marguerite, elle ajouta :

— Au fait, je ne vous ai pas demandé comment s'est terminé ce feu de cheminée !

Marguerite tressaillit, touchée au cœur. Les yeux de Germaine lancèrent un regard en coup de sonde.

— Quel feu de cheminée ? dit-elle.

— Eh bien ! mais l'autre jour, quand je suis venue, il y a eu un feu de cheminée dans votre appartement, dit M^{me} Mourre. Les pompiers sont même intervenus !

— Première nouvelle ! dit Germaine.

— Je n'ai rien voulu te dire pour ne pas t'alarmer inutilement, murmura Marguerite.

— C'est extraordinaire, tout ce que tu ne me dis pas pour ne pas m'alarmer ! s'exclama Germaine. Bientôt, j'apprendrai ce qui se passe à la maison par les journaux !

— Mais, comprends-moi, Germaine, c'était peu de chose !

— Peu de chose ? dit M^{me} Mourre en hochant la tête d'un air compétent. Ça flambait bien !

Marguerite l'eût pilée dans un mortier avec son sac à main et ses épaulettes.

— Et comment as-tu provoqué ce feu de cheminée ? demanda Germaine.

— Les copropriétaires avaient exigé que je débarrasse la tonnelle. Que voulais-tu que je fasse des vieux objets qui s’y trouvaient ? J’ai essayé de les brûler dans la cheminée du salon...

— Et tu étais seule pour faire ça ?

— Non. Paul m’a aidée.

— Nous y voilà ! triompha Germaine. Paul ! Toujours Paul !

Pour se donner une contenance, Marguerite tournait sa cuiller dans sa tasse.

— Pourquoi tournes-tu ta cuiller ? dit Germaine. Tu ne prends jamais de sucre dans ton thé !

Marguerite arrêta son mouvement.

— Je suis désolée ! dit M^{me} Mourre.

— Il ne faut pas, chère amie, rétorqua Germaine. Grâce à vous, j’y vois un peu plus clair ! D’ailleurs, rien de ce que j’apprends ne m’étonne. Nous avons affaire à des inconscients. Ah ! je regrette que vous ayez renoncé à venir habiter chez nous !

M^{me} Mourre frétila dans son fauteuil Régence.

— Moi aussi, je le regrette, en un certain sens, dit-elle. C’est si beau, si spacieux !... Et puis, il y a ce jardin !...

— Je vous l’avais bien dit ! s’écria Germaine. Je suis sûre que la chambre où vous êtes installée ne vaut pas celle que nous vous offrons !

— Oh ! ça évidemment ! dit M^{me} Mourre. Sans doute ne me suis-je pas bien rendu compte quand je suis venue ici, la première fois... L’atmosphère était si différente !... J’avoue que j’ai eu aussi quelque scrupule à faire partir ce jeune homme...

— Marguerite ne vous a pas dit qu’il devait partir de toute façon ?

— Si... si... Mais enfin, cela me gênait... Et puis, tout ce mouvement... Ce... ce remue-ménage... Je suis une personne de tempérament réservé, qui recherche avant tout la quiétude...

— Vous l’auriez trouvée ici, affirma Germaine. Mais, dites-moi, vous êtes-vous réellement engagée par ailleurs ?

— Pas exactement ! En vérité, je suis comme l’oiseau sur la branche.

— Eh bien ! alors ? Trêve d’hésitations ! Décommandez et venez chez nous ! C’est si simple !

M^{me} Mourre dérivait, sans gouvernail, l’air à la fois perdu et ravi :

— Vous croyez ?... Vraiment, je n’ose... En tout cas, pas avant le 1^{er} août... J’ai réglé d’avance jusque-là...

— Eh bien ! va pour le 1^{er} août !

À mesure que l’acceptation de M^{me} Mourre devenait plus probable, Marguerite sentait croître en elle la panique et le désespoir. Ainsi, rien ne désarmait Germaine. La gentillesse de Paul à son égard, ses attentions répétées, les soins dont il l’entourait depuis sa maladie ne

suffisaient pas à entamer sa décision de le jeter dehors. Elle paraissait même plus enragée que jamais. Pourquoi, mon Dieu ? Qu'avait-elle contre ce garçon ? Comment pouvait-elle lui préférer cette intruse à l'air strict et au parler pointu ? On ne met pas en balance un elfe couronné d'étincelles et un lingot de plomb. Trop tard. Tout était compromis à cause de cette visite. Il fallait accepter le malheur d'une séparation, après avoir rêvé follement d'amener Germaine à démordre de son idée.

— Le 1^{er} août... mais... c'est dans treize jours ! chuchota Marguerite.

— Eh bien, quoi ? dit Germaine.

— Paul aura-t-il le temps de s'organiser ?...

Germaine balaya cette objection avec un grand rire :

— Mais oui ! Mais oui ! Fais-lui confiance ! Il a la semelle légère : son bagage tient dans un mouchoir ! Donc, nous disons le 1^{er} août. Ainsi, chère amie, vous pourrez profiter du jardin. Peut-être même vous sentirez-vous si bien sous ces ombrages que vous renoncerez à vos vacances en septembre, dans la Creuse !

M^{me} Mourre fit la sucrée :

— Peut-être ! Peut-être !

Et soudain ses yeux s'arrondirent, son buste se redressa. La figure de Paul venait de surgir dans l'entrebâillement de la porte. Mais au ras du sol. Comme une tête coupée qui aurait roulé sur le tapis. Germaine fronça les sourcils sans marquer la moindre surprise. Il y avait beau temps que les farces de Paul ne l'étonnaient plus.

— Entrez, monsieur Lecapellet, dit-elle. J'ai justement à vous parler.

Paul était couché dans le vestibule. D'un mouvement souple, il se mit debout. Sa tête revint à hauteur d'homme. Il franchit le seuil, tenant à la main un paquet de livres entourés d'une ficelle.

— Bonjour, mesdames, dit-il allègrement. Tenez, madame Taff, j'ai pensé à vous. En passant sur les quais, j'ai déniché des romans policiers que vous n'avez peut-être pas lus. Rien que les titres m'ont donné la chair de poule !

Une autre que Germaine eût été attendrie par tant de délicatesse. Mais sans doute avait-elle décidé, une fois pour toutes, de ne se laisser ébranler par aucune considération humaine.

— Bon, dit-elle. Mettez ça là !

De son doigt emmailloté, elle désigna un guéridon pour que Paul y posât les livres. Une goutte de sueur coula sur sa tempe. Elle l'essuya avec la serviette en papier et reprit :

— Je vous annonce une heureuse nouvelle. M^{me} Mourre est revenue sur sa décision. Elle va habiter ici. À partir du 1^{er} août. Je vous conseille donc de prendre vos dispositions.

La voix de Germaine blessait Marguerite. On lui sciait les chairs avec un couteau ébréché. Elle se mordit les lèvres et de petites larmes brûlantes lui vinrent aux paupières.

Devant elle, dans une buée déformante, Paul souriait, nullement ému. Rien ne le déroutait. Les embûches étaient pour lui des tremplins. Il sautait toujours plus haut, toujours plus vite.

— Le 1^{er} août, la chambre sera libre, affirma-t-il.

Germaine inclina la tête en souveraine habituée à l'obéissance et dit, magnanime :

— Allez chercher une tasse, si vous voulez prendre le thé avec nous.

— Je ne vois pas ce que tu lui trouves d'intéressant, dit Germaine. Il est prétentieux, paradeur, borné, il ne pense qu'à lui-même et à l'impression qu'il produit sur les autres...

— Tu exagères, murmura Marguerite.

— Je suis au-dessous de la vérité. Pour moi, c'est un coco infréquentable !

— Et tous ses amis ?

— En a-t-il eu tant que ça ? Tu écris toi-même que Pouchkine disait de lui : « Les écrivains le croient grand militaire et les militaires grand écrivain. » C'est plutôt raide comme jugement !

— Pouchkine plaisantait. D'ailleurs, tu n'as lu que quelques chapitres isolés. Quand tu liras le tout...

— Je ne lirai pas le tout. Et personne ne le lira. Parce que, dès les premières pages, ton type agacera le lecteur le mieux disposé. Tu as mal choisi ton héros, ma vieille !

Marguerite était consternée. Comment se faisait-il que Germaine n'eût que mépris pour les personnes qu'elle-même estimait le plus ? Dans son entêtement à la contredire, elle mettait Denis Davydoff et Paul dans le même sac. « Ma parole, elle n'aime que M^{me} Mourre ! », se dit Marguerite avec révolte. Elle regrettait d'avoir montré son manuscrit à Germaine. Celle-ci le lui avait demandé hier, dans un mouvement de curiosité amicale. Mais peut-être savait-elle déjà, à ce moment-là, qu'elle dénigrerait et le texte et le modèle. Incontestablement, elle était plus agressive depuis sa maladie. D'ailleurs, la fréquentation des gangsters qui peuplaient ses romans policiers lui avait gâté le goût. Elle aimait trop la violence américaine pour apprécier la poésie russe. Tout en faisant la part des choses, Marguerite ne pouvait dominer le découragement où la plongeait cette critique. Elle avait toujours eu besoin de l'approbation de Germaine pour mener à bien la plus simple des entreprises. Privée de cette sanction morale, elle n'avait ni le désir ni la force de poursuivre. D'instinct, elle prenait contre elle-même le parti de son amie. Sans doute, en dépit de ce que disait Paul, cette biographie était-elle réellement un fiasco.

— Alors, d'après toi, ça ne vaut pas la peine de continuer ? balbutia-t-elle.

— Franchement non, dit Germaine. Tu emmerderas tout le monde avec ton Denis Davydoff.

— Pourtant Paul avait trouvé...

— Ah ! si tu tiens compte de l'opinion de Paul !... s'écria Germaine.

Et elle fourra furieusement dans les mains de Marguerite la liasse des feuillets dactylographiés. Son visage tremblait de colère.

— Ne te fâche pas, Germaine ! dit Marguerite.

— Il faut savoir ce que tu veux ! Puisque c'est le jugement de Paul qui t'importe, pourquoi viens-tu me demander le mien ?

— Deux avis valent mieux qu'un.

— Pas dans notre cas ! Fais ce que tu veux ! Continue à écrire ou assieds-toi sur ton manuscrit, je m'en contrefous ! J'ai d'autres soucis en ce moment que tes élucubrations à la gomme ! Tiens, j'ai encore oublié de prendre mes comprimés ce matin ! Passe-moi la boîte !

Marguerite, tout enchifrenée de larmes, s'exécuta. Assise, en chemise, dans son fauteuil, à côté du lit, Germaine saisit la boîte, l'ouvrit et la jeta par terre d'un geste rageur.

— Eh merde ! Il n'y en a plus ! dit-elle.

— Je cours en chercher à la pharmacie !

— Non, reste ! Tu vas m'aider à faire « un petit tour de jardin », comme dit cet abruti de docteur. « Soyez raisonnable, madame. Un peu de marche. Un régime sage. Pas de surcharge pondérale. Une activité contrôlée. Le calme de l'esprit. Et gna, gna, gna ! Et gna, gna, gna ! » Ma parole, il voudrait que je prenne le voile ! Les bonnes sœurs ne doivent jamais avoir de crise cardiaque, elles !

Marguerite se sentit très seule. Il faisait si beau ! Plein soleil sur le jardin. Le chant des oiseaux. Denis Davydoff enterré. Paul sur son départ. Et Germaine qui vitupérait sans raison.

— Passe-moi ma robe de chambre !

— Voilà, Germaine.

— Allons viens ! Qu'as-tu à traîner ?

Elles sortirent, côte à côte. Germaine marchait à pas mesurés, le regard attentif, le souffle court. Tout en la soutenant, Marguerite parcourait des yeux le jardin, à la recherche de César. Il avait disparu, depuis trois jours. Paul affirmait que c'était une fugue. « Il reviendra, il a ses habitudes chez nous ! » disait-il. Marguerite voulait le croire. Elle s'était attachée à cet oiseau, il faisait partie de l'univers fantastique de Paul, ses battements d'ailes avaient rythmé la naissance de leur amitié. Au milieu de l'allée, Germaine, s'arrêta et porta une main à son corsage.

— J'ai un poids, là, dit-elle. Puis ça passe...

— Le docteur t'avait prévenue, dit Marguerite. Ce sont de petites crises d'angine de poitrine. Elles s'atténueront avec le temps.

— Qu'est-ce qu'il y connaît, ce binoclard de Leroux ? Entre nous, je crois qu'il ne sait pas me soigner. Ses drogues ne valent rien ! Et moi,

je me laisse faire comme un vieux croûton. Tu verras, dans « X » temps, on découvrira que les anticoagulants et tout le fourbi sont des médicaments néfastes et qu'il faut en prendre d'autres, tout frais, tout neufs, ou bien on forcera les convalescents à faire du cheval, de la boxe !

Germaine esquisssa un moulinet en l'air, avec ses poings. De sa main droite, fermée en boule, émergeait, raide, l'index emmaillotté.

— Oui, oui, de la boxe, reprit-elle. C'est ça, la science ! On va de l'avant ! Une thérapeutique chasse l'autre ! Il y a une mode en médecine comme en couture. Et ce sont les malades qui servent de cobayes ! Quelle saloperie ! Avec ça, il fait une chaleur ! Tu respirez, toi ?

— Oui, Germaine.

— C'est curieux, il faut toujours que tu dises le contraire de moi ! Tu te rends bien compte qu'il n'y a pas un souffle d'air, dans ce jardin !

— Le fait est...

Germaine se laissa descendre sur le banc et ouvrit sa robe de chambre sur sa chemise de nuit vert Nil à incrustations de dentelle écru.

— Tu devrais arroser un peu les rosiers, dit-elle. Ils tournent de l'œil, les pauvres !

Heureuse de cette diversion, Marguerite prit le tuyau d'arrosage qui traînait en permanence dans l'allée, tourna le robinet et, brisant le jet avec son doigt recourbé sur l'embouchure, aspergea délicatement la terre autour des trois rosiers assoiffés. Dans la maison, la porte d'entrée claqua en se refermant. Paul appela de loin :

— Marguerite ! Marguerite !

Puis il chanta, sur l'air de « Faust » :

« Marguerite ! Marguerite ! »

Se pouvait-il qu'un jour prochain elle n'entendît plus cette voix ?

— Nous sommes là ! cria-t-elle.

Paul franchit la porte-fenêtre du salon et s'avança dans le jardin. Il avait les bras chargés de paquets. Après s'être incliné devant les deux femmes, il dit, d'un air solennel :

— Je vous présente mes félicitations, mademoiselle Cossoyeur.

— Pourquoi ?

— Ne sommes-nous pas le 20 juillet ?

— Si. Et alors ?

— C'était la Sainte-Marguerite, autrefois, paraît-il !...

Émue, Marguerite bredouilla :

— Ah ! mon Dieu, depuis le temps !... Je ne m'en souvenais même plus !

— Il faut fêter cet événement, reprit-il. Nous allons faire un petit

souper fin, tous les trois ! J'ai acheté des tranches de foie gras, des langoustes, des fromages, un gâteau aux marrons...

Tout en parlant, il déballait ses paquets sur la table en fer du jardin. Marguerite scruta craintivement son amie. Elle s'attendait au fracas d'une explosion. Ce fut la bénédiction d'un sourire.

— Bigre ! dit Germaine.

— Ce n'est peut-être pas raisonnable, dit Marguerite. Tu es au régime, Germaine, ne l'oublie pas !

— Mêlé-toi de ce qui te regarde ! On dirait que tu t'es juré de me gâcher toutes mes joies ! Même les infirmières de Necker étaient moins enquiquinantes que toi !

— Et du champagne ! conclut Paul, en posant une bouteille entre les cartons.

— Vous vous êtes ruiné ! dit Germaine.

— J'ai fait quelques bonnes affaires, cette semaine, affirma Paul, à la fois modeste et mystérieux.

Marguerite lui décocha un regard émerveillé. Peut-être disait-il vrai ? Les langoustes du Yémen, ou autre chose... Elle se rappela le charmant souper qui les avait réunis naguère, tous deux, dans le jardin. La fête recommençait, mais avec Germaine, ce qui, pensait-elle, en augmentait le prix. Elle était si heureuse de cette perspective qu'elle en oubliait la chute de Denis Davydoff.

— Il faudra mettre la table dehors, dit-elle. Mais promets-moi, Germaine, de goûter à tout modérément.

— Ferme ta boîte, dit Germaine. Je ferai ce qui me plaît. Et pour le vin ?

— Avec ce champagne, ce sera suffisant, hasarda Marguerite.

— Tu plaisantes ! Le champagne, on le servira au dessert. Il nous faudrait un bon château-haut-brion pour le foie gras. Et un petit mâcon pour la langouste. Descends à la cave, Marguerite.

La cave contenait encore quelques fines bouteilles datant de l'époque où le père de Marguerite choisissait son vin avec amour et le commandait directement aux producteurs.

— Je n'y connais rien ! gémit Marguerite. Je ne saurais pas quoi prendre !

— Moi, je saurai, dit Paul. Donnez-moi la clef.

Elle s'exécuta. Quand il fut parti, Germaine annonça :

— Je vais passer ma robe bleu turquoise. Et toi aussi, tu devrais te changer. Mets ton ensemble beige à pois blancs. Tu seras toute belle avec !

À cet instant exact, Marguerite comprit que, si Germaine se montrait aimable envers Paul, contrairement à son habitude, c'était uniquement parce que, dans onze jours, il ne serait plus là. Toute victoire rend magnanime. On ne frappe pas un ennemi à terre. Parfois

même, on l'aide à se relever. Le petit souper de ce soir, ce ne serait pas la fête de Marguerite qu'il célébrerait, mais l'élimination de Paul. Le cœur lourd, Marguerite alla se changer. Sa robe beige à pois blancs ne lui plaisait guère. Cette toilette avait, pensait-elle, la tristesse d'une tasse de café au lait refroidi. Mais, puisque Germaine l'avait choisie...

Quand elle ressortit de sa chambre, Paul, revenu de la cave, finissait d'installer la table, dans le jardin. La même nappe que l'autre soir, les mêmes couverts, les mêmes chandeliers. Germaine parut. Marguerite eut un saisissement de surprise devant la transfiguration de son amie. Où était la malade pâle et hargneuse qui l'avait quittée quelques instants plus tôt ? Germaine avait mis du rose à ses joues, du rouge à ses lèvres, du bleu à ses paupières. Ses cheveux, tirés en arrière, découvraient son front bombé. Des boucles d'oreilles dorées, de style mauresque, encadraient son visage. Comme elle avait maigri, sa robe, lumineuse telle la parure d'un gigantesque papillon, pendait autour de sa silhouette trapue.

— Comme tu as minci, Germaine ! murmura Marguerite.

— Oui, hein ? dit Germaine.

Et, prenant le haut de sa jupe à deux mains, elle la fit virer autour de ses hanches.

Paul applaudit :

— Mesdames, vous êtes l'élégance même ! Je suis fier de souper en votre compagnie !

Le crépuscule brouillait à peine le ciel, lorsqu'on se mit à table. Néanmoins, Paul alluma les bougies. Cela faisait partie du cérémonial.

— On commence par le foie gras, décida Germaine.

Et elle en fit glisser une tranche entière dans son assiette. Marguerite la regarda, effarée, et ne prit elle-même qu'un petit morceau. Elle n'avait pas faim. Cette fête la réjouissait et l'attristait tout ensemble, si bien qu'un malaise lui venait au creux de la poitrine. Le foie gras fondait sur la langue. Paul versa le haut-brion. Les yeux de Germaine pétillaient. Elle mangeait avec une voracité compétente.

— Il y a foie gras et foie gras, dit-elle. Celui-ci est excellent ! Mes compliments, Paul. Et ce haut-brion est un vrai velours !

Après le foie gras, chacun reçut une demi-langouste dans son assiette.

— C'est trop ! dit Marguerite.

— Mange et tais-toi ! dit Germaine avec un grand rire.

Mais, à cause de son index malade, elle ne put extraire la chair blanche et rosée de la carapace. Ce fut Paul qui décortiqua le crustacé pour elle. Il le fit avec une dextérité de dentiste, vidant même toutes les pattes après les avoir cassées. Là encore, Marguerite chipota. Elle était fascinée par la bouche de Germaine qui mastiquait les aliments avec délices.

— Un petit coup de blanc, proposa Paul.

Germaine tendit son verre, le huma, le vida. Le fard de ses lèvres avait déteint aux commissures. Ses pendants d'oreilles la gênaient. Elle les retira pour être plus à l'aise. De temps à autre, elle soufflait devant elle :

— Quel festin !

— Je ne vous ai jamais vue plus en forme ! dit Paul.

— C'est une question de robe, dit Germaine. Souvent, pour nous autres femmes, une toilette neuve vaut mieux que tous les médicaments !

De nouveau, elle avança son verre. Une jubilation insensée animait son visage. Elle dodelinait de la tête, comme si elle eût marqué la mesure d'une musique intérieure. Avec les fromages, on revint au château-haut-brion. Le peu de vin que Marguerite avait bu lui embrumait le cerveau. Elle avait envie de pleurer. Le ciel s'était assombri. Les flammes des bougies brillaient, droites et claires. C'était Paul qui faisait le service, bondissant de sa chaise, courant à la cuisine, revenant avec des assiettes ou un plat. Parfois, Marguerite protestait mollement :

— Laissez donc !... Je vais y aller !...

Mais elle ne bougeait pas, médusée, en face d'une Germaine rajeunie, guérie, insatiable. D'ailleurs, le repas tirait à sa fin. En passant dans le salon, Paul mit un disque sur le pick-up. L'ouverture de « Tannhäuser ». En musique, il présenta le gâteau et déboucha la bouteille de champagne.

— Qu'est-ce que c'est que cette merveille ? dit Germaine en pointant un doigt sur le plat.

— Un mont-blanc ! dit Paul.

Germaine bouffonna :

— Eh bien ! nous allons l'escalader !

Marguerite sourit à contrecœur, comme si on l'eût conviée à une comédie dont le sens lui échappait. Paul découpa trois énormes parts dans la montagne compacte de purée de marrons et de crème à la Chantilly. Marguerite en eut le cœur soulevé. Mais Germaine, dès la première bouchée, s'envola.

— Sublime ! dit-elle, les joues actives.

Les flûtes étaient pleines d'un pétilllement doré. Paul éleva la sienne et dit :

— À votre totale guérison, madame Taff. Et vous, chère Marguerite, bonne fête ! Permettez qu'à cette occasion je vous fasse la bise.

Et, sans attendre l'acceptation de Marguerite, il lui effleura la joue de ses lèvres chaudes. Prise au dépourvu, elle sentit un flot brûlant lui monter à la tête. Tout son visage flambait.

— Pourquoi rougis-tu, crétine ? dit Germaine.

— Mais je ne rougis pas, balbutia-t-elle.

Soudain, le silence. Là-bas, l'orchestre s'était tu.

Paul courut changer le disque. Succédant aux grands accents de Wagner, un petit air rapide et saccadé envahit le jardin :

« C'est la samba brésilienne... »

Paul revint en dansant.

— Vous n'y êtes pas du tout, dit Germaine. Vous dansez ça comme un boogie-woogie ! Je vais vous montrer, moi, ce que c'était qu'une samba, à notre époque !

Et, quittant sa chaise, avec une légèreté nouvelle, écartant les bras, dressant le menton, elle esquissa quelques pas dans l'allée. L'air pénétré, elle lançait sa grosse croupe en arrière, puis avançait le ventre comme pour heurter quelqu'un avec son nombril, reculait encore, changeait de pied, pliait le genou, remuait les épaules. Ses yeux étaient fixes. Un halètement rauque s'échappait de ses lèvres fardées. Paul, se trémoussant à côté d'elle, essayait d'imiter ses mouvements.

— Non, pas comme ça ! dit-elle d'une voix entrecoupée. Regardez-moi... Un coup en avant, un coup en arrière... Un coup en avant... Un coup...

Elle s'arrêta, le souffle avalé, et secoua la tête :

— Je n'en peux plus !

Ses bras retombèrent, ses épaules fléchirent. Ce fut une vieille femme, en robe bleu turquoise, qui regagna sa chaise et se rassit pesamment. Elle respirait avec difficulté, une main appuyée à la naissance des seins, les yeux ronds, la lèvre inférieure tremblante.

— Comment te sens-tu, Germaine ? demanda Marguerite soudain inquiète.

— Comme une fleur ! dit Germaine.

Et elle redemanda du champagne. La musique s'arrêta. Paul retourna s'occuper du pick-up. Cette fois, ce fut le murmure sirupeux d'un *slow* qui s'échappa du salon. Le piano enjôleur de Charlie Kunz. Marguerite eut une pensée émue pour les sauteries de sa jeunesse. Des visages de danseurs affleurèrent dans sa mémoire. Revenu à la table, Paul prit son harmonica et le porta à ses lèvres. Il essayait d'accompagner le pianiste. Des notes acides vibraient dans la nuit, couvrant par instants la mélodie originale.

— Je n'ai pas très chaud, dit Germaine. Passe-moi mon châle.

Marguerite alla chercher le châle dans la chambre et le drapa sur le dos de son amie. Germaine frissonna et rentra le cou dans les épaules.

— Tu n'aurais pas dû t'agiter ainsi, lui dit Marguerite.

— Tu me casses les pieds, dit Germaine. Si je l'ai fait, c'est que je

pouvais le faire. Tu n'es quand même pas dans ma peau ! Point final !

Les sons de l'harmonica s'amplifiaient. Il semblait à Marguerite qu'on promenait une lime sur ses nerfs à vif. Les copropriétaires n'allaient-ils pas se plaindre du bruit ? Mais non, presque tout l'immeuble était en vacances. Germaine paraissait calmée. Machinalement, elle déboutonnait le haut de son corsage pour respirer plus à l'aise. Soudain, elle se plia en deux, comme frappée d'une balle au ventre, et poussa un grand cri. Puis, sa tête s'abattit sur la table, le nez dans l'assiette où restaient de la purée de marrons et de la crème fouettée. Elle ne bougeait plus et gémissait :

— Oh ! j'ai mal ! J'ai très mal !... Le docteur !... Vite !...

L'épouvante vida Marguerite de toute initiative. Elle n'avait plus ni tête, ni bras, ni jambes. Paralysée, elle marmonnait :

— Ah ! mon Dieu ! Ah ! mon Dieu !...

— Il faut l'étendre sur son lit, dit Paul. Prenez-la en dessous des genoux, je la prends par les épaules.

Ils la soulevèrent et la transportèrent ensemble, avec beaucoup d'efforts et de précautions. Marguerite avait l'impression de revivre l'accident du doigt cassé. De nouveau Germaine avait eu un malaise dans le jardin, de nouveau elle souffrait, elle geignait, de nouveau il fallait la traîner jusque dans sa chambre, de nouveau Paul dirigeait les opérations. Cette similitude de circonstances la rassura un peu. Elle suivait une route connue. Tout finirait par s'arranger. Comme l'autre fois. Paul trébucha en passant le seuil de la porte.

— Ah ! hurla Germaine.

Ils la couchèrent sur le lit. De la purée de marrons et de la crème fouettée lui souillaient le bout du nez, le front, le menton. Elle était maquillée pour un numéro comique. Marguerite lui essuya le visage avec son mouchoir. Fallait-il la déshabiller ? Marguerite hésitait. Paul décida que c'était indispensable. Il aida Marguerite à retirer la robe de la malade, mais voulut bien se détourner pour la suite. Germaine se retrouva dans sa chemise de nuit vert Nil. Sa forte poitrine se soulevait et s'abaissait par saccades. On voyait affleurer la proéminence de ses tétons sous le tissu léger. Marguerite essaya de dérober ce détail intime aux regards de Paul et remonta le drap. Mais Germaine se découvrit à nouveau. La terreur la rendait impudique. Blafarde, le front moite, une grimace de douleur aux lèvres, elle chuchotait :

— Le docteur... Appelez le docteur...

Marguerite se précipita dans le salon pour téléphoner. Au moment de composer le numéro, elle constata qu'elle l'avait oublié. L'émotion, sans doute. Elle chercha l'agenda. Introuvable. Elle s'affolait. Paul la rejoignit.

— Je ne sais plus le numéro, dit-elle. C'est 553 et quelque chose...

Oh ! C'est affreux !... Ma mémoire !... Et cet agenda, où l'ai-je mis ?... L'annuaire des téléphones... Voulez-vous voir dans l'annuaire des téléphones, Paul ?... Je n'ai pas mes lunettes...

Il s'agitait, lui aussi, en proie à une espèce de danse sur place :

— Où est-il, cet annuaire ?

— Mais là, Paul !

Elle le lui tendit.

— Et comment s'appelle-t-il déjà, ce docteur ? demanda-t-il en feuilletant le livre.

— Leroux.

Il suivit une colonne de noms avec son doigt :

— Leroux, Leroux... Il y en a une ribambelle ! Pour trouver le bon !... Leroux, avocat à la cour... Leroux, boucher... Leroux, marchand de bois... Leroux, ingénieur-conseil...

— Mais non, Paul... Ma parole, vous avez bu !... Leroux, docteur... Il habite rue Scheffer, je crois...

— Alors, c'est celui-ci. Victoire ! Dr Leroux... 553-60-80 !

Marguerite essaya de former le numéro sur le cadran, se trompa et secoua les doigts en l'air comme une fillette prise d'un besoin pressant :

— Oh ! c'est absurde !... Ma main tremble !... Téléphonez au docteur à ma place, Paul, je vous en prie !...

— Pour lui dire quoi ?

— Que c'est urgent ! Qu'il doit venir tout de suite !...

Debout devant elle, Paul leva l'index dans un geste de mise en garde et d'enseignement :

— Ce serait une profonde erreur, Marguerite. Si nous appelons le docteur, il prescrira encore Dieu sait quels sales médicaments, il fera venir une ambulance, il enverra M^{me} Taff à l'hôpital pour des mois, et elle y sera très malheureuse. Elle est tellement mieux ici !... C'est à nous, qui l'aimons, qui la comprenons, de la soigner, de la guérir... Tout se passera bien, vous verrez !

Marguerite baissa le front. La douceur de cette voix l'engourdissait. Toute volonté abolie, elle était prête à se laisser porter par le courant. Paul lui prit la main et ils retournèrent dans la chambre. Germaine se plaignait, les deux poings au sternum :

— J'étouffe... J'ai la poitrine dans un étau... Et ça remonte jusqu'aux mâchoires... Ah ! ah !... Vous avez eu le docteur ?...

— Le docteur ? dit Paul. Ah ! oui, oui... il arrive !

Marguerite le regarda avec surprise. Il mit un doigt sur ses lèvres pour lui recommander le silence. Comme s'il s'agissait d'une farce et qu'ils fussent deux partenaires devant un troisième joueur exclu de leur secret. Germaine, la tête renversée, se tordait, tandis qu'un géant invisible lui écrasait le thorax sous son genou.

— En attendant, continua Paul, le docteur voudrait que vous preniez des calmants. Beaucoup de calmants !

— Oui, oui, râla Germaine.

— Où sont les médicaments ? demanda-t-il.

— Dans la salle de bains, dit Marguerite.

Elle partit en flèche. Paul la suivit. Il vida toute l'armoire à pharmacie, tria les boîtes, les tubes, s'empara d'un flacon, lut la posologie et s'écria :

— Parfait ! Parfait ! Je vais lui donner un comprimé. Non, deux. Un ou deux, qu'en pensez-vous, Marguerite ? Pile ou face ?

— Je ne sais pas...

— Alors, mettons deux. Elle est solide. Il lui faut la forte dose !

Il souriait, l'œil fixe, la pupille rétrécie, petit point noir dans le bleu de l'iris. En revenant au chevet de Germaine, il lui caressa le bas du visage avec le revers de la main et dit :

— J'ai ce qu'il vous faut, madame Taff. Le plus dur est passé. Bientôt, vous danserez de nouveau la samba !

Marguerite soutint la nuque de Germaine pour l'aider à avaler les pastilles avec une gorgée d'eau. La malade se laissa faire, prostrée. Elle ne se plaignait plus. Ses forces paraissaient l'avoir abandonnée. Un renvoi gonfla sa bouche. Allait-elle vomir ? Non, elle se contenait. Elle murmura encore :

— Le docteur... Pourquoi n'est-il pas là ?

— Il a été retenu, dit Paul. Mais il ne va pas tarder... Nous venons de lui téléphoner encore...

Cette fois, Marguerite n'eut même pas envie de s'étonner. Sans doute Paul avait-il ses raisons pour mentir. Avant tout, il fallait apaiser la malade. Comme Marguerite piétinait autour du lit, Paul lui désigna un fauteuil et dit encore avec une autorité ironique :

— Asseyez-vous donc, chère Marguerite.

Elle plia les genoux et se laissa aller contre les capitons du dossier. Déchargée du soin d'intervenir, elle s'abandonnait à une molle hébétude. Là-bas, de l'autre côté du lit, dans la clarté rose de la lampe de chevet, Paul évoluait avec une efficacité silencieuse. La sueur graissait le visage de Germaine. Sous le fard fondu, la peau apparaissait, flasque et verdâtre. Paul rafraîchit le front, les joues de la malade avec un linge humide.

— Froid..., souffla Germaine.

Elle claquait des dents. Paul remonta les couvertures. Germaine s'assoupit. Il venait de réussir un miracle de plus.

— Elle va mieux, n'est-ce pas ? dit Marguerite.

— Beaucoup mieux.

— Elle va guérir ?

— Évidemment ! Nous faisons tout ce qu'il faut pour ça !

Il chuchotait avec une gaieté insolite, sans quitter la malade des yeux. Au bout d'une minute, il s'assit en face de Marguerite et croisa les mains sur son ventre. La masse du lit les séparait. L'immobilité de Paul incitait Marguerite à rester elle-même immobile. Le temps coulait sur eux avec tant de suavité qu'à plusieurs reprises elle se demanda si elle ne s'était pas endormie. Mais non, cette torpeur n'était pas le sommeil. Un simple repos de l'âme. Aucun détail du tableau ne lui échappait, et cependant elle était sans réaction devant les faits et les pensées de cette soirée étrange. Quelle heure pouvait-il être ? De l'endroit où elle était assise, elle distinguait mal les aiguilles de la pendulette, sur la table de chevet, et l'idée ne lui venait pas de se rapprocher pour les voir. Après un très long répit, Germaine se remit à geindre :

— Le docteur... Mal... Oh !... Faites quelque chose... Je vais crever, moi !...

Un instant dérangée dans son nuage d'indifférence, Marguerite balbutia :

— Paul, vous entendez ?

— Laissez-la parler, dit-il. Ça lui fait du bien. De toute façon, l'heure de chacun est inscrite dans les étoiles. L'essentiel est qu'elle ne souffre pas.

— Quoi ? bafouilla Germaine. Qu'est-ce que vous dites ?

— Rien, rien, murmura Paul en se levant. Ne vous tourmentez pas.

Et, après un temps, il demanda :

— Ça ne va pas mieux ?

— Non, non, râla Germaine.

— Alors je vais vous redonner des comprimés.

— Mais le docteur ? haleta la malade. Il est venu ?

Paul jeta un regard incisif à Marguerite, hésita une seconde et répondit :

— Oui, il est venu. Il a dit de continuer les calmants.

Et, soulevant la tête de Germaine, il lui tendit deux comprimés. Elle but goulûment de longues gorgées d'eau pour les faire passer. Un troisième, un quatrième comprimé. Elle retomba sur les oreillers, épuisée par l'effort.

— Et voilà ! dit Paul, en retournant les mains, paumes en l'air, à la façon d'un escamoteur. Tout est simple ! Un peu de patience !

Il se rassit.

— Merci, Paul, dit Marguerite.

La veille reprit, paralysante, interminable. L'esprit de Marguerite se fatiguait sans qu'elle réfléchît à rien de précis. À un moment, il lui sembla que ce n'était pas Germaine qui était couchée devant elle, mais une femme inconnue, qu'on avait apportée là après un accident. Ses idées se brouillaient. Un bourdonnement emplissait son cerveau. Les

paupières écarquillées, elle essayait de capter le regard de Paul. Mais il ne la voyait pas. Imperturbable, la tête droite, il n'avait d'yeux que pour le masque ravagé de la malade. On eût dit qu'il lui posait des questions en silence. Et ce qu'elle lui répondait devait le satisfaire, car, peu à peu, une expression de pétillante allégresse, d'absurde fantaisie se répandait sur son visage.

*

Éveillée en sursaut, Marguerite s'étonna d'être assise, tout habillée, dans la chambre de Germaine. Que faisait-elle donc là ? Depuis combien de temps s'était-elle assoupie ? La lumière électrique des lampes se diluait dans le jour naissant. Cette clarté fausse, à la fois bleutée et dorée, conférait aux objets les plus familiers un aspect irréel et comme provisoire. Les murs incomplètement tapissés étaient des panneaux de brume. Une bande lépreuse divisait les élégantes efflorescences de la Duchesse de Berry. « Il faudra tout de même bien, un jour, terminer le travail », pensa Marguerite. Et elle se frotta les épaules du plat de la main. Sa longue nuit, dans une position inconfortable, l'avait ankylosée. En face d'elle, affalé dans son fauteuil, Paul dormait, jambes ouvertes, bras pendants, tête renversée. Marguerite s'efforça de renouer les fils de sa vie. La conscience de ce qui s'était passé lui revenait petit à petit, mais elle ne pouvait y croire. Tout était si calme ! Germaine reposait, raide, figée, dégonflée, dans sa chemise de nuit vert Nil. Tout de suite après qu'elle eut rendu le dernier soupir, vers quatre heures du matin, Paul s'était occupé de l'installer convenablement sur le lit. Marguerite l'avait aidé à faire la toilette. Il voulait que Germaine fût très belle dans son sommeil. Et Marguerite lui savait gré de ce délicat souci. Ils allaient et venaient autour de la couche, excités comme par les préparatifs d'une fête. De l'un à l'autre, c'était à qui inventerait un nouvel artifice pour assurer plus d'éclat à la présentation du corps. Marguerite avait peigné Germaine et lui avait glissé une rose dans les cheveux. Paul l'avait maquillée et lui avait remis ses boucles d'oreilles mauresques. Elle avait trop de rouge, trop de bleu sur le visage, et cela lui donnait l'air d'une figure de carnaval. Ses paupières baissées s'incurvaient en coquilles d'azur. Ses ongles étaient laqués de carmin. Mais, hors de ses mains jointes, aux doigts repliés, l'index endommagé pointait vers le plafond, dans son tortillon de bandages. Une serviette roulée en boule soutenait le menton du cadavre. « Comme elle est belle ! » répétait Marguerite émerveillée. Elle avait couru dans le jardin pour couper d'autres roses. Ensemble, ils les avaient artistement disposées sur la couverture qui drapait Germaine jusqu'au ventre. Paul avait allumé toutes les lampes. Comme pour une réception. Puis, brusquement désœuvrés, ils s'étaient assis de part et d'autre du lit pour la veiller.

Paul avait décidé qu'on attendrait le matin pour prévenir le docteur. On lui dirait que Marguerite avait trouvé Germaine morte dans son lit, en lui apportant son petit déjeuner. C'était plus simple que de raconter par le menu tous les événements de la nuit. Marguerite était bien de cet avis. Paul avait toujours raison. Elle était impatiente qu'il s'éveillât. Mais il était si fatigué ! Une ombre de barbe blonde soulignait son menton. Un épi se dressait sur son crâne. La fraîcheur du jardin entraît par la porte-fenêtre ouverte. Les oiseaux pépiaient dans les feuillages. Un merle sifflait à tue-tête. Au loin, les bruits de Paris se précisaient. Sur le quai, le roulement des voitures devenait le grondement même des entrailles de la terre. La journée serait belle. Marguerite poussa un long soupir. La petite musique stupide dansait dans son souvenir : « C'est la samba brésilienne... » Une mouche se promenait sur le nez de Germaine. Paul fit un mouvement de tête. Ses paupières battirent. Il émergeait du sommeil. Marguerite en éprouva une grande joie. La vie allait reprendre. Il se leva, s'étira, bâilla et dit :

— Je suis rompu !

Ensuite, il se pencha de tout près sur Germaine.

— Avant de téléphoner au docteur, il faudra la démaquiller, reprit-il.

— Pourquoi ? demanda Marguerite.

— Il ne comprendrait pas... C'est un plouc... Vous avez de la crème, du coton, une serviette...

Elle lui apporta ce qu'il demandait. Paul se mit au travail avec la douce énergie d'un décapeur. Il insistait sur le pourtour du nez, les lèvres, les paupières. Frottée avec un tampon d'ouate, la figure inerte perdait peu à peu ses couleurs. La peau morte affleurait sous le délayage graisseux des roses et des bleus. Bientôt, Germaine offrit à la lumière du jour un faciès gris, aux narines pincées, aux mâchoires soudées, aux yeux clos. Paul acheva de lui laver la face avec un linge humide, lui retira ses boucles d'oreilles et enleva la rose de ses cheveux.

— Quel dommage ! dit Marguerite. Nous l'avions si bien arrangée !

Paul avait pris sur lui toutes les formalités. Le Dr Leroux, appelé le matin même, n'avait pas paru surpris de cette mort succédant à une grave maladie. Sans doute M^{me} Taff aurait-elle dû suivre le conseil du cardiologue et aller se reposer dans une maison de convalescence. Le médecin légiste n'avait fait aucune difficulté pour délivrer le permis d'inhumer. La cérémonie religieuse s'était déroulée de la façon la plus correcte. De nombreux collègues de bureau avaient assisté à l'office funèbre. M^{me} Mourre s'était même rendue au cimetière. Le lendemain, Marguerite lui avait adressé une lettre, dictée par Paul, pour la prévenir qu'à son grand regret elle ne pourrait lui louer la chambre. « J'ai été amenée à prendre, entretemps, d'autres dispositions », écrivait-elle. La formule évasive et digne plaisait beaucoup à Marguerite. Elle se demandait ce qu'elle fût devenue si Paul n'avait pas été auprès d'elle pour la soutenir dans cette épreuve. Le décès de son amie l'avait si intimement remuée que, par moments, elle doutait de l'avoir perdue. La chambre de Germaine était restée telle quelle. Ses vêtements pendaient encore dans l'armoire. Le lit était fait, comme pour la recevoir à nouveau. Plusieurs fois par jour, Marguerite entrebâillait la porte et jetait un regard à l'intérieur. Et, chaque fois, elle avait peur de voir Germaine assise dans son fauteuil, l'œil noir et un pansement au doigt. Le vide de la pièce la rassurait. Elle refermait la porte et, instantanément calmée, s'abandonnait à la tristesse. Au vrai, il s'agissait plutôt d'un déroulement de souvenirs mélancoliques. Ses regrets allaient au passé. Mais, pour l'avenir, elle se sentait plutôt soulagée. Comme disait Paul, Germaine avait tellement changé depuis sa maladie, elle pestait contre tout, contre tous, elle n'avait plus de goût à vivre, la mort avait été pour elle une délivrance ! Depuis cette disparition, Marguerite retrouvait l'atmosphère de folle liberté qu'elle avait connue lorsque Germaine était à l'hôpital. Mais, à cette époque, la menace d'un retour prochain de son amie l'empêchait d'être parfaitement insouciante. Elle avait l'impression qu'un jour ou l'autre il lui faudrait rendre des comptes. Maintenant, en revanche, la certitude d'être définitivement débarrassée de toute surveillance lui faisait la tête légère. Elle se répétait : « Pauvre Germaine ! Comme elle va me manquer ! Nous nous aimions tant ! » Elle soupirait, elle pleurait un peu. Et tout cela s'accompagnait, en sourdine, d'une gaieté sacrilège. Les premiers temps, elle s'était demandé si elle devait laisser Denis Davydoff dans un tiroir ou le remettre en selle. Paul, qui était

d'un avis diamétralement opposé à celui de Germaine, l'avait engagée à poursuivre. Elle s'était donc replongée dans son manuscrit. Il tapait à la machine, au fur et à mesure, les feuillets qu'elle noircissait. En vérité, il travaillait par à-coups, par foudres. Elle aussi, du reste. Leur existence était imprévisible et chaotique. Ils n'avaient d'heure pour rien. Ni pour se lever, ni pour manger, ni pour dormir. Depuis quinze jours que Germaine l'avait quittée, Marguerite négligeait le ménage, la vaisselle sale s'empilait sur l'évier, quand on avait besoin d'une assiette, d'une fourchette, on les rinçait, en vitesse, avant de s'en servir, on pique-niquait dans le jardin, on mettait des disques sur le phonographe pour se donner des ailes, on ne parlait pas du passé, encore moins de l'avenir, on se laissait vivre, bercé par la vaguelette de l'instant. C'était le début d'éternelles vacances.

Pourtant, ce dimanche matin, Marguerite décida de ranger un peu le salon. En souvenir de Germaine. Paul dormait encore. Il était rentré tard, hier soir. Elle l'avait entendu, de sa chambre, qui fredonnait en se déshabillant. Pendant qu'elle époussetait le cartel sur socle, en marqueterie Boulle, le parquet craqua derrière son dos. Elle se retourna. Un verre de lait dans la main gauche, une tartine dans la main droite, Paul la salua d'une inclination de tête. Il avait le torse nu, à cause de la chaleur. Son pantalon de pyjama tirebouchonnait autour de ses jambes.

— Comment avez-vous dormi ? demanda-t-il.

— Couci-couça, dit-elle. Et vous ?

— Comme un plomb ! J'ai passé, hier, une soirée fulgurante avec quelques amis. Aujourd'hui, je vous réserve une surprise. Nous allons sortir.

— Pour aller où ?

— Vous verrez bien !

Il avait cet air d'extravagance et de mystère qui, chez lui, présageait aussi bien les grandes initiatives que les divertissements anodins. Amusée, elle courut s'habiller. Quelle robe choisir ? Elle eût voulu demander conseil à Germaine. Mais c'était à tout jamais impossible. Elle mettrait donc sa robe beige : la préférée de son amie. La dernière vision que Germaine avait emportée dans la tombe était celle de ce tissu café-au-lait à pois blancs. Cette pensée émut Marguerite aux larmes, tandis qu'elle tirait sur la fermeture Éclair qui se coinçait à mi-course.

Il était onze heures, quand elle quitta la maison avec Paul. D'autorité, il se dirigea vers les quais. Le temps était clair, ensoleillé. Un vent chaud balayait les bords de la Seine et plaquait la robe de Marguerite sur ses cuisses maigres, sur son ventre creux. Elle en était comme déshabillée. Peu de voitures, peu de passants, des boutiques d'antiquités fermées, avec un écriteau : « Ouverture le 1^{er} septembre »,

un air de lenteur et d'oisiveté, d'irréalité et d'ennui, Paris se reposait des Parisiens. Marchant à côté de Paul, Marguerite se sentait toute désorientée dans cet univers inhabituel. L'espace, la lumière, autour d'eux, la saoulaient. Son attention se dispersait entre trop de sujets divers. Et puis il lui semblait que Paul n'était pas le même dans la rue qu'à la maison, en face d'elle. Elle regrettait, pour elle et pour lui, l'atmosphère confinée de l'appartement. De toute son âme, elle souhaitait revenir sous la cloche. Savait-il seulement où il allait ? Désertant le quai, ils descendirent sur la berge et firent quelques pas le long du fleuve. Un groupe de gens, aux vêtements bariolés, piétinaient, en rang, devant l'embarcadère des bateaux-mouches. Des touristes, avec des appareils photographiques en bandoulière. Paul se planta derrière un couple de Japonais.

— Que faites-vous ? demanda-t-elle.

Du menton, il lui désigna le guichet. Elle comprit qu'il lui proposait une promenade sur l'eau. La file avançait régulièrement. Ce fut Paul qui prit les billets. Mais il n'avait pas assez d'argent.

— Avez-vous dix francs ? demanda-t-il.

Elle fouilla dans son sac à main. Enfin, ils purent franchir la passerelle et s'installer sur un banc, près du bastingage. La lente navigation commença. Un haut-parleur commentait, en plusieurs langues, les particularités des édifices qui bordaient la Seine. Le calme de cette glissade, l'odeur saumâtre de l'eau, la beauté du panorama architectural laissaient Marguerite insensible. Elle n'était pas à l'aise dans la foule. Tout en admirant le paysage, elle avait l'impression de perdre son temps. Même la compagnie de Paul ne suffisait pas à donner du sel à l'aventure. Subitement, elle se dit que, si Germaine avait été en vie et qu'ils se fussent cachés d'elle pour prendre le bateau-mouche, elle en eût éprouvé quatre fois plus de plaisir. Cette idée l'ébranla si fort qu'elle jeta un regard oblique à Paul pour tenter de deviner s'il pensait comme elle. On longeait le palais du Louvre. Le commentateur devenait lyrique. Paul murmura simplement :

— C'est chouette !

Et il étendit les jambes. Le vent jouait avec ses cheveux blonds hirsutes. Il avait le bleu du ciel dans les yeux. Puis, tout s'éteignit. On passait sous un pont.

— Vous trouvez vraiment que c'est bien ? demanda Marguerite.

— Non, dit-il. Au fond, tous ces gens m'embêtent. Nous serions mieux chez nous, dans le jardin !

Elle était heureuse qu'il fût de son avis. La dernière partie de la promenade lui parut interminable. Quand le bateau revint à son point de départ, elle se dépêcha de descendre à terre. Mais, dans la rue, malgré la gentillesse de Paul, son désenchantement ne fit que s'accentuer. Tout lui semblait fade. Elle était comme lasse d'être

rassurée. Il déclara que ce périple aquatique lui avait donné un appétit de corsaire. Elle lui fit observer qu'ils n'avaient pas de provisions dans le réfrigérateur et que les magasins d'alimentation étaient fermés le dimanche.

— Pas le drugstore du boulevard Saint-Germain, dit-il. Nous y trouverons tout ce qu'il nous faut !

Et il l'entraîna à marcher plus vite. Sans doute voulait-il la secouer pour la tirer de son apathie. Dans la boutique, il virevolta, l'œil allumé, entre les différents plats offerts à sa convoitise.

— Des champignons à la grecque, ça ne vous tente pas ? demanda-t-il à Marguerite. Et des courgettes farcies ? Et une paella ?

Elle n'avait pas faim et regrettait de ne pouvoir le suivre dans ses cabrioles gastronomiques. Il mit longtemps à se décider. Comme il n'avait plus d'argent, ce fut elle qui paya.

À la maison, le seuil à peine franchi, elle reçut le choc qu'elle redoutait. Personne pour les attendre. Personne pour les interroger. Personne pour les gronder. Le désert de l'indifférence. Paul mit le couvert dans le jardin et disposa tous les amuse-gueules dans des rapiers. Assise à table, Marguerite voyait, droit devant elle, la porte-fenêtre de la chambre de Germaine. L'idée qu'il n'y eût pas une présence amicale derrière cette vitre lui était de plus en plus pénible à supporter. S'habituerait-elle jamais à vivre avec cette case vide au milieu de l'appartement ? Paul mangeait avec une gaieté insouciante. Tout, disait-il, était fameux. À un moment, pour dérider Marguerite, il imita M^{me} Mourre, piquée au bord de sa chaise et buvant son thé à petites gorgées sifflantes.

— En vérité, mademoiselle Cossoyeur, la chambre est fort agréable, fort agréable ! minaуда-t-il, les paupières plissées, le nez froncé.

L'espace d'un clin d'œil, il ressembla tellement à son modèle que Marguerite en perdit la notion du temps. Ramenée de quelques semaines en arrière, elle avait le vertige, un sanglot l'étouffait. Elle sourit à contrecœur. Aussitôt après, il singea Carmen apportant le courrier :

— *Buenos dias*, mademoiselle Cossoyeur. J'ai un prospectus pour vous !

Puis il s'enfonça dans les profondeurs de l'appartement. Dix minutes plus tard, Marguerite reçut un choc et poussa un cri étranglé. Germaine s'avancait vers elle, lourde, lente, renfrognée, vêtue de sa robe de chambre coq-de-roche et chaussée de ses mules jaunes à pompons bleus. Paul s'était rembourré la poitrine, le ventre, le derrière avec des coussins. Ses cheveux blonds disparaissaient sous un bonnet de bain blanc en dentelles qui lui descendait jusqu'aux sourcils. Il avait entortillé un pansement autour de son index. Il

boitillait, il soufflait. Il s'arrêta et porta la main à son cœur. La ressemblance dans la caricature était horrible. Funèbre et comique à la fois. Il dit avec la voix de Germaine :

— Mêlé-toi de ce qui te regarde, Marguerite ! On dirait que tu as juré de me gâcher toutes mes joies ! Même les infirmières de Necker étaient moins enquinantes que toi !

Marguerite se mit à pleurer. Alors il arracha le bonnet de bain qui couvrait ses cheveux. Sa tête décoiffée parut toute petite par contraste, au-dessus de son corps matelassé de partout. Il reprit son vrai visage et demanda gravement :

— Ce n'est pas drôle ?

— Oh ! Paul, gémit-elle, vous n'auriez pas dû !...

— Pourquoi ne pourrait-on pas rire des morts comme on rit des vivants ? C'est en traitant les morts comme des vivants qu'on leur prouve le mieux qu'ils ne nous ont pas tout à fait quittés !

— Oui, oui, bien sûr... Mais cela m'a fait un coup...

Il retira le pansement de son doigt et s'assit à côté d'elle. Si près qu'elle put respirer sur son vêtement le parfum éventé de Germaine. Une chemise de nuit rose apparaissait entre les revers d'étoffe coq-de-roche.

— Reprenez-vous, Marguerite, dit-il. Depuis ce matin, vous n'êtes plus comme d'habitude. Voulez-vous que nous finissions de tapisser la chambre ?

— À quoi bon ? dit-elle.

Il planta son regard bleu dans les yeux de Marguerite et, comme saisi d'une inspiration, s'écria :

— Nous pourrions la louer, cette chambre !

Elle ressentit une grande allégresse sans en discerner la cause. C'était comme si tous les replis secrets de son âme se fussent ouverts d'un seul coup. Attendait-elle cette proposition sans le savoir ?

— Oh ! oui, dit-elle. Mais à qui ? Pas à M^{me} Mourre !

— Non, dit Paul. Il faudrait quelqu'un d'inconnu. Pour avoir la surprise. Dès demain, je vais voir chez quels commerçants nous pourrions placer une annonce. Après tout, c'est grâce à une annonce que je suis venu chez vous !

*

M^{me} Rousselier dormait encore, lorsque Paul et Marguerite s'installèrent dans le salon pour prendre leur petit déjeuner. La nouvelle venue avait emménagé la veille au soir, après qu'on se fut mis d'accord sur les conditions. Elle se disait esthéticienne et travaillait à mi-temps dans un institut de beauté. Après dix minutes de conversation avec elle, Paul avait décrété qu'elle lui faisait très bonne impression. Marguerite ne demandait qu'à le croire. L'idée que cette

chambre fût de nouveau occupée la rendait toute folâtre. Et Paul semblait partager son impatience devant la nouveauté de la situation. Hier matin, ils avaient fait le ménage à fond en l'honneur de l'inconnue. Buvant leur thé et grignotant leurs tartines, ils guettaient les moindres rumeurs de l'appartement comme les bruits avant-coureurs d'une fête. Lorsqu'ils entendirent le pas de M^{me} Rousselier dans le couloir, ils bondirent de leur chaise.

— Elle est levée ! dit Paul triomphalement.

Et, ouvrant la porte, il proposa à la locataire de se joindre à eux devant la table servie. M^{me} Rousselier accepta de bonne grâce. C'était une solide quinquagénaire, taillée en grenadier, avec un maquillage compact, des cheveux blonds décolorés et une voix de cuivre.

— J'ai merveilleusement dormi ! dit-elle en s'asseyant. Ce lit est un poème ! Et quelles délices d'être réveillée par le pépiement des oiseaux !

Elle s'exprimait avec recherche. Cette particularité enchantait Marguerite. Son esprit insatisfait retrouvait tout à coup son assiette. La maison, longtemps secouée par des courants contraires, semblait repartir dans le bon vent. M^{me} Rousselier étala une épaisse couche de confiture d'oranges sur sa biscotte et mordit dedans. Ses lèvres vernies de rouge se retroussèrent. Du coup, Marguerite, qui n'avait jamais faim, se sentit mise en appétit. Elle reprit du thé, du pain, du beurre. Elle avait envie de rire. Tout en mangeant, M^{me} Rousselier l'observait d'un air d'amitié enveloppante et protectrice. Soudain, elle leva un doigt menaçant et dit :

— En tant qu'esthéticienne, j'ai l'œil aux moindres détails. Vous vous rongez les ongles, à ce que je vois, mademoiselle Cossoyeur. C'est une vilaine habitude ! Je vous la ferai passer !

Marguerite rougit et échangea avec Paul un regard joyeux.